

PARIS-LONDRES.

IMPRIMERIE DE E. DUVERGER,
rue de Verneuil, n° 4.










NAPOLI

PARIS-LONDRES

KEEPSAKE FRANÇAIS

1839

NOUVELLES INEDITES

ILLUSTRÉES PAR

VINGT-SIX VIGNETTES

GRAVÉES A LONDRES

PAR LES MEILLEURS ARTISTES.





PARIS

DELLOYE, DESMÉ ET C[ie],

ET A LA LIBRAIRIE DELLOYE,

13, PLACE DE LA BOURSE.

1839

SERAIT-CE BRIGITTE?

« Maudits soient les ***Albums***, ***Sellams***, ***Keepsakes***, ***Souvenirs*** même, comme les appelèrent d'abord les Allemands, de qui nous vient cette détestable coutume de prendre au hasard des figures ou des sujets dont la vue vous bouleverse, vous crispe, vous donne le frisson ou le chaud de la fièvre, fait flageoler vos jambes, vous ôte le sommeil, l'appétit...

— L'appétit!... oh! c'est trop fort. Voilà ce que je ne comprends pas du tout. »

Cette interruption fut faite par un jeune et pauvre gentilhomme

tourangeau, Gaspard de Barnal, pendant que son ami sir William Harding jetait loin do lui uu livre élégamment imprimé.

« Oui, reprit sir William en saisissant do nouveau le livre, oui, qu'ils soient maudits ces malencoutreux éditeurs, qui croient devoir faire passer de sottes historiettes à la faveur de vignettes choisies sans discernement... Savent-ils, les malheureux, quelles pensées ils vont réveiller? quello cordo ils vont toucher? quelle fibre du cœur ils vont blesser? quelle raison ils vont troubler? quels transports ils... »

Gaspard craignit que la nomenclature ne se prolongeât comme dans les romans modernes qu'emportait sa sœur quand ello allait à la campagne lors de la cueillette des pommes ou à l'époque des vendanges; il craignit aussi pour son ami, dont l'agitation croissait; lui, Gaspard, si paisible, si modéré, savait-il où s'arrêterait cette émotion qui colorait le visage de sir William, et donnait à ses yeux un éclat singulier?... Gaspard se hâta de nouveau d'interrompre William en lui disant :

« Laissez-le donc là ce livre... Il dit ce qu'il dit, qu'est-ce que cela vous fait?

— Ce qu'il dit! ah! ce qu'il dit ne m'importe guère... mais voyez!... »

Et sir William montra une gravure... C'était un portrait de femme.

« Eh bien? dit l'innocent Gaspard après avoir regardé.

— La reconnaissez-vous?

— Non... mais... attendez donc!... attendez donc!... attendez donc!... Ah! c'est madame Denis, la femme du maire...

— Mais regardez donc.

— Ah! oui! oui! c'est mademoiselle Térésina, la fille du sous-préfet...

— Vous êtes fou, mon cher Gaspard... Comment ne la nommez-vous pas sur-le-champ?

— Laissez-moi bien regarder...

— Il ne faut qu'un coup d'œil...

— Vous savez bien que je ne suis pas artiste comme vous... Il me faut du temps... »

Après un mûr examen, Gaspard rendit le livre à l'Anglais.

« Savez-vous bien une chose?... C'est que je crois que je n'ai jamais vu cette femme-là...

— C'est impossible!... Quand ce ne serait qu'à Paris!...

— Voilà comme vous êtes avec vos distractions! Je vous ai dit cent fois que je n'étais jamais allé à Paris... Je devais commencer mon droit après les vacances de 1830... Tout était prêt... mais ma tante n'a pas voulu me risquer dans une révolution... puis est arrivé le pillage de Saint-Germain-l'Auxerrois... puis on a publié Lélia, joué Antony... Ma tante a dit que c'était m'envoyer à Babylone, qu'il valait mieux perdre mon temps que mon âme; que j'attendrais... Bon! vous n'avez pas entendu un mot de ce que je vous ai dit...

— Pardonnez-moi, mon ami... Je suis encore plus distrait que de coutume aujourd'hui... mais j'ai saisi les idées de votre discours... Ah! Gaspard! que vous êtes heureux dans votre simplicité! combien je vous envie!... Ah! si j'étais, ainsi que vous, resté dans mon pays... si je n'avais pas été touriste!...

— C'est vrai, moi je ne suis que Tourangeau...

— Cruelle fantaisie de devenir cosmopolite, quand on ne cesse pas de porter dans son cœur cette constance anglaise... A la vérité nous devons à cette constance Crécy, Poitiers, Azincourt... »

Ces trois noms que sir W. Harding plaçait presque toujours dans la conversation, faisaient un effet désagréable sur Gaspard. Il n'était point de ces patriotes furieux qui refont Waterloo en vers et en prose, et préparent à la postérité des incertitudes que l'an dixneuvième du règne de Louis XVIII n'éclaircira pas; mais il aimait autant parler de Jeanne d'Arc que du prince Noir; et quand au milieu de cette foule d'Anglais, qui occupent Tours et ses environs,

il euteudait célébrer l'éclairage de Londres, la beauté de ses trottoirs, l'élégance de ses voitures, le confortable de ses maisons, la propreté de ses cuisines, il souffrait un malaise qui ne s'exhalait que par ce peu de mots : « Pourquoi n'y restez-vous pas?... » Cette phrase si uaïve avait pourtant été répétée et avait suscité pour ennemis à Gaspard tous les petits industriels de la ville et de la banlieue, qui ne disaient pas : *L'Etat, c'est moi*, mais *la France, c'est ma boutique.* On appelle cela de l'égoïsme, comme s'il était possible d'être dévoué quand on ne meurt pas jeune et qu'on a une femme et des enfants! Gaspard n'approfondissait pas tant les choses, mais il avait un instinct de nationalité que développait William en nommant *Crécy*, *Poitiers* et surtout *Azincourt;* car l'accent avec lequel l'Anglais prononçait d'abord ce mot avait amené une explication que Gaspard redoutait toujours d'entendre. Aussi fut-il content de ramener son ami à un autre sujet, et, sans aucun égard pour l'émotion qu'il allait exciter, peut-être même avec un sentiment de vengeance qu'il ne s'avouait pas, il reprit le livre, l'ouvrit à la même page, et s'écria :

« Je ne connais pas la dame ; mais elle est bien, très bien...

— Belle, ravissante, adorable, mon cher Gaspard !...

— Après tout... sait-on à qui cela ressemble?... Ces libraires de Paris! ils font faire des figures de fantaisie...

— De fantaisie! non, non, Gaspard. Ceci est un portrait...

— Allons donc! ce beau visage? ces traits si réguliers? et ce voile qu'elle craint de laisser tomber... Les femmes, même en Touraine, quand elles sont belles ne se cachent pas... On dirait que celle-ci a peur d'être vue... Ah! bien oui! un portrait...

— C'est pourtant ainsi que je l'ai vue...

— Je vous dis, moi, que c'est une idée de peintre, comme le tableau du chœur de notre paroisse.

— Ne le croyez pas .. c'est un démon ennemi de mon repos qui a reproduit ces traits. »

Ici le bon Tourangeau éprouva comme un remords, car sir William ne parlait plus avec colère des recueils ni de leurs éditeurs; il tenait le livre d'une main tremblante, et semblait craindre en rapprochant ses paupières, de laisser former quelques larmes; ce qui donnait à son regard une fixité que Gaspard ne remarqua pas sans inquiétude... Il était bien clair que sir William alors ne songeait ni à Poitiers, ni à Crécy, ni à Azincourt... L'excellent cœur de Gaspard s'attendrit.

« Sentez-vous, mon cher William, la vérité des observations que je vous fais tous les jours?... Vous ne voulez voir les choses que sous un point de vue poétique ou artistique, comme vous dites... Si dans nos promenades nous rencontrons une rivière, vous ne demanderez pas où elle porte bateau, ni si elle est poissonneuse... Voyons-nous un gros nuage noir que le vent pousse de notre côté... Je dis : « Il va grêler, gare les vignes!... » Vous, vous restez en admiration devant sa longueur, son épaisseur, ses crevasses, qui produisent *des effets de lumière*... C'est ainsi que l'autre jour vous nous avez fait percer jusqu'aux os... Quand mon cousin a acheté ce vieux manoir pour la démolition, n'avez-vous pas été hors de vous, parce qu'on montrait encore la chambre d'Agnès Sorel, et je ne sais quelle inscription sur le mur, en assez mauvaise écriture, qu'on disait d'elle?... Ne voilà-t-il pas un beau souvenir? Que diantre! j'ai lu l'histoire; Agnès Sorel ne fait pas le moindre honneur à la Touraine. Tout le monde sait ce qu'il en était de ses liaisons avec le roi... Ecoutez plutôt ma tante... Vous perdez à chaque instant votre sang-froid. A présent voilà que vous tournez votre esprit contre vous... Vous voyez un portrait de femme très jolie, j'en conviens, mais enfin vous ne savez pas qui il représente... Quand le nom n'est pas sous un portrait, pourquoi voulez-vous que ce soit celui de Jeanne plutôt que celui de Françoise? Il n'y a rien de sûr dans ces livres-là... Les textes sont un tissu de menteries d'abord, depuis la liberté de la presse; et le reste ne vaut pas mieux. »

Sir William n'avait pas cessé de regarder le portrait, n'avait pas fait un mouvement...

« Il m'écoute, pensa Gaspard, et je le calme... »

Encouragé par le silence de son ami, Gaspard reprit :

« Vous devez plus qu'un autre vous défier du chagrin ; tous les Anglais en sont là. Rien que la mélancolie est capable de vous rendre malade... C'est votre faible à vous autres Anglais, que la tristesse, et je ne connais rien de pis... Encore dit-on que cela se gagne... Je n'ai pas peur pour moi... Outre que je me prépare toujours pour mon baccalauréat, quand il n'y aura plus de désordres à Paris, ma tante ne me laisse guère oisif. Tous les jours elle change ses armoires de place... Ne m'a-t-elle pas fait apprendre un peu de menuiserie? Il faut poser des planches, tendre des cordes... Comme elle dit : dans un ménage on n'a jamais fini. J'ai toute la journée le marteau et la scie à la main, quand nous sommes ici. . à la campagne il faut faire de tout!... A la ville, c'est M. Rafle qui m'en donne de la besogne... Ces anciens avocats! ils inventeraient des livres de droit s'il n'y en avait pas, pour nous les faire étudier... Aussi, il n'y a pas de risque ; je ne songerai pas creux, moi... Allons! allons! prenons nos fusils, et allons tirer des grives dans le clos. »

En parlant ainsi, Gaspard secouait le bras de sir William, qu'il faisait sortir de la plus longue et de la plus profonde des distractions qui eussent jamais absorbé ses esprits.

« Hein ! que dites-vous? lui demanda l'Anglais.

« Oh ! reprit Gaspard impatienté, je dis que vous finirez par vous brûler la cervelle comme lord John, lord James, lord Arthur, lord Edward, et je ne sais combien de vos compatriotes dont ma sœur a lu les histoires en cachette de ma tante... Et Brigitte, je vous le dis, me donne de l'inquiétude. Elle tourne aussi à la contemplation des nuages, des arbres, et s'extasie comme vous devant la lune... Elle s'agite pour rien... Lorsque vous aviez votre fièvre cé-

rébrale l'hiver dernier, elle m'envoyait dix fois par jour chez vous et chez le docteur Belin...

— Quoi? demanda William devenu attentif; votre sœur a eu la bonté de s'inquiéter de moi?

— Vous ne connaissez pas Brigitte! Elle s'inquiète de tout le monde, et quand on est malade, oh! ça n'a plus de bornes. Ma tante lui dit qu'elle se tuera avec ses pauvres quand ils sont malades.

— Ainsi, par humanité elle s'est intéressée...

— Cela n'avait pas le sens commun... car vous étiez bien soigné; il ne vous manquait ni médecin, ni drogues, ni gens pour vous servir. Eh bien! quand je lui rapportais que vous aviez des redoublements, c'étaient des pleurs! des pleurs!... Enfin, le jour où le docteur déclara que vous étiez *désespéré*, elle s'enferma dans sa chambre, et puis les sanglots, les suffocations... Il me fallut dire à ma tante qu'elle ne pouvait pas descendre souper parce qu'elle avait la migraine. »

Sir William écoutait sans distraction. « Venez-vous dans le clos? lui dit Gaspard. Si nous ne trouvons pas de grives, nous nous promènerons, et vous me direz à qui vous croyez que ressemble la dame du livre; car je parie qu'il y a une histoire là-dessous...

— Vous ne la comprendrez pas, mon cher Gaspard...

— Pourquoi donc? ce sera une amourette... On connaît ça.

— Je ne crois pas que vous ayiez jamais aimé passionnément une étoile?

— Une étoile; comment l'entendez-vous donc?

— Ainsi m'apparut celle dont je retrouve les traits...

— Je devine... il y a du vague, de l'illusion... et vous aimait-elle, la dame?

— Jamais je n'obtins un regard... jamais cette voix, celle d'un ange, ne vibra pour moi...

— Vous avez raison... je n'entendrais rien à tout cela... mais, pour vous consoler, racontez-le à Brigitte...

— Dites-moi, Gaspard... une chose me frappe en ce moment... Ne trouvez-vous pas un air de ressemblance entre cette figure et votre sœur?...

— Serait-ce Brigitte qu'ils auraient mise là?...

— C'est singulier, je n'avais pas encore été frappé... et vous dites que votre sœur est sensible?... qu'elle pleurait quand...

— Pour Dieu! n'ayez pas l'air de le savoir... Brigitte, qui devient déjà si rouge ou si blême quand elle vous voit, serait bien autrement embarrassée...

— Elle rougit, elle pâlit! En êtes-vous sûr, mon ami?

— Faites l'épreuve. Descendons dans la salle. Brigitte y est tout seule... Emportez votre livre... nous comparerons.

— Je vous dis que c'est une ressemblance surprenante... »

Etait-ce la vanité ou le bonheur d'être aimé qui faisait illusion à sir William? ou la nature s'était-elle complue deux fois à reproduire un de ses plus charmants ouvrages? C'est ce que l'on ne peut décider d'aussi loin. Quoi qu'il en puisse être, Brigitte est devenue lady Harding, et Gaspard prétend que le livre d'heures de sa tante ne contient pas une image qui lui inspire plus de vénération que le portrait, idéal ou non, qui vient d'être mis sous les yeux du lecteur.

COMTESSE DE BRADI.


NAPOLI





LES DEUX RIVALES.

Il s'est passé vers la fin du treizième siècle un événement dont les historiens et les casuistes ont très peu parlé, quoiqu'il soit probablement unique dans les fastes de l'histoire et de l'Eglise.

Un chroniqueur obscur l'a raconté dans quelques pages naïves comme une tradition des lieux saints, et, pendant cinq siècles, pas une voix ne s'est élevée pour le redire. En 1768 seulement Sterne devait le tirer de l'oubli; il l'a cité sans détails à la suite de son *Voyage sentimental.*

Pourquoi celui qui a si bien su quelquefois toucher les fibres les

plus délicates du cœur a-t-il négligé cette histoire touchante? Pourquoi celui qui nous a raconté avec une tristesse pleine de charme les douleurs de Lefèvre et les rêveries de Maria, a-t-il dédaigné le récit d'une aventure qui convenait si parfaitement à son génie? Il y a une raison, peut-être. Sterne, à cette époque, était en relation avec Crébillon, qui paraissait avoir le monopole de toutes les histoires orientales qui furent tant à la mode alors. L'auteur de *Tristram* envoya celle-ci à l'auteur du *Sopha* en lui disant de la parer à sa guise, et il eut grand tort. Jamais l'historien des boudoirs que peignit Boucher ne se fût décidé à écrire un conte d'un intérêt aussi simple et d'une passion aussi chaste. Crébillon fut le peintre de la galanterie, mais non le peintre du cœur; il ignora ses puissances et ne parla jamais que de ses faiblesses. Qu'eût-il fait d'une histoire qui constate son plus grand triomphe?

Voici ce singulier événement :

Quand le saint roi Louis partit pour la Terre-Sainte il poussa un grand cri qui alla réveiller dans leurs donjons feudataires les barons et les chevaliers endormis depuis la dernière croisade. Ce cri de guerre, que l'Occident jetait pour la sixième fois à l'Orient, eut un tel retentissement qu'on l'entendit près du pôle. Le comte de Gleïchen, gentilhomme moscovite de grande maison et de haute espérance, beau, jeune et brave, fut un des premiers à prendre la croix. Ni les prières d'une vieille mère, ni les larmes d'une jeune épouse adorée ne purent fléchir son âme, trempée comme son armure. Son père était mort en Palestine; il voulait venger cette mort, et les derniers succès des Sarrazins n'avaient fait que rendre ce désir plus impérieux et plus exigeant. Le seul lien qui eût pu retenir le comte dans sa froide patrie était l'amour d'une femme qu'il allait laisser sans espoir et désolée; mais pour enchaîner Renaud il fallut Armide, et la jeune comtesse était sans coquetterie. Ce lien fragile fut bientôt brisé par celui des devoirs que le comte se croyait appelé à remplir. D'ailleurs, il faut le dire, dans la simplicité de ces temps héroïques

le courage seul enfantait des prodiges. Ce ne fut que plus tard, lorsque les mœurs se polirent, que les femmes l'inspirèrent en le subjuguant.

Le comte de Gleïchen, comme tous les fils de famille, s'était marié jeune et sa femme lui avait déjà donné un fils; l'espérance de voir son nom se perpétuer après lui, s'il succombait en Palestine, suffit à son cœur, et il partit.

Il rencontra sur son chemin plusieurs seigneurs allemands qui allaient s'embarquer sur cette brillante flotte sicilienne que Charles d'Anjou menait au secours de son frère Louis. Le comte de Gleïchen se joignit à ces preux et débarqua avec cette armée, si impatiemment attendue, sur la terre d'Afrique où elle ne devait apporter que des secours inutiles et impuissants. Saint Louis se mourait, et avec lui l'espérance et la foi de l'armée chrétienne. Le comte de Gleïchen était superstitieux comme presque tous les hommes d'un grand caractère; il regarda la mort du roi de France comme le premier présage de toutes les infortunes qui l'attendaient. Il chercha vainement à se soustraire à l'abattement qui le dominait, et ce fut avec un plaisir plein de trouble qu'il vit arriver l'heure du combat. Il espérait que la vie agitée des camps, les dangers et les clameurs des batailles tireraient son âme de l'engourdissement dans lequel elle était plongée et lui rendraient sa vigueur première. Il ne se trompa point; son âme se retrempa aux souvenirs des gloires de la terre qu'il foulait; il ne put oublier qu'il combattait aux lieux où s'étaient rencontrés, dans leur dernière lutte pour l'empire du monde, les deux plus grands capitaines des deux plus grands peuples de la terre : Annibal et Scipion. Il invoqua sur les ruines de Carthage l'ombre du vainqueur de vingt peuples et de cinq armées romaines, et la fortune ne fut pas sourde à cette invocation tutélaire; elle lui sourit d'abord et l'ivresse du succès lui fit bientôt oublier ses mauvais présages. Il avait refoulé les Sarrazins jusque sous les murs de Tunis et formé le projet insensé de prendre

par surprise cette ville qui était alors la plus riche et la plus fortifiée de tout le littoral africain. Il fallait cacher le jour sa petite armée dans les bois d'oliviers dont le pays est semé, et ne marchait qu'à la clarté de cette lune d'Afrique, presque aussi étincelante que notre soleil. Il arriva ainsi sous les murs de Tunis, près de la porte du sérail, qu'il résolut d'attaquer la nuit suivante. Vers le matin, comme il allait s'endormir, il crut entendre un bruit de pas et de chevaux que le vent du désert apportait à son oreille attentive; il réveilla ses soldats et les tint prêts à tout. Ils entendirent bientôt passer dans un ravin qu'ils dominaient, au bord d'un petit ruisseau qui roulait sur un sable d'or ses eaux cristallines, une troupe de musulmans armés et équipés si richement que le comte de Gleïchen et ses gens d'armes crurent que le Sultan lui-même faisait partie de cette chevauchée. S'ils en eussent douté, leur incertitude se fût bientôt évanouie quand ils auraient vu ces gens armés s'arrêter, se mettre à genoux, et courbant la tête devant un palanquin qu'ils entouraient avec respect, faire leurs ablutions à cette source transparente et repartir pour Tunis. Une pensée rapide comme l'éclair traversa alors l'esprit du comte de Gleïchen. Prendre le Sultan, c'était prendre la ville; il n'hésite pas; ses ordres sont bientôt donnés et sa petite armée se précipite sur les musulmans qui, pris à l'improviste, essaient une défense inutile. Plusieurs sont massacrés près du palanquin qu'ils veulent défendre; le reste est fait prisonnier par les gens d'armes du comte qui s'élance lui-même, l'épée à la main, vers le palanquin dont il soulève la draperie, sous laquelle il trouve, avec une surprise mêlée d'un secret dépit, non le Sultan, mais une jeune fille d'une beauté merveilleuse, blottie, sans parole et sans voix, dans un des coussins de sa litière, mais si belle, quoique éplorée, que le comte la prit pour Didon, la belle reine abandonnée.

C'était la fille du Sultan Omar qui revenait d'un pèlerinage à la Mecque.

Malheureusement pour le comte de Gleïchen, qui voulut ressem-

bier à Annibal, il oublia de poursuivre quelques prisonniers qui s'échappèrent. Le palanquin de la belle Leïla fut pour lui ce que les délices de Capoue avaient été pour le héros carthaginois. Il s'occupa avec une courtoisie chevaleresque de rassurer sa captive alarmée, et pendant ce temps les Sarrazins qui s'étaient échappés coururent apprendre à Tunis le malheur de leur princesse.

Le comte de Gleïchen ne voulut pas tenter l'escalade de la ville; il s'en alla prendre possession d'un camp abandonné, à quelques lieues de Tunis, et s'y établit.

Pendant les deux jours qui s'écoulèrent jusqu'à celui qui vit poindre à l'horizon les lances musulmanes, le comte entoura des soins les plus tendres sa séduisante prisonnière, dont toutes les craintes étaient calmées; mais de même qu'il avait eu la faiblesse d'Annibal, il voulut avoir la vertu de Scipion. Il la respecta.

Quand l'armée d'Omar fut en vue de celle du comte de Gleïchen, celui-ci s'aperçut un peu tard que sa troupe était bien peu nombreuse.

Il se précipita néanmoins sur l'armée musulmane; ses soldats combattirent à ses côtés avec l'héroïsme du désespoir; mais la fortune trahit leur bravoure, et le comte de Gleïchen renversé de cheval par les lances sarrazines, fut fait prisonnier et emmené en esclavage à Tunis.

Il fut enfermé pendant deux nuits dans les souterrains du harem, s'attendant à une mort affreuse, lorsque le troisième jour on vint lui apprendre que le Sultan lui faisait grâce et l'attachait à son service dans les jardins du sérail. Le comte dissimula la joie que lui donnait cette nouvelle et surtout le genre de travail auquel il était condamné. Il n'avait pas revu depuis le jour du combat celle qui avait été sa captive, mais il ne douta pas que ce ne fût à son intercession toute-puissante qu'il dût le changement apporté à son sort. Il osa espérer davantage; puisque ses occupations l'appelaient à chaque instant dans les jardins du sérail, il était impossible qu'il ne

revît pas celle qu'en des jours plus heureux il avait eu à sa discrétion et qu'il avait respectée. Il s'était bien aperçu que, pendant les deux nuits fortunées qui l'avaient vu protecteur du malheur et de la beauté, la fille d'Omar lui avait témoigné par le doux langage de ses beaux yeux l'excès de sa reconnaissance; mais cette reconnaissance avait-elle été assez tendre dans son expression pour donner au comte le droit de croire au succès de ce qu'il allait oser? Quoi qu'il en soit, il résolut d'épier l'occasion favorable pour parvenir jusqu'à la princesse dont il croyait voir l'ombre transparente flotter incessamment contre le store d'une jalousie maudite qui ne s'ouvrait jamais. Enfin un soir qu'il était seul dans les jardins, arrosant d'une main impatiente les roses du Bengale et les jasmins d'Ispahan, il entendit un léger bruit qui lui fit subitement lever la tête, et il vit, appuyée contre sa jalousie entr'ouverte, la gracieuse figure de Leïla qui lui souriait avec bonheur.

Le comte leva vers elle ses mains tremblantes, mais il les laissa retomber un moment après, car Leïla s'était promptement retirée.

On sait que l'imagination féconde des Orientaux a prêté aux fleurs un langage symbolique. A défaut d'un autre langage, le comte résolut de s'en servir pour exprimer les sentiments de son cœur. Il prit deux roses blanches unies par la même tige, qui voulaient dire : « Amour sans fin, » et une feuille verte de lotus qui demandait une espérance. Et quand il passa devant la fenêtre de Leïla il jeta ce bouquet à ses pieds.

La belle Orientale était retombée dans la mélancolie qui depuis quelques jours lui était habituelle, et, la tête penchée sur sa main, elle rêvait. La contemplation à laquelle elle était livrée l'absorbait tellement qu'elle ne vit pas tomber près d'elle les fleurs qui parlaient d'amour. Heureusement pour le comte une jeune esclave de Judée, qui ne quittait jamais la princesse, abandonna son chasse-mouche pour relever les deux pauvres roses inaperçues et les remettre à sa rêveuse maîtresse; et quand le comte de Gleichen re-

passa sous la même fenêtre, il en vit tomber une feuille verte qui roula à ses pieds.

Le soir même la jeune esclave juive vint lui annoncer qu'elle lui apportait plus qu'une espérance, et que, s'il voulait épouser la princesse, elle favoriserait son évasion et partirait avec lui. Le gentilhomme fit répondre qu'il était le plus heureux des hommes puisqu'il était aimé, mais qu'il en était en même temps le plus malheureux, car il était marié. Cette objection ne devait pas faire naître le moindre scrupule dans l'esprit d'une mahométane accoutumée au rit de la pluralité des femmes; aussi les deux amants furent-ils bientôt d'accord. La beauté de Leïla et plus encore le désir d'être libre firent oublier au comte ses premiers serments. Une tartane fut frétée dans le plus grand mystère, et le ciel, favorisant des projets si follement conçus, fit aborder la barque aventureuse à Venise.

Cependant les réflexions survinrent, et le comte de Gleïchen, en mettant le pied sur une terre chrétienne, comprit alors que le parti le plus sage était d'aller à Rome et raconter à Grégoire IX toutes les particularités de son étrange histoire. Le pape crut voir le doigt de Dieu dans cette fuite miraculeuse, et sur la promesse que lui fit le comte de convertir la Sarrazine, il lui accorda des dispenses pour garder ses deux femmes.

Le gentilhomme moscovite revint alors en Russie.

Quand il aperçut les vieilles tours de son château, il ne put se défendre d'un sentiment de tristesse; car il ne savait pas si sa première femme vivait encore, et, si elle vivait, quel accueil elle ferait à une étrangère qui allait lui ravir la moitié de tous ses droits. Cette crainte fut bientôt dissipée; lorsque le comte eut répété à sa première femme tout ce qu'il avait dit au pape, elle fut si heureuse de le revoir, à quelque condition qu'il lui fût rendu, qu'elle ne trouva dans son âme d'autre sentiment que celui de la reconnaissance, et elle se jeta dans les bras de sa rivale. Elles se promirent alors toutes deux de s'aimer comme deux sœurs, et elles tinrent

parole. Jamais la jalousie ne se glissa dans leurs nobles cœurs ; jamais le plus léger nuage ne troubla la sérénité de leurs belles âmes. Seulement les deux sœurs ne furent pas également heureuses, car la Sarrazine n'eut pas d'enfants.

Faut-il ajouter qu'elle aima d'amour maternel ceux de la Moscovite, et que ces enfants ne surent jamais quelle était leur véritable mère ? Mais on ne le croira pas, et pourtant l'histoire nous l'assure.

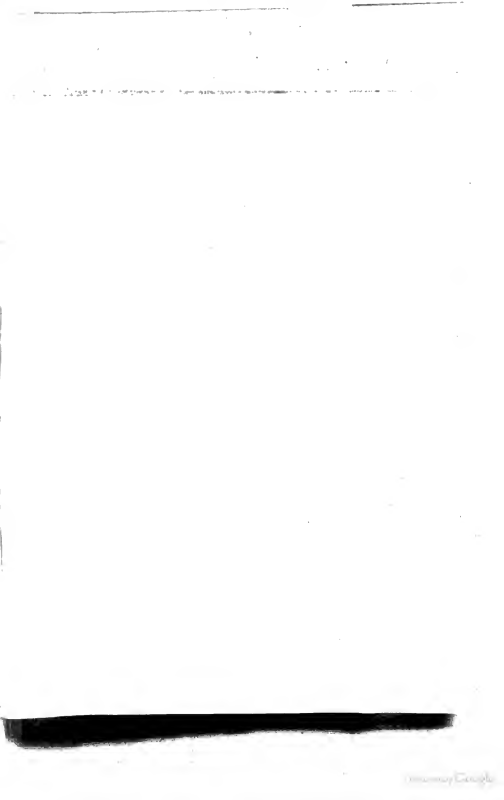
Cette dernière expression de la plus sublime vertu complète à mes yeux le portrait de cette adorable femme, qui mourut jeune, comme tout ce qui est noble et bon. Sa sœur la suivit quelques années après, et le comte, qui survécut à ses deux épouses, composa lui-même cette épitaphe pour être placée sur leur tombeau, qui fut ausi le sien, chez les bénédictins de Pétersbourg.

« Ici reposent deux femmes rivales qui s'aimèrent comme deux « sœurs et m'aimèrent également. L'une abandonna Mahomet « pour suivre son époux, et l'autre se jeta dans les bras de la rivale « qui le lui rendait. Unis par les liens de l'amour et du mariage, « nous n'avions qu'un lit nuptial pendant notre vie, et la même pierre « nous couvre après notre mort. »

Pauvre Leïla ! ce qui reste de ta beauté repose sur la terre étrangère ! Tu ne revis jamais ton beau soleil et tes verts palmiers, et ta vie si dorée à sa naissance s'éteignit dans les brumes et les steppes de la Russie ! Ton amour même n'obtint pas sa plus douce récompense, puisqu'il fut stérile ! Mais console-toi, car tu pratiquas dans leur plus sublime pureté les préceptes d'une religion qui te tint compte de tous tes sacrifices et t'ouvrit les portes du ciel !

LE BARON ENGUERRAND DE MORTEMART.







LA FAMINE.

Quand le matin, à l'heure où la nature n'est réveillée qu'à demi, à l'heure où le soleil va se lever, vous contemplez, du haut du rocher presque inaccessible d'Ehrenbreitstein, le Rhin qui coule majestueusement à vos pieds, entre deux remparts de verdure encore voilés de brumes, votre imagination aime à errer dans le vague et le mystérieux de cette perspective. Elle remonte le fleuve, tantôt resserré entre d'étroites limites, tantôt s'épanouissant comme un lac, ici réfléchissant de riants paysages, là de sombres aspects, représentant ainsi, hélas! le cours de la vie humaine. Puis la capricieuse

fantaisie se plaît à se bercer dans les merveilleux échos des grottes de Lurley, à écouter les éternels rugissements du *trou de Bingen*, où des barques ont disparu pour sortir en débris par le trou de Saint-Goar, à quatre lieues de distance. Puis voici qu'à la rêveuse imagination succèdent des réalités presque aussi belles; le soleil est sur l'horizon, et plus il monte plus il soulève les rideaux de brume et les franges des vapeurs. Les blanches maisons, les clochers d'ardoises, les vignobles, sous la fraîche verdure desquels couve tant de feu, les manteaux ondoyants des forêts, les ruines de ces nids formidables des aigles ou plutôt des vautours du moyen-âge, tout apparaît à son tour, graduellement, à mesure que les brouillards s'éclaircissent ou se dissipent. De petites voiles se montrent déjà comme les ailes étendues des cygnes, sur les ondes dans lesquelles se mirent, de plus en plus distincts, les coteaux, les collines, les rochers des deux rives. Voyez-vous ces barques sortir de Lahn? Voyez-vous entrer dans la Moselle ces immenses trains de bois formés des chênes séculaires arrachés à la vénérable Forêt-Noire? Entendez-vous l'Angélus? il monte vers vous de trois ou quatre clochers de Coblentz, de celui de Pfaffendorf, et du fond de la riante petite ville d'Ehrenbreitstein, qui dort paisible à l'entrée de sa vallée, sous son formidable arsenal, comme sommeille ou sourit Naples sous son menaçant cratère.

Et c'est ainsi que la pensée, revenue de ses vagabondes promenades dans le mystérieux passé des souvenirs et des traditions dont le Rhin est le merveilleux fleuve, la pensée se tourne avec le regard vers les redoutables fortifications d'Ehrenbreitstein. Ce rocher, qui domine le vaste cours du Rhin, semble avoir été destine à être l'éternel protecteur de ces calmes rivages. Les Romains y avaient un *castrum* sous l'empereur Julien; à la forteresse romaine succéda un *burg* teuton qu'habitèrent quelquefois les évêques de Trèves, et qui tomba en ruines sous ces mêmes princes ecclésiastiques. Puis il fut rétabli en 1160, et l'électeur Jean, margrave de Bade, le fit

enfin réparer et agrandir. C'est dans cet état que la forteresse eut à soutenir les canonnades de Marceau, ce jeune héros qui a son tombeau près d'Ehrenbreitstein.

Cette place fut quatre fois assiégée, et le dernier blocus, le plus terrible de tous, eut lieu pendant le congrès de Rastadt. Vers la fin de 1798 la disette commença à se déclarer dans la forteresse, et un jour nébuleux de décembre le colonel Faber, qui commandait le château, fut dans la nécessité d'annoncer à la garnison réunie qu'elle allait avoir l'ennemi le plus terrible à combattre, la faim. La distribution de viande devait cesser, attendu qu'il n'y avait plus aucun bétail dans l'enceinte du fort, et quant à la ration du pain, elle était réduite à moitié. Cette déclaration, faite à la fin d'une de ces lugubres journées où le brumeux automne se mêle au sombre et rigoureux hiver, eut un effet doublement triste sur les soldats déjà fatigués par un long blocus et de continuelles sorties. Il fallait en prendre son parti, et les calmes Allemands se résignèrent avec leur sang-froid national, et aussi avec l'indifférence du soldat qui ne souffre réellement que des angoisses présentes et a le bonheur de ne prévoir ni pressentir l'avenir.

La loi de la nécessité fut donc mise à exécution, et de jour en jour elle devint plus rigoureuse. La demi-livre de pain, bien faible part pour un homme robuste et livré à de continuelles fatigues, tomba par degrés au quart, aux deux onces, à l'once, à quelques bouchées. Heureux encore qui, dans ces extrémités, n'avait que soi à nourrir, mais beaucoup de soldats ou de sous-officiers avaient ou leurs femmes, ou des enfants adoptés sur le champ de bataille, ou quelques chiens favoris qui les avaient suivis dans toutes leurs guerres, se tenant entre leurs jambes pendant le feu et léchant les blessures de leurs maîtres quand ils avaient été atteints. Déjà tous les rats des fossés, des souterrains et des casemates avaient été chassés et vendus au poids de l'or. Il n'y avait plus un seul chat vivant dans la citadelle, et l'on s'était livré une sorte de bataille pour un moineau abattu

d'un coup de fusil. Les fidèles chiens étaient donc bien menacés et déjà quelques hommes avaient sacrifié leurs dévoués compagnons à l'implacable volonté de la faim.

Gertrude, la vivandière, réduite à la ration comme les soldats, car son fond était entièrement épuisé, avait une chienne qu'elle aimait presque autant que sa fille, la petite Milchen, au point qu'elle les appelait les deux sœurs. Voici pourquoi : Gertrude ayant, quelques années auparavant, mis au monde un enfant débile qui ne prenait que peu de lait et qui mourut sur son sein, fut obligée, pour se délivrer du lait qu'elle avait en abondance, de prendre pour nourrisson cette jeune chienne, nommée Krapp, qu'elle allaita pendant quelques mois. Ce petit animal la sauva de beaucoup de souffrances, et, soit par reconnaissance, soit qu'elle subît, même à l'égard d'un animal, l'influence de ce sentiment, tout autant physique que moral, qui fait qu'une mère s'attache irrésistiblement davantage à l'enfant qu'elle a nourri, Gertrude aima dès lors Krapp presque comme sa seconde fille. Milchen semblait partager cet attachement, et l'on eût dit que la chienne y répondait avec une sorte de raison. Sans rien perdre de son dévouement de noble brute, Krapp avait puisé dans le lait d'une femme cette intelligence humaine qui de l'instinct aimant fait l'affection tendre. Il y avait en vérité entre Gertrude, Milchen et Krapp, quelque chose de cette mystérieuse union que cimente la communication du sang par le sein maternel ; il y avait là amour de mère, de sœur, d'enfant. Aussi Gertrude et Milchen se privaient d'une partie de leur misérable ration pour nourrir Krapp, qui n'en mangeait pas moins de bon appétit et sans ménagement ; c'est là que se creusait la profonde ligne de démarcation entre la bête et l'homme.

Cette chienne, aussi fine, aussi intelligente que bonne, était la favorite de tous les soldats, qui jouaient avec elle et se plaisaient à l'instruire en temps d'abondance ; mais en temps de misère, de disette, aux jours de la dévorante famine, ils ne lui adressaient plus

un geste, un mot caressant, et s'ils la regardaient, il y avait dans leurs yeux mornes quelque chose de menaçant et d'avide qui faisait que Gertrude et Milchen se jetaient bien vite devant leur pauvre Krapp.

Quand les soldats revenaient de la cantine, où le tabac, la suprême ressource des affamés, venait de manquer pour la première fois, le 15 janvier 1799, ils tombaient là, mornes, abattus, sans force. Les poings crispés appliqués sur leurs genoux, les lèvres serrées, le regard fixe, ils semblaient chercher dans leur désespoir à voir venir cet invisible ennemi qui les attaquait si irrésistiblement. Oh ! parmi les innombrables modes de guerre que la mort emploie contre notre pauvre espèce, la peste et la famine sont les plus redoutables ; c'est alors qu'elle marche à la tête d'armées de fantômes qui ne soulèvent point de poussière, qui ne font pas le moindre bruit ; à côté de ce fatal silence, le trouble, les cris, le sang, le tumulte d'un champ de bataille sont des fêtes. Où es-tu, peste qui lances la foudre? que je te foule aux pieds! Famine qui me déchires les entrailles! où es-tu ?

C'est ce que les soldats de la garnison semblaient dire dans un silence sinistre comme celui de leur ennemi, la faim, en regardant les lignes des assiégeants qui les tenaient bloqués, et qui se nourrissaient d'autant plus abondamment qu'ils arrêtaient au passage tous les vivres. Tenter une sortie eût été impossible ; les forces des hommes étaient tout-à-fait épuisées, d'autant plus que le froid sévissait avec une rigueur excessive, et l'on sait combien le froid a de prise sur les estomacs vides. La mortalité était grande, et ceux qui survivaient se sentaient à demi morts.

« Enfin j'ai été obligé de tuer mon pauvre chien! dit un vieux grenadier à son camarade en s'essuyant les yeux.

— Et moi donc, il l'a bien fallu aussi! répliqua avec le même geste et le même accent son camarade.

— Il n'y en a plus un seul dans la citadelle.

— Bah! il n'y en a plus, répondit d'un ton presque féroce un autre soldat. Est-ce que tu n'entends pas en ce moment même le maudit Krapp (Maudit! ils l'aimaient tous ordinairement), le maudit Krapp qui hurle parce qu'il n'a pas assez à manger; il ferait mieux de donner à manger aux autres...

— Tu as raison, repartit son voisin d'une voix sombre. Gertrude et Milchen se laissent maigrir pour lui, et il n'en profite guère. Elles feraient bien mieux de le vendre; le commandant l'achèterait bien cher, j'en suis sûr.

— Le commandant! laisse donc, il le garderait pour lui. Il ne sera pas dit que nous mourrons de faim près d'un chien qui mange; et, cette nuit, s'il y a encore quelques bons enfants capables d'aller à la maraude, nous irons prendre Krapp. Nous sommes quatre, ce sera à nous seuls, entendez-vous? tant pis pour les autres... En attendant, on capitulera peut-être, et nous serons sauvés. »

Ce projet fut définitivement arrêté, et quand vint le soir, où il n'y avait pas à souper pour Gertrude et pour Milchen, celles-ci songèrent à se mettre au lit de bonne heure; quelques verres d'eau, car un puits existait dans la citadelle, voilà tout ce qu'elles purent donner à leurs brûlants estomacs, et, après leur prière bien fervente, on le pense, pour qu'une prochaine capitulation eût lieu, elles allaient entrer dans leur lit, quand elles s'aperçurent de l'absence de Krapp. On comprend aisément quelle fut leur terreur, ou, pour mieux dire, leur douloureuse conviction. Leur pauvre chienne avait certainement été assouvir à son tour la faim frénétique de quelques soldats de la garnison. Tout en regrettant Krapp d'autant plus amèrement qu'elles avaient fait pour elle plus de sacrifices, Gertrude et Milchen souffraient assez elles-mêmes de la famine pour excuser ces hommes. Elles tentèrent cependant quelques recherches dans l'enceinte de la forteresse; mais aucune des sentinelles n'avait vu Krapp sortir, et depuis la nuit tout était fermé. Il n'y avait plus d'ouverture qui pût donner accès dans le château que

quelques brèches faites par le temps ou le boulet des siéges antérieurs; si la chienne était dehors, elle pouvait revenir par une de ces brèches, mais il était probable qu'elle ne reparaîtrait jamais. Gertrude rentra avec Milchen, et elles se couchèrent.

Leur sommeil était bien léger et bien agité; aussi se réveillèrent-elles, non pas au bruit, mais seulement à la lueur qui vint à briller sous la porte de la cantine. Elles écoutèrent, se mirent sur leur séant.

On parle, on cherche à ouvrir la porte. « Qui vive? s'écria Gertrude.

— Amis... si cela vous convient... sinon... il nous faut à manger... Il nous faut votre chien... Dépêchez-vous, répondirent quelques voix exténuées, nous mourons de faim ; donnez-nous Krapp, ou nous enfonçons la porte... »

L'accent débile avec lequel étaient prononcées ces menaces de violence ne les rendait guère redoutables.

« Eh! mon Dieu! camarades, répondit Gertrude, Krapp n'est plus ici, on me l'a pris.

— Tu mens! tu mens! Ouvre-nous, ou nous enfonçons la porte, et malheur!... Ce ne sera pas seulement alors le chien... »

Les quatre soldats avaient réuni tous leurs efforts, et la porte s'ébranlait. Gertrude l'ouvrit à la hâte.

« Mais je ne mens pas; mes amis, ne me reconnaissez-vous plus? C'est moi, Gertrude, votre vivandière, que vous aimez bien... Voilà Milchen, la fille du sergent Fritz, Milchen, que vous aimez bien aussi.

— Et ton chien... ton chien?...

— Vous voyez bien qu'il n'est pas ici; je vous jure qu'on me l'a pris.

— Tu jures... tu jures! Tu l'as caché... Mourir de faim près d'un chien, pour un chien!... Il faut être aussi bête que toi; tu dépéris à vue d'œil. Allons, camarades, cherchons. »

Et lanterne en avant, ils cherchaient sous les lits, sous les meubles, dans tous les coins de la chambre.

Un léger grattement se fit entendre à la porte.

« Ah ! mon Dieu ! c'est Krapp ! se dirent Milchen et Gertrude avec terreur et joie... Il ne faut pas lui ouvrir... »

Et le grattement recommença plus fort.

« Quand je vous dis qu'il est enfermé dans quelque armoire. Ouvre-lui... tu entends bien qu'il demande à sortir... Vito, cette armoire, ou je la brise. »

Gertrude ouvrit donc l'armoire, puis le buffet, et tandis que les soldats examinaient avec leur lanterne, Milchen sortit tout doucement de son lit et fit entrer Krapp.

O surprise ! ô merveille ! la chienne tenait entre ses dents la moitié d'un pain de munition qu'elle venait de dérober aux Français qui formaient le blocus. Milchen compléta l'action intelligente de Krapp en présentant aux soldats l'animal bien-aimé avec son butin dans sa gueule.

« Voyez ! camarades, leur dit Gertrude frappée d'étonnement, voyez si vous voulez encore tuer cette pauvre bête. N'est-elle pas l'instrument de la Providence?... Prenez ce pain que Dieu vous envoie, et craignez de porter la main sur sa créature. Prenez ! prenez ! »

Saisis par ce qu'ils venaient de voir comme par la vue d'un miracle, les soldats n'osaient regarder le pauvre chien. Cette nourriture qu'il leur apportait intacte, quand il en avait tant besoin lui-même, ils la contemplaient avec une sorte de respect, comme si elle fût venue d'en haut, et après avoir partagé avec Gertrude et Milchen, ils se retirèrent aussi émus que s'ils venaient d'assister à un spectacle imposant.

La capitulation fut signée deux jours après, le 27 janvier 1799 ; Krapp fut plus que jamais le favori de l'armée, et mourut glorieusement d'un coup de feu, à côté de Gertrude, pendant qu'elle pansait un blessé sur le champ de bataille.

Ernest FOUINET.

L'AMOUR MÉDECIN.

Dans les environs de Paris, à peu de distance de Morfontaine et d'Ermenonville, s'élevait une jolie maison de campagne, bâtie avec soin, ornée avec goût; le voyageur s'arrêtait en passant pour la regarder avec complaisance, comme on regarde tout séjour où semblent habiter l'aisance, la paix et le bonheur.

Cette habitation n'avait ni l'apparence d'un château ni le luxe d'une *villa;* ce n'était pas non plus une ferme, encore moins une chaumière; c'était une maison bourgeoise, mais qui avait servi de retraite à un artiste, et les inspirations du talent avaient passé

par là ; car les personnes qui cultivent les arts ont un secret pour donner du charme aux choses les plus simples. La maison du peintre, le jardin du poète, le pavillon du musicien, tout modestes qu'ils soient, auront toujours un aspect que le riche capitaliste no pourra parvenir à donner à sa somptueuso propriété.

Et puis, quel plus beau séjour pouvez-vous choisir, si vous voulez fuir le bruit de la ville, qu'une campagne située entre Morfontaine et Ermenonville? Morfontaine! endroit délicieux, où tant de souverains vinrent se délasser de la royauté et chercher sous ses ombrages, près de ses cascades, quelques heures de calme, de repos et de bonheur! Ermenonville! dont lo nom seul rappelle le grand écrivain, le philosophe célèbre, et dont la tombe est pour le Français et l'étranger un but fréquent de pèlerinage.

Aussi c'était avec une douce joie que le poète Delvigny s'était retiré dans cette charmante habitation, dont je ne vous décrirai pas tous les agréments, parce qu'une description ne donne jamais qu'une pâle image de la réalité. Je vous dirai seulement que rien n'y manquait de ce qui peut, aux champs, ajouter aux charmes de l'existence ; qu'il y avait un joli salon avec un piano, une grande salle avec un billard, un beau jardin avec des grottes, des couverts, une pièce d'eau et tout ce qu'il faut pour pêcher ; car, tout en habitant aux champs, il ne serait pas sage d'y renoucer à ce qui peut embellir ou égayer la vie. Le vrai sage, dit-on, est celui qui use de tout sans abuser de rien.

Delvigny avait quitté la ville, après avoir perdu une épouse qu'il adorait ; jeune encore, il n'avait pu se consoler de la perte de celle qu'il espérait avoir pour compagne et pour amie jusqu'au bout de sa carrière. Ceci vous prouve qu'il y a encore des maris qui regrettent leurs femmes... Il est vrai que celui-là était poète et que cela exalte l'imagination.

Un fils était le seul gage d'amour que l'hymen eût laissé à Delvigny, un fils beau comme sa mère et qui annonçait avoir aussi sa

douceur. Le petit Adolphe était l'idole de son père, qui se promettait déjà d'en faire un artiste célèbre et qui voyait sur son front toutes les bosses de la science, du génie et des arts. Avec un peu de bonne volonté, vous savez qu'il n'y a rien de si facile que de se trouver ces bosses-là à soi, à ses enfants et à ses amis.

Mais la mort, qui dérange souvent nos projets, ne permit pas à Delvigny d'accomplir ses plans pour l'éducation de son fils ; le poète mourut trois années après sa femme, ne laissant pour veiller sur le petit Adolphe que deux bonnes tantes qui avaient quitté leur province pour venir le soigner pendant sa maladie.

Voilà donc un petit garçon de cinq ans resté aux soins de deux vieilles filles, dont l'une n'avait jamais eu que la passion des confitures, et l'autre qu'un penchant très prononcé pour le jeu d'oie. Ne croyez pas pour cela que l'enfant sera malheureux ; bien au contraire; ses deux tantes le chérissent, elles en sont idolâtres, elles le choient, le veillent, le font jouer, le mettent dans du coton. Pour le petit Adolphe, la tante Ursule oublie quelquefois de manger des confitures, et la tante Babolette néglige le jeu d'oie.

Delvigny avait laissé à son fils mille écus de rente : ce n'est pas mal pour un poète ; chaque tante en possédait autant ; tout cela devait un jour revenir au petit Adolphe. Il pouvait donc être suffisamment riche pour vivre heureux ; il ne s'agissait plus que d'écarter de son âme tout penchant vicieux, toute idée d'ambition, afin qu'il se contentât du lot que la fortune lui avait départi.

Les deux bonnes tantes élevaient le petit garçon comme une fille ; elles ne lui laissaient pas lire l'histoire grecque, de peur qu'il n'y prît le goût de la guerre ; elles lui cachèrent l'histoire romaine, de crainte qu'il n'y puisât des penchants féroces et barbares ; elles ne lui donnèrent pas la mythologie, parce que l'histoire des dieux et des déesses leur semblait trop scandaleuse, et elles ne lui firent pas apprendre le dessin, parce qu'il aurait fallu copier des académies.

Les deux vieilles demoiselles supprimèrent encore une foule de choses qu'elles jugèrent inutiles ou dangereuses pour le petit Adolphe; mais en revanche le joli petit garçon apprit à chanter, à lire dans de vieux livres bien respectables; il sut faire de la tapisserie, dévider de la soie, empeloter du fil et faire du filet; enfin on lui inculqua de bonne heure l'amour du jeu d'oie et le goût des confitures.

Cependant Adolphe grandissait; il était beau comme un amour, doux comme une fille... ou plutôt comme un agneau (car toutes les filles ne sont pas douces); il baissait les yeux quand on le regardait et rougissait dès qu'on lui parlait. Il n'était ni très savant ni grand travailleur; mais en revanche, il adorait les confitures, il mangeait l'écume lorsqu'on en faisait, et il passait volontiers une heure ou deux à jouer au jeu d'oie, riant comme un petit fou lorsque sa tante Babolette tombait dans *la prison* ou *le puits*.

Les deux vieilles tantes étaient enchantées de leur élève. « C'est un bijou, un vrai chérubin, se disaient-elles; il en sait bien assez pour être heureux; car le bonheur se compose plutôt d'ignorance que de savoir. »

Adolphe atteignit ainsi l'âge de dix-huit ans, ne sortant jamais qu'avec ses tantes pour aller faire quelque promenade dans les environs. Les bonnes tantes croyaient que leur beau neveu passerait ainsi sa vie sans avoir d'autre idée, d'autres pensées, d'autres désirs... Ces pauvres filles n'avaient jamais aimé que le jeu d'oie et les confitures; elles pensaient que cela devait suffire au bonheur...

Mais un jour, c'était la fête au village d'Ermenonville; un paysan en avait dit quelques mots devant le jeune Adolphe, et celui-ci pria ses tantes de l'y mener; elles y consentirent; elles ne prévoyaient pas que dans une fête de village leur gentil neveu pouvait puiser d'autres penchants. Le bon La Fontaine l'a dit : « On ne s'avise jamais de tout. »

Adolphe ouvrit de grands yeux en voyant ce monde, ces boutiques,

cette danse; il les ouvrit bien plus grands encore en regardant les jeunes villageoises, fraîches, jolies, parées avec coquetterie; puis il les baissa tout à conp en rougissant d'émotion, de trouble, de plaisir devant un petit visage si joli, si doux, si gracieux, qu'il semblait être plutôt la création idéale d'un peintre quo l'ouvrage de la nature.

Co charmant visage était celui de Clotildo, et Clotilde n'était qu'une potite paysanne, fillo d'nn pauvre, mais honnêto laboureur; elle était le seul appui, la soulo espérance de son vieux père; elle travaillait assidûment jour et nnit; elle avait bien soin de lenr petit ménage; et lorsqu'aux jours de fêtes Clotilde pouvait mettre sa jolie robe de toile rose, sa seule et unique parure, puis prendre le bras de son vieux père sous lo sien, oh! alors la jeune fille se trouvait aussi heureuse que si elle eût été reino... Il est bien probablo qu'elle l'était davantage.

Après avoir baissé les yeux devant la jolie fille, Adolphe les leva de nouveau, puis se risqua à les porter encore sur ce visage si charmant, si candide et si pnr, dont la seule vue lui avait causé une vive émotion. Par un hasard singulier, il se trouva qu'on ce moment Clotilde regardait aussi le beau jeune monsieur qui était près d'elle. L'amour amène beaucoup de ces hasards-là.

Clotilde rougit aussi et soupira sans savoir pourquoi; mais la fillo la plus innocente peut soupirer; le principal est qu'elle ne sache pas pourquoi. Adolphe ne pouvait s'éloigner do Clotilde. On dansait; il ne voulut pas danser, car la petite paysanne ne dansait pas, pour no point quitter son père. Celui-ci cependant la sollicitait de prendre part aux plaisirs de son âge. Adolpho, qui entendit cela, se hâta d'aller inviter Clotilde à danser avec lui, en lui disant qu'ils anraient soin de se placer devant son vieux pèro. Ce n'était pas trop mal se conduire pour un jeuno homme élevé à dévider de la soie.

Clotilde accepta en tremblant la main du jeune monsieur; pendant la danse ils échangèrent peu de mots; Adolphe apprit seulement que le père de la petite paysanne se nommait Dumont et était

bien pauvre; Clotilde sut que son cavalier s'appelait Adolphe Delvigny et qu'il était riche. La jeune fille soupira de nouveau et plus profondément... Peut-être cette fois savait-elle pourquoi.

La danse dura longtemps, c'est-à-dire qu'Adolphe recommença plusieurs fois avec sa jolie danseuse, qu'il avait l'esprit de retenir d'avance. Cependant la fête touchait à sa fin; les deux tantes voulurent rentrer; on emmena le jeune homme qui avait l'habitude d'obéir. Mais en s'éloignant de Clotilde, Adolphe tourna la tête souvent pour la revoir encore; chaque fois la petite paysanne en faisait autant de son côté, et ce n'était déjà plus le hasard qui la faisait agir ainsi.

Le lendemain Adolphe déjeuna peu et dîna mal; il semblait triste, inquiet; il ne voulait rien faire; enfin il refusa de jouer à l'oie et de manger des confitures nouvellement faites.

« Ce pauvre garçon est donc malade? » dirent ses deux tantes, et elles accablèrent Adolphe de questions.

« Où souffres-tu, mon ami? — Quel est ton mal? — Comment cela a-t-il pris? — Qu'est-ce que tu éprouves? »

A toutes ces questions Adolphe se contentait de répondre : « Je ne souffre pas... je n'ai mal nulle part; je ne suis pas malade.

— Alors, pourquoi es-tu triste?

— Je n'en sais rien.

— D'où vient que tu ne veux pas goûter aux confitures?

— C'est que je n'ai pas d'appétit.

— Oh! certainement, tu es malade, mon cher ami. »

Plusieurs jours s'écoulèrent; Adolphe changeait visiblement; il perdait ses couleurs, ses yeux n'avaient plus leur éclat, et une langueur mêlée de tristesse avait remplacé sa gaîté et sa pétulance habituelles. Les deux bonnes tantes se désolaient; elles firent venir un médecin, le plus savant de tous les environs.

Le docteur examina le jeune homme, lui tâta le pouls, lui frappa dans le dos, lui fit tirer la langue, et hocha la tête en murmurant :

« C'est bien étonnant! ce jeune homme n'a rien du tout.

— Et pourtant, monsieur, il dépérit, il change à vue d'œil, dit la tante Ursule en pleurant.

— Il ne chante plus, ne mange plus, et ne veut plus jouer à rien! dit Baboiette en portant son mouchoir sur ses yeux.

— Il faut qu'il y ait une cause cachée, dit le docteur.

— Pourquoi ne nous la dirait-il pas... à nous, ses tantes, qui l'aimons tant, qui ne lui refusons rien? »

Au bout de quelques semaines, Adolphe devint si faible qu'il lui fallut garder le lit. Ses tantes lui demandaient sans cesse s'il désirait quelque chose; mais Adolphe ne voulait rien; seulement il s'informait souvent quand reviendrait la fête d'Ermenonville.

« Dans un an, » lui disait-on.

Alors le pauvre garçon soupirait et se disait à lui-même : « Dans un an!... c'est bien long!... Irai-je encore jusque-là? »

Mais le médecin entendit un jour son malade faire la question habituelle; alors il se hâta de demander à Adolphe ce qu'il avait fait à cette fête, et celui-ci répondit d'une voix entrecoupée :

« J'ai dansé avec Clotilde Dumont. »

Le docteur s'en alla sur-le-champ trouver les deux tantes et leur dit, en se frottant les mains :

« Je crois avoir trouvé le secret qui mine la santé de votre neveu.

— Oh! bon docteur! vous le sauverez alors?...

— Non...

— Comment, non?

— C'est-à-dire, ce n'est pas moi qui le sauverai; ce sera une jeune fille d'Ermenonville nommée Clotilde Dumont.

— Que voulez-vous dire, docteur?

— Que votre neveu est, je le gage, amoureux de cette jeune paysanne, et que c'est cette passion qui le mine et le conduirait au tombeau si on ne parvenait à l'unir à celle qu'il aime.

— Notre neveu amoureux ! allons, docteur, c'est impossible! il ne voit que nous...

— Je sais très bien qu'il n'est pas amoureux de vous ; mais faites venir Clotilde Dumont et vous guérirez votre neveu. »

Les deux tantes se regardèrent un moment en silence; mais Adolphe souffrait, elles ne pouvaient pas hésiter longtemps.

Le lendemain matin le jeune homme était dans son lit, ses tantes l'entouraient, le docteur était là, lorsqu'on annonça une visite.

C'était Clotilde, qui venait avec son père se rendre à l'invitation qu'elle avait reçue, sans savoir encore pourquoi on la faisait venir, mais qui resta immobile et tremblante en se trouvant dans la chambre du jeune malade.

En apercevant la petite paysanne, Adolphe fit un mouvement comme pour s'élancer vers elle... puis il retomba sur son lit ; mais son cœur battait avec force, et ses yeux avaient retrouvé tout leur éclat.

« Je ne m'étais pas trompé, dit le docteur aux deux tantes ; votre neveu était malade d'amour ; et comme cette passion se traite par l'homéopathie, c'est avec l'amour seul qu'il peut guérir. »

Les deux tantes auraient tout sacrifié au bonheur de leur neveu ; elles demandèrent au vieux Dumont la main de sa fille pour Adolphe ; puis elles présentèrent la jolie enfant au malade, en lui disant : « Elle sera ta femme dès que tu seras guéri. »

La guérison ne se fit pas attendre ; car le mal d'amour s'en va aussi vite qu'il vient.

CH. PAUL DE KOCK.







LE VAL D'AOSTE.

FRAGMENT DU JOURNAL D'UN VOYAGEUR.

Suivant le parti que j'avais pris de parcourir à pied l'Italie, je revenais vers le soir à la cité d'Aoste où j'avais établi mon quartier-général, après avoir exploré les deux vallées du grand et du petit Saint-Bernard. Je marchais lentement, du pas d'un voyageur fatigué que rien ne force à presser sa course, et les yeux attachés sur les montagnes, entre les cimes desquelles le soleil couchant poussait de longues gerbes de lumière, tandis que de grandes ombres s'allongeaient déjà à leurs pieds. J'étais si fort absorbé par ce magnifique spectacle que je faillis heurter un jeune homme que je n'avais point

aperçu. Il était assis sur une pierre au bord du chemin, le coude sur son genou et le menton dans sa main ; et aux excuses assez gauches que je lui adressai, il répondit sans changer d'attitude par un sourire bienveillant et mélancolique à la fois qui me prévint en sa faveur. Je crus réparer un peu ma maladresse en cherchant à prolonger l'entretien, sans trop savoir comment m'y prendre. Ce n'est pas que l'extérieur de mon camarade de grande route fût aucunement imposant ; il portait comme moi le costume d'un voyageur pédestre : une blouse de toile grise, un chapeau de paille et des guêtres de peau. Sa taille frêle et son visage lisse n'accusaient pas plus de dix-huit ans, et pourtant les fortes passions et les pensées profondes d'un âge plus avancé semblaient y avoir déjà laissé leur trace. Le sombre éclat de ses grands yeux, les boucles noires qui retombaient sur le col rabattu de sa chemise, la pâleur légèrement basanée de son teint ne me laissant pas douter qu'il ne fût du pays, je lui adressai la parole en italien, et montrant de la main le ciel inondé d'une lumière dorée, et les glaciers du Saint-Bernard parés de toutes les couleurs de l'Iris :

« Que cela est beau ! m'écriai-je.

— Oui, dit-il avec son sourire doux et triste ; cela est beau en effet, et pourtant ce n'est point cela, mais ceci qui attire mes regards », ajouta-t-il en désignant une masse de ruines à quelque distance.

Je regardai ces ruines qui n'offraient rien de bien pittoresque, puis le couchant splendide, puis mon jeune compagnon, qui reprit, répondant à ma pensée :

« Ce brillant soleil que vous admirez ne me raconte rien, sinon la gloire du Très-Haut ; je pourrais pendant des siècles le contempler dans son éclat immuable sans rien apprendre de ce qu'il a été ou de ce qu'il sera dans la suite des siècles. A qui demanderais-je les secrets de cette grande vie ? par quelle voie pénétrer dans cette sphère qui n'est pas la mienne ? Mais sous les débris des monuments hu-

mains, toujours un drame est enseveli ; je puis reconstruire en esprit ces murs écroulés, réparer ces tours décrépites sans m'éloigner de la vérité ; car je sais comment les pierres s'édifient sous la main de l'homme. Je puis leur rendre à mon gré les hôtes qui les peuplaient jadis ; ceux-là, je les connaissais quels qu'ils soient ; je sais qu'ils ont aimé, haï, souffert ; et pour savoir comment la douleur ou la joie, l'amour ou la haine, font palpiter le cœur de l'homme, je n'ai qu'à interroger mon propre cœur.

— Vous avez pourtant bien peu vécu pour avoir eu le temps d'acquérir cette pénible science, dis-je, surpris de ce langage solennel.

— La vie ne se mesure pas toujours au nombre des années, » reprit-il. Puis, comme s'il eût voulu détourner de lui mon attention, il ajouta : « Les hôtes de ces ruines auraient pu vous le dire.

— Les connaissez-vous ? »

Il posa la main sur un petit volume ouvert à côté de lui ; j'y jetai les yeux ; c'était le *Lépreux de la cité d'Aoste.*

« Le *Lépreux!* m'écriai-je. Ah! je comprends; c'est dans ces ruines que de Maistre a placé son séjour. Je me rappelle encore les émotions que ce récit causait à ma jeunesse, et combien j'aurais voulu être à la place du voyageur pour serrer la main du pauvre lépreux.

— Avez-vous déjà serré la main d'un forçat ? »

Je reculai en jetant sur mon compagnon un regard de défiance, auquel il répondit par un sourire dédaigneux.

« Le lépreux, reprit-il, est la personnification de tous les isolements, de toutes les exclusions sociales; ce n'est pas un être réel, c'est une pensée de poète à laquelle on ne peut rien ajouter ; aussi je ne songeais pas à lui.

— Et à qui donc ? » m'écriai-je impatienté.

Il me montra en silence la première page du livre, et je lus :

« Auprès de la porte de la ville on voit les ruines d'un ancien

« château, dans lequel, si l'on en croit la tradition populaire, le « comte René de Chalans, poussé par la fureur de la jalousie, laissa « mourir de faim, dans le quinzième siècle, la princesse Marcie de « Bragance, son épouse; de là le nom de ***Bramafan*** (qui signifie « *cri de la faim*) donné à ce château par les gens du pays. »

« En vérité, repris-je avec ironie, si c'est là ce qui vous occupe, autant valait regarder le soleil; votre histoire est aussi vieille que lui. Un mari jaloux qui se venge d'une femme infidèle! c'est un drame qui se joue depuis le commencement du monde.

— C'est pour cela même qu'il est toujours nouveau; il le sera tant que les passions qui lui donnent naissance subsisteront dans le cœur de l'homme.

— Pour les acteurs peut-être, mais pour les spectateurs qui ne sont pas aussi jeunes que vous, le spectacle est un peu monotone.

— Monotone pour ceux qui ne savent pas voir. Cette verdure dont le Créateur a revêtu la terre, vous paraît sans doute monotone aussi, et cependant vous n'y pourrez trouver deux feuilles semblables. Pensez-vous donc qu'il y ait moins de variété dans les nuances et les formes de nos passions?

— Du moins cette variété n'est pas dans la peinture qu'on nous en a faite?

— Parce que peu de gens se donnent la peine de regarder la nature elle-même et se contentent de copier des copies.

— Et quand il s'agit de faits passés depuis des siècles?

— On procède à la manière des savants, en concluant du connu à l'inconnu.

— Est-ce là ce que vous faites à l'égard de la princesse Marcie?

— Oui; ces ruines et les quelques lignes que je vous ai fait lire ne suffisent-elles pas à l'imagination pour reconstruire ce château et ranimer ses habitants?

— Mon imagination, à moi, n'a pas tant de puissance; elle se contente de voir ce qu'on lui montre sans aller au-delà.

— Eh bien! reprit cet étrange jeune homme, en me faisant place à ses côtés sur la pierre où il était assis, mettez-vous là près de moi, et regardez ces ruines; ne voyez-vous pas se déployer peu à peu les remparts crénelés et les tours orgueilleuses se dressant vers le ciel? N'apercevez-vous pas çà et là le morion de fer des sentinelles briller aux dernières lueurs du couchant? Le pont-levis est baissé pour donner passage aux vassaux qui apportent les redevances aux frères quêteurs des couvents voisins qui viennent recevoir les aumônes; le pavé des cours retentit des pas des serviteurs empressés qui se hâtent de tout disposer pour l'arrivée du maître. Le voilà qui descend du flanc boisé de la montagne, suivi de ses hommes d'armes et de ses piqueurs qui tiennent les chiens en lesse; on le reconnaît à sa jaquette de velours fourrée de menu vair, à son mortier doublé de drap d'or, et à la chaîne brillante qui tombe à triple tour sur sa poitrine. La chasse a été heureuse, car quelques paysans dont on presse la marche à grands coups de bois de lance portent sur une civière un énorme sanglier. Pourquoi donc le comte René de Chalans a-t-il l'air si sombre? Ne dispute-t-il pas au brave La Trémouille le renom du meilleur chevalier de son temps? Qui mieux que lui peut sauter à cheval tout armé sans s'aider de l'étrier, briser sa lance contre la quintaine sans chanceler sur la selle, frapper de la hache, de la dague ou de l'épée? Qui peut deviser plus savamment d'oiseaux et de chiens, d'armes et d'amour? N'a-t-il pas de bons châteaux, de vastes terres et de nombreux vassaux? n'est-il pas assuré, quand la guerre éclate entre les petits princes d'Italie, de faire pencher la balance du côté où il jette son épée? N'est-il pas enfin l'époux de Marcie de Bragance, la fleur du Portugal et la merveille de son temps? Oui, et plût à Dieu, pour le repos du comte, qu'elle fût moins parfaite et moins pure! plût à Dieu qu'il se connût un rival, afin d'éteindre dans son sang cette rage jalouse qui le dévore! Mais toute la surveillance dont il entoure la

comtesse n'a pu encore lui rien faire découvrir qui justifie ses soupçons, ou qui parvienne à les calmer entièrement.

« Quand la renommée publiait dans toute la Chrétienté les perfections de Marcie de Bragance, le comte René se dit qu'une telle femme était seule digne de lui ; et quand un héraut s'en allait proclamant de cour en cour et de châtel en châtel le pas d'armes que quatre chevaliers portugais avaient entrepris en l'honneur de la princesse, le comte René se promit bien de s'y trouver un des premiers. En effet, il se rendit avec une suite brillante dans le duché de Bragance et au perron où quatre tenants du pas d'armes avaient suspendu leurs écus, afin que celui qui voudrait combattre l'un d'entre eux l'en avertît en frappant de sa lance l'écu de l'adversaire qu'il aurait choisi. Mais le comte René les toucha tous quatre successivement. Le bruit de cette audace parvint bientôt au palais du duc de Bragance, et toute sa cour accourut pour en être témoin. La princesse Marcie était assise sous un dais à côté de son père ; ses blancs habits, ses beaux cheveux noirs ornés seulement d'un chapelet de perles, sa beauté douce et majestueuse la faisaient ressembler à la mère de Dieu. Le comte de Chalans, enflammé par sa présence, semblait posséder la lance enchantée d'Argail, et ses adversaires roulèrent l'un après l'autre sur la poussière ; mais après les avoir vaincus, il montra autant de courtoisie que de valeur en leur rendant leurs armes et leurs chevaux, et gardant seulement les chaînes d'or, marque de leur emprise, il alla les déposer avec respect aux pieds de la belle Marcie, lui demandant seulement en retour la faveur d'être agréé pour son chevalier. Marcie après avoir consulté son père des yeux, y consentit en rougissant, et, ayant détaché le chapelet de perle qui ornait sa tête, elle le posa sur le cimier du comte. Peu de jours après se répandit le bruit des fiançailles de ce noble couple ; la pompe nuptiale ne se fit pas attendre, et un mois n'était pas écoulé que la litière de la comtesse de Chalans, les mu-

lets qui portaient sa riche dot et les hommes d'armes qui formaient son escorte, le comte à leur tête, traversaient lentement l'Espagne et le midi de la France pour conduire la nouvelle épouse dans les possessions de son mari. Là elle espérait trouver le bonheur qu'elle avait rêvé; là ce rêve la quitta pour jamais.

« Marcie de Bragance, que ne restiez vous dans l'asile sacré où s'écoulaient si doucement les années de votre jeunesse, qui se détachaient une à une de votre vie comme les blancs pétales de l'oranger que la brise marine effeuillait sur vos cheveux? Là, près de l'abbesse du monastère, cette pieuse tante qui vous tint lieu de la mère que vous aviez perdue, vous pouviez vous abandonner à l'élan de votre âme ardente et rêveuse ; nul n'osait vous troubler dans cette haute sphère où vous marchiez seule sans vous en apercevoir ! Pauvre Marcie! elle avait tout appris excepté la vie! Quand elle accompagnait sur l'orgue les chants religieux des nonnes, on eût cru entendre sainte Cécile elle-même. Au soir, quand les étoiles perçaient une à une le voile azuré des cieux, elle pouvait les nommer par leur nom ; quand, assise dans le préau fleuri, au bord de la fontaine jaillissante, enivrée par la douceur de l'air saturé de parfums, bercée par le frais murmure des eaux, elle se sentait heureuse de vivre, la pieuse reconnaissance qui l'animait prenait la forme d'un beau cantique à sa patronne ou à la sainte Mère de Dieu, quelquefois même son enthousiasme s'élevait jusqu'au Sauveur du monde, et tout ce qui l'entourait respectait son extase comme de saintes inspirations. La gloire que sa naissance et ses hautes facultés répandaient sur le monastère la rendaient l'objet d'une sorte d'adoration, elle était pour ses proches un joyau précieux qu'ils se félicitaient de posséder. Ainsi nul des sentiments de cette âme d'élite n'avait été comprimé dans son libre et pur essor, aucune de ses affections n'avait été repoussée ou méconnue ; elle ne connaissait les passions humaines que par ce qu'elles ont de doux et d'élevé. L'amour que ses perfections inspiraient de loin à de nobles chevaliers s'offrait à elle respectueux et dé-

voué comme un culte. Les grossières vapeurs qui obscurcissent notre monde ne pouvaient atteindre cette sereine atmosphère où elle vivait plus près du ciel que de la terre. Cependant, malgré sa piété, elle n'avait point l'intention de se consacrer à Dieu ; elle était destinée, ainsi qu'elle l'entendait chaque jour redire autour d'elle, à faire l'ornement du monde, peut-être à parer un trône, car il n'en était point qui fût au-dessus d'elle; mais elle n'enviait point le trône, car dans sa tranquille conscience d'elle-même, rien ne pouvait l'élever; elle s'estimait autant, parée d'une couronne de violettes que d'une couronne de diamants, mais elle était accoutumée à regarder un noble hymen avec un homme tel qu'elle les rêvait tous comme le complément de sa destinée. Quand le comte René se mit sur les rangs, sa vaillance, sa bonne mine, sa figure martiale, sa haute renommée lui parurent la réalisation de son espérance ; au moment où le comte déposa à ses pieds les trophées de sa victoire, elle sentit pour la première fois s'accélérer le paisible battement de son cœur ; elle lui donna sa main avec une joie modeste, mais la joie du comte était celle de l'orgueil satisfait plus que celle de l'amour heureux. Cependant la nouvelle épouse n'eut pas le temps de s'en apercevoir; pendant le voyage qu'elle fit pour se rendre dans les possessions du comte, elle ne vit que ses soins protecteurs, tandis qu'il escortait la litière où elle était renfermée. Mais arrivée au château, une autre vie commença pour elle, son époux rentra dans ses habitudes ordinaires, et ne vit plus en elle sa dame, mais sa femme; il ne fut plus son chevalier, mais son seigneur. Par une inconséquence commune à ses pareils, il demanda à cette femme à part, qu'il avait recherchée précisément parce qu'elle n'était pas semblable aux autres, les avantages d'une femme vulgaire, et s'irrita de ne les point trouver. Il ne pouvait souffrir que Marcie abandonnât à ses serviteurs le soin de ses repas, qu'elle ne veillât pas elle-même à tout ce qui le regardait, qu'elle écoutât avec distraction le récit de sa chasse. Il murmura d'abord sourdement et

finit par éclater en reproches violents que Marcie écoutait avec une froide surprise; car cette grande colère pour de pareils motifs lui semblait celle d'un enfant déraisonnable et mutin. Sa tranquillité achevait d'exaspérer le comte et de lui donner aux yeux de sa femme l'air d'un insensé. Forcée de son côté de comprimer ses pensées, dont pas une n'aurait été comprise, Marcie se replia sur elle-même, comme une fleur du jour à la tombée de la nuit; elle se réfugia dans ce monde intellectuel qu'elle s'était créé; elle passait les jours et souvent une partie des nuits dans son oratoire, répandant son âme devant Dieu en ardentes prières, en cantiques d'amour ou en plaintives mélodies. Cette tour qui s'élève à quelque distance était l'observatoire où elle se rendait pour contempler les cieux étoilés, et souvent, vers la dernière heure de la nuit, à travers ces étroites fenêtres, on l'en voyait descendre sa lampe à la main. Le comte s'agitait en vain autour de cette vie mystérieuse sans pouvoir y pénétrer. Il eût donné tout au monde pour troubler cette quiétude impassible qui l'humiliait et l'irritait; pour braver sa femme il se livra presque sous ses yeux à de vulgaires amours, et ne réussit qu'à lui inspirer le dégoût qu'elle aurait eu pour un animal immonde. Enfin, à force de chercher une explication à ce qu'il ne pouvait comprendre, il imagina que la froideur de Marcie, son silence rêveur, ses longues heures de solitude, ses excursions nocturnes étaient la preuve d'un amour caché; il l'entoura du plus sévère espionnage et ne découvrit rien, il la surprit brusquement tandis qu'elle écrivait: elle lui présenta en souriant les feuilles de vélin où, formulé en pieuses stances, en strophes enflammées, tout l'amour refoulé dans son cœur remontait vers le ciel. Le langage de cet amour mystique était loin de rassurer le comte, d'autant plus malheureux qu'il ne savait de quoi se plaindre; aussi faute de prétexte sérieux saisissait-il les plus légers pour exhaler sa colère intérieure, qui s'augmentait encore en voyant que sa femme fuyait de plus en plus une présence qu'il lui rendait de plus en plus insupportable. Elle ne paraissait plus à table

que longtemps après lui et n'y restait que peu de moments, encore était-on toujours obligé de l'aller avertir à plusieurs reprises, tant elle avait peine à s'arracher de sa retraite.

« Un soir enfin le comte revint de la chasse plus sombre encore que de coutume. Le repas servi, il défendit que l'on prévînt la comtesse.

« Elle a dû, dit-il, entendre corner l'eau ; si elle ne se rend pas à son devoir, qu'on la laisse. »

« Le souper s'acheva sans qu'on l'eût vue paraître.

« Or-sus, dit le comte dont la colère était au comble, il paraît que cette dame n'a besoin ni d'aliments ni de compagnie ; nous la servirons selon son goût. »

« A l'instant il donne l'ordre à tous ses gens de quitter le château en emportant leurs effets et leurs provisions ; en peu d'instants, bêtes et gens sont dehors. Le comte monté sur son coursier reste le dernier dans la cour, il fait lever le pont et baisser la herse devant lui; puis, sortant par la poterne, il en fait murer la porte ; enfin il fait ouvrir les écluses pour inonder les fossés, afin que personne ne puisse approcher des murailles, et avec tout son monde il quitte à jamais le château. On ignore ce qu'il est devenu ; mais dans la nuit qui suivit son départ des cris lamentables se firent entendre dans ces murailles, on les entendit encore tout le jour et la nuit d'après, puis ils cessèrent, et au lever du soleil on vit une colombe blanche s'envoler du donjon et se perdre dans les cieux. Les gens d'alentour assurèrent que c'était l'âme de la défunte comtesse ; mais son corps, demeuré sans sépulture, la ramène encore aux lieux qu'elle habitait. Les vieilles femmes du pays prétendent qu'elle hante cette tour appelée *la Tour de la frayeur*, et si vous voulez demeurer ici jusqu'à la dernière heure de la nuit, vous pourrez la voir, à travers les ouvertures de ces murs en ruines, descendre d'étage en étage, tenant sa lampe à la main. »

La nuit était venue pendant ce récit, la brise nocturne se jouait

dans le feuillage frémissant, ce bruit joint à la fatigue de la marche, et peut-être au récit que j'écoutais, me plongea dans une sorte d'engourdissement si doux que je n'eus pas le courage d'adresser un mot de remercîment au conteur pour sa complaisance. Mes yeux demeuraient vaguement attachés sur *la Tour de la frayeur*, dont les murailles crevassées me paraissaient chanceler par intervalles, les étoiles scintillaient à travers ses meurtrières élargies par le temps, et le hibou gémissait sur le faîte. Je ne sais combien de temps je demeurai dans cette contemplation ; mais tout à coup il me sembla voir une lumière vacillante briller au sommet de la tour, bientôt elle descendit de fenêtre en fenêtre, paraissant et disparaissant; il me sembla distinguer à cette lueur une blanche figure qui l'ombrageait de sa main. Quand elle arriva au pied de la tour, j'éprouvai un léger frisson suivi d'une sorte de secousse, et je me dressai sur mes pieds en sursaut; tout avait disparu. Je regardai autour de moi, mon compagnon n'y était plus. Piqué peut-être de l'espèce d'assoupissement où son récit avait pu me plonger, il m'avait laissé là sans me rien dire.

« Au fait, me dis-je, il a aussi bien fait, car j'ai protesté d'avance sans le vouloir contre tous les compliments que j'aurais pu lui adresser. » Je secouai mes membres appesantis, et je me remis en route à la faible lueur qui précède le jour.

. . . .

Mme Amable TASTU.

UNE REVANCHE.

On connaît aujourd'hui les détails d'un événement qui fit grand bruit à la cour d'Espagne pendant les premières années du règne de Ferdinand VII.

Vers le commencement du mois de juin 18**, l'on apprit que le marquis de Penarez, chargé d'une mission confidentielle, revenait en Espagne après une absence de deux années, et qu'il n'était plus qu'à quelques lieues de Madrid. La cour était alors à Saint-Ildefonse et M. de Penarez devait s'y arrêter trois jours avant de terminer son voyage. Tous ces détails étaient indiqués dans une lettre qu'il

écrivait à sa femme, en lui annonçant son retour pour le surlendemain.

La marquise de Penarez avait à peine vingt ans. Elle était alors dans l'éclat de cet âge où la jeune fille vient de céder à la femme tous les trésors de sa beauté, et ces deux années de séparation lui avaient rendu, aux yeux de son mari, les prestiges enchanteurs d'une fiancée. Elle était de cette terre d'Andalousie, où les femmes sont belles et passionnées; brune, avec un teint lisse et doré, elle avait des yeux brûlants comme le soleil des Espagnes, de ces yeux qui ne connaissent pas d'obstacle, et qui savent, de près comme de loin, pénétrer jusqu'au fond des cœurs. Nous ne dirons rien de son moral; on en jugera par ce dernier trait de sa vie.

Le marquis de Penarez avait alors près de quarante ans. C'était un Espagnol de vieille souche, un gentilhomme plein d'honneur et de dignité, une de ces âmes noblement trempées qui font, selon les mœurs et les époques, les Rimini et les Montespan.

Dès que madame de Penarez apprit le retour inattendu de son mari, elle jugea prudent d'écrire un petit billet qu'elle mit ensuite sous enveloppe et qu'elle adressa au comte de Santafiel.

Voici la réponse qu'elle en reçut :

« Madame,

« Je ne sais vraiment comment répondre à la demande que vous « voulez bien me faire de vous renvoyer vos lettres, et j'ai presque « honte à vous avouer que je ne les ai pas conservées. Quant au « bracelet que vous me redemandez avec la même rigueur, et qui « contient, dites-vous, des cheveux de votre mère tressés avec les « vôtres, vous me permettrez de m'en tenir à la devise qui l'en- « toure. Cette devise fut la nôtre : les trois mots qu'elle renferme « sont les derniers vestiges de ma dernière illusion. Vous avez peut- « être oublié que je suis assez fou pour y croire encore et pour ne « pas désespérer de vous redire un jour ces mots que je relis sans

« cesse : *Hasta la muerte!* Jusqu'à la mort! L'arrivée de M. de
« Penarez m'en fournira peut-être l'occasion.

« Agréez, etc. »

« Quelle insolence ! » dit la marquise après avoir lu cette lettre; et, par un prompt retour sur elle-même, elle se mit à rêver au sens caché de cette dernière phrase qui pouvait passer à bon droit pour une menace. Elle ne songeait pas à se dissimuler les torts qu'elle avait vis-à-vis du comte de Santafiel. Pendant ces deux dernières années, la beauté de madame de Penarez avait fait naître dans le cœur des galants toutes sortes de prétentions que l'absence de son mari avait enhardies et que sa coquetterie avait encouragées. Parmi tous ces prétendants M. de Santafiel avait eu quelque raison de se croire le plus favorisé; mais il s'était aperçu un peu tard qu'il était le jouet d'une abominable coquetterie. Il avait une revanche à prendre et la marquise n'ignorait pas qu'elle lui avait donné le droit et les moyens de la rendre terrible; elle savait fort bien qu'il avait toutes ses lettres et que l'aveu prétendu qu'il venait de lui faire était, non-seulement une impertinence, mais encore un mensonge. Aussi se décida-t-elle à faire tout au monde pour anéantir les monuments de son imprudence.

Un nouveau billet fut envoyé par elle au comte; c'était un rendez-vous ainsi conçu :

« Vous vous faites plus méchant que vous n'êtes. Demain, à mi-
« nuit, au bal masqué du Prado, je vous redemanderai tout ce que
« vous avez de moi, et vous ne pourrez me le refuser. Vous me re-
« connaîtrez aux nœuds jaunes qui seront autour de mon capuchon
« bleu. A demain donc; je compte sur vous. »

M. de Santafiel fit répondre verbalement qu'il irait; puis il relut attentivement la lettre de la marquise, réfléchit quelque temps et traça ce peu de mots :

A M. LE MARQUIS DE PENAREZ.

« Une affaire de la plus haute importance exige que M. de Penarez
« assiste demain soir au bal masqué du Prado, sans en instruire qui
« que ce soit. La personne qui signe ces lignes sera masquée elle-
« même et revêtue d'un domino rouge à capuchon blanc. Elle at-
« tendra M. de Penarez sous le péristyle, à deux heures du matin.
« Elle accepte du reste toutes les conséquences de sa signature et
« croit devoir prévenir M. de Penarez que son honneur pourrait
« être compromis s'il manquait au rendez-vous. »

Le nom de M. de Santafiel terminait cette lettre qu'il fit aussitôt partir ponr Saint-Ildefonse. L'anonyme eût sans doute été plus commode, mais, indépendamment du souverain mépris que professait le comte pour ces sortes de lettres, sa signature était la seule garantie d'une présence indispensable à l'exécution de ses projets. Il était libre d'ailleurs de se débarrasser du second rendez-vous s'il se sentait désarmé par le premier. L'explication de minuit pouvait changer celle de deux heures ; entre cet intervalle il y avait le pardon ou la vengeance : la marquise devait choisir.

Tels furent les préliminaires du combat à outrance qui s'engagea le lendemain ; lutte mystérieuse qui devait avoir une salle de bal pour théâtre et des murs bien sombres pour dénouement.

Le lendemain est arrivé ; il est minuit ; les salles et les jardins du Prado viennent de s'ouvrir, et, parmi cette foule masquée, on distingue deux dominos éclatants. L'un est rouge au capuchon blanc, et l'autre a des nœuds jaunes autour de son capuchon bleu ; ils se promènent lentement et semblent savourer avec délices la plus belle des nuits ; mais ils paraissent tenir infiniment à ce que leur présence dans ce lieu de plaisirs masqués soit ignorée de tous, tant ils mettent de soin et d'adresse à déguiser leurs allures et leur voix.

« Cependaut, disait le capuchon blanc au capuchon bleu, dans

un pareil marché il est bon de savoir au juste à qui l'on parle, car je serais au désespoir de me tromper d'adresse et de faire tomber ces précieux objets dans les mains d'un rival ou d'un mari... » Et le comte, car nous l'avons reconnu, le comte de Santafiel tenait d'une main les pièces du procès et cherchait de l'autre à déranger un coin du masque qui cachait le visage de la marquise; mais elle se recula vivement.

« Ne sais-tu pas qui je suis? dit-elle avec un sourire qui dissimulait mal son émotion.

— Sans doute, reprit le comte, à ces yeux qui brûlent sous le masque, à cette taille qui plie sous le bras, plus encore qu'à ces nœuds jaunes qui couronnent ce capuchon bleu, je reconnais l'ange de mes premiers rêves, l'étoile de mon ciel nébuleux; mais aujourd'hui il n'y a plus d'ange ni d'étoile; il y a un traité dans lequel un visage est une signature, et où l'on ne peut signer par procuration. » Et, tout en parlant, le capuchon blanc renouvelait ses entreprises contre les cordons du masque. Quoique ses attaques eussent toujours conservé le bon goût d'une nonchalante indifférence, le comte était devenu plus pressant; la marquise mit plus de vivacité dans sa défense, et, soit maladresse de sa part, soit déloyauté de son adversaire, le masque, échappant de leurs mains, finit par tomber à terre, et l'on vit aux lueurs des bougies le visage de cette mystérieuse beauté.

Ce n'était pas la marquise.

« Je m'en doutais, » dit le comte en souriant, et il disparut après une profonde révérence.

Madame de Penarez était cependant venue à ce bal; mais, voulant tenter un dernier effort pour obtenir ce qu'elle voulait sans donner ce qu'on lui demanderait, elle avait revêtu de ses insignes une de ses suivantes qui devait la doubler dans ce rôle d'iniquité. Sa haine pour le comte l'avait fait succomber à l'envie de le jouer une dernière fois et de se soustraire en même temps à la réparation

exorbitante qu'il pourrait exiger ; ce fut ce qui la perdit. Le comte, exaspéré, ne songea plus qu'à la vengeance. Il suivit à son tour la suivante ; il la vit rendre compte à la marquise du résultat de son stratagème ; il vit la colère et le désespoir agiter le domino rose de l'astucieuse Penarez, et, lorsqu'il eut terminé ses observations, il se dirigea vers le péristyle où le marquis devait le rencontrer.

Les bornes de cette nouvelle ne nous permettent pas de reproduire ici la conversation du comte et du marquis lorsqu'ils se furent rejoints, mais on juge qu'elle fut longue et terrible, car ils se promenaient à grands pas dans une allée obscure du jardin, et le marquis froissait convulsivement entre ses doigts ces lettres et ce bracelet, témoins irrécusables des outrages qu'on venait de lui révéler.

« Songez, monsieur, disait le marquis d'une voix sombre, songez que si madame de Penarez n'est coupable que d'imprudence, c'est un duel à mort que vous provoquez !...

— J'ai tout prévu, répondait froidement le comte, et si je n'étais sûr de mon fait, je ne me serais pas nommé. Madame de Penarez est ici ; elle vient d'échouer dans sa dernière tentative ; il ne tiendrait qu'à moi de remporter une victoire que cet échec doit rendre facile, mais je tiens à prouver à la marquise qu'un mari sait aussi tromper sous le masque. A l'aide de ce déguisement vous allez éclaircir tous vos doutes ; mais n'oubliez pas que vous êtes maintenant M. de Santafiel, et qu'à ce titre vous êtes maître absolu des conditions auxquelles vous jugerez convenable de rendre à la marquise les lettres et le bracelet que je viens de vous remettre. »

Après cette conversation le marquis et le comte échangèrent leurs dominos et rentrèrent ensemble dans la salle des pas perdus.

Cependant la marquise, effrayée du peu de succès de sa ruse, parcourait le bal avec sa suivante, cherchant partout le comte pour s'avouer vaincue et se mettre à sa merci. Ce fut en ce moment qu'on vit les quatre dominos se rencontrer sur les marches du péristyle.

Le comte serra le bras du marquis, et, se penchant à son oreille :

« C'est le domino rose, » lui dit-il.

Le marquis fit quelques pas en avant...

Dans le même instant la suivante disait à sa maîtresse :

« Le voilà ; c'est le capuchon blanc, » et la marquise s'avançait de son côté.

Il y eut un moment d'hésitation et de silence, après quoi madame de Penarez prit résolument le bras de celui qu'elle croyait M. de Santafiel, et le m ri et la femme se perdirent à leur tour sous les allées sombres du jardin...

On ne sut jamais ce qui se passa entre eux pendant cette nuit ténébreuse ; seulement on eût pu voir, aux lueurs pâles des illuminations de la fête, M. de Penarez soulever un coin du masque qui cachait le visage de sa femme, et cette fois il n'y eut plus de résistance.

Lorsque la nuit eut emporté dans sa fuite toutes les folles joies de ce bal, on vit, au soleil levant, madame de Penarez rentrer chez elle, tandis que son mari reprenait la route de Saint-Ildefonse.

Deux jours après, par une belle matinée de printemps, la marquise était assise sur la terrasse de son palais. Sa figure, calme et rayonnante, portait à la fois l'empreinte de l'innocence et du bonheur. Elle regardait par moments, d'un air de triomphe, un bracelet noir qu'elle portait au bras gauche et qui contenait des cheveux de sa mère tressés avec les siens. A quel titre le possédait-elle ? A quelles conditions lui avait-il été rendu ?... Cette question a toujours été voilée des mystères impénétrables du bal masqué. Le fait est que ce bracelet, que nous avions vu deux jours avant passer des mains du comte de Santafiel dans celles du marquis de Penarez, se trouvait alors au bras de la marquise, qui semblait le regarder comme une conquête dont elle paraissait heureuse autant que fière. Puis elle reportait ses yeux avec amour sur une petite caravane

qu'on apercevait sur la route de Saint-Ildefonse, et qui lui annonçait le retour de son mari. Vous l'eussiez vue agiter sa mantille de blonde comme un joyeux signal et se pencher sur son balcon de marbre pour saluer de la main ce retour inespéré...

Mais si vous fussiez repassé deux heures après, vous eussiez vu de sombres catafalques et de lugubres tentures remplacer le velours et les dorures de ce palais ; au lieu de joie et de sourires vous eussiez vu la noble tristesse du marquis de Penarez qui prenait publiquement le deuil de sa femme, et cette dernière, renversée dans le fond d'une voiture tendue de noir ; et si vous eussiez demandé où la conduisait cette voiture, on vous eût répondu : « Dans le couvent des repenties où, par ordre du roi, elle doit être enfermée jusqu'à sa mort. »

Et quand le triste cortége passa les portes de Madrid, on entendit sortir de la foule une voix qui prononça ces sinistres paroles : « *Hasta la muerte !* » Jusqu'à la mort !

LE COMTE DE MARLE.







LES RUINES DE PALMYRE.

I.

Une vingtaine de cavaliers splendidement vêtus, richement armés, montés comme des émirs, traversaient un jour le Barraï-al-Scham ou désert de Syrie; les longues plaines arides étaient colorées par un soleil si ardent qu'elles semblaient refléter un immense incendie; les chevaux allaient d'une allure rapide dans la direction de l'occident pour échapper à l'atmosphère accablante de ces plaines qui semblaient interminables, et les cavaliers, je-

tant de sombres regards autour d'eux, paraissaient désirer vivement d'entendre quelque bruit s'élever au milieu de cette vaste et profonde solitude.

Enfin ils virent se dessiner à l'horizon une chaîne de montagnes violacées; sur la couleur foncée de ces montagnes se détachaient en relief les parasols brûlés de quelques palmiers, des attiques élégants, de longues files de colonnades en marbre blanc et de nombreuses et imposantes ruines de la plus admirable architecture de Corinthe. Il y a là une honte éternelle attachée au nom des races conquérantes: ce sont les ruines de Palmyre!

Les cavaliers disparurent derrière les vastes édifices, et bientôt ils arrivèrent à une espèce de campement où les attendaient leurs esclaves et leurs chameliers. Alors le chef sauta d'un bond à bas de son cheval, demanda d'une voix dure son tchibouk, et s'assit sur une natte à l'ombre d'une colonnade.

« Avant de songer aux douceurs du repos, reprit le chef en examinant ses cavaliers, il faut voir si vos armes sont en bon état; vérifiez vos pistolets et vos carabines; car si, à la faveur de la nuit, l'infâme hékim voulait fuir, songez tous que je veux le voir mort!... et sa complice... Oh! ils mourront sans espoir de vengeance, car le désert est comme l'Océan, il ne garde aucune trace du sang répandu. Les chacals et le semoûn viendront à notre aide! »

Après ces paroles il congédia ses cavaliers et s'endormit. Cet homme était le chef de la milice turque du pacha d'Alep; c'était un misérable Osmanli souillé de vices, ne reculant jamais en face d'un crime, et profitant sans cesse de sa position pour jeter dans le deuil les familles arabes ou syriennes qui avaient le malheur de se trouver sur son passage.

Un jour une nombreuse caravane venue des hautes régions de l'Euphrate entrait dans Alep à l'heure où Joussouf inspectait sa milice; le bruit étourdissant de ces soldats grossiers effraya un

cheval ardent que montait une femme voilée ; elle tomba, et dans sa chute son voile s'étant soulevé livra aux regards avides de Joussouf la perle de tout l'Orient. Ce misérable mit tout en œuvre pour posséder cette admirable créature ; il offrit une somme considérable, mais née dans une condition libre elle n'était pas à vendre. Il voulut l'épouser, mais elle était fiancée ; que faire alors ? Son pouvoir était grand ; il laissa s'éloigner la caravane, et, la rejoignant à deux journées d'Alep, avec une horde armée, il l'attaqua, la mit en fuite, et enleva Mazzili.

Elle demeura sept mois dans son harem, l'infortunée ! Tout ce qu'une femme peut endurer de plus horrible, elle l'endura. Après quarante jours de tortures infinies, Mazzili s'aperçut qu'elle était mère, et pour échapper aux persécutions odieuses de Joussouf, autant que pour apaiser les angoisses de son fiancé Abd-el-Kébir, elle résolut de se laisser mourir.

Elle était si belle que Joussouf la voulait conserver au prix de tous ses trésors. Il appela les plus célèbres hékims (docteurs) du pachalick ; la maladie de Mazzili résistait toujours à leur science. Enfin, un très jeune médecin arménien s'offrit pour la guérir ; cet offre combla de joie le cœur du farouche janissaire. Le hékim tint sa promesse ; Mazzili se ranima par degrés, comme une fleur à demi fanée sur laquelle on jette de l'eau goutte à goutte ; mais à mesure que la jeune fille redevenait belle, le visage du hékim au contraire s'assombrissait, ses yeux se creusaient, on eût dit qu'il s'était inoculé les douleurs de Mazzili ! Joussouf heureux, enivré, rêvait les délices des cieux ; il vantait partout son savant hékim qu'il comblait de présents ; il se disposait à partir pour son palais d'été situé sur les bords du lac Arlésio ; quand, un matin, il s'aperçut de la fuite de Mazzili et du médecin. Qu'on juge de sa fureur.

Le hékim, c'était Abd-el-Kébir.

II.

Ecoutez ! voilà des cavaliers qui viennent ! Le sable du chemin crie sous le sabot des cavales de l'Yémen ; si la nuit n'étendait pas sur le ciel son vaste et sombre manteau, l'on pourrait voir dans la plaine les vêtements flottants des Arabes et le voile soyeux de Mazzili. Prenez garde, pauvres fiancés; la vengeance, semblable au reptile, vous attend dans l'ombre pour vous frapper plus sûrement.

Abd-el-Kébir et Mazzili, suivis do quelques esclaves, s'avançaient alors, l'âme pleine de joie, vers les ruines de Tadmor[1], cette reine du désert. Le jeune Arabe avait su par des chameliers la route qu'avait prise le janissaire. Il le croyait vers les confins du territoire d'Emèse, dans lo comté de Tripoli, et, joyeux, il arrivait enfin vers le désert, vers le beau fleuve d'Euphrate, sur les bords duquel il avait ouvert les yeux à la lumière.

Les voyageurs cheminaient silencieusement ; Abd-el-Kébir ouvrait la marche ; il se penchait souvent vers Mazzili, afin de l'encourager à supporter les dernières fatigues ; alors, en voyant cet homme si empressé après l'opprobre dont on l'avait couverte et dont elle portait un fruit dans ses flancs, elle souriait tristement en lui abandonnant sa main, mais au fond du cœur elle était désolée.

Ils arrivaient daus une vallée assez profonde dont les versants sont couverts de grandes tours carrées. Ce sont les sépulcres des Palmyriens. L'Arabe, reconnaissant ces lieux qu'il avait autrefois visités, s'approcha de la jeune fille et lui dit avec un accent profond :

« Demain, Mazzili, si tu peux continuer à souffrir l'allure du cheval, demain nous verrons l'Euphrate ; et maintenant nous pouvons respirer librement comme le cheik au désert. Voici les ruines de la majestueuse Tadmor.

(1) Palmyre.

— Béni soit Allah ! repartit la jeune fille, car la souffrance épuise mon reste de forces.

— Et malheur à Joussouf d'Istamboul ! » dit Abd-el-Kébir d'une voix sombre.

Ils allaient vers les ruines avec assurance, lorsqu'un bruit étrange arriva tout à coup jusqu'à eux, et vint remplir leur âme de terreur. L'œil étincelant de l'Arabe plongea dans les vastes profondeurs de la cité détruite, et il vit une faible lueur rougeâtre au pied d'une colonne qu'entouraient quelques Osmanlis. Il s'avance seul ; il écoute, et, avec cette finesse de perception de la race arabe habituée au désert, il reconnaît Joussouf et ses miliciens !

Désespéré il revient vers Mazzili, qu'il trouve à terre se roulant dans d'horribles convulsions ; elle mordait son voile pour étouffer ses cris... La malheureuse, brisée par la fatigue, sentait les premières tortures de l'enfantement !

« Ah ! c'est vouloir la mort de ton serviteur, Allah ! murmure l'infortuné Kébir ; mon cœur était assez tourmenté sans le déchirer encore ! Comment échapper au péril qui nous entoure ? Si la nuit se passe sans malheur, demain, au lever du soleil, le féroce Joussouf nous égorgera comme des gazelles !... Ah ! n'importe, il n'aura pas Mazzili vivante ! »

Ayant placé la jeune fille sur une natte, il la transporta avec un de ses esclaves à quelque distance, sous le portique d'un petit temple édifié dans une des parties basses de Palmyre. Placée sous le vent, dans une direction opposée aux Osmanlis, ses gémissements étouffés n'étaient pas entendus ; mais c'étaient des tourments inouïs, d'intolérables souffrances ! Abd-el-Kébir, la tête baissée, était là, impuissant à soulager cette femme qu'il adorait, redoutant que ces gémissements, si courageusement étouffés par Mazzili et si faibles qu'ils fussent, ne donnassent l'éveil à Joussouf.

Tout à coup la cavale de la jeune femme, excitée sans doute par les chevaux de l'Osmanli, commence à hennir ; l'Arabe, de plus en

plus effrayé, s'élance vers elle ; il essaie de l'apaiser, flatte ses naseaux; mais à peine s'éloigne-t-il pour retourner vers Mazzili, que la cavale fait entendre de nouveau un hennissement prolongé. Furieux, sans calculer que cette cavale lui est indispensable, Abd-el-Kébir saisit son poignard et la jette sur la poussière.

Il revient vers la jeune femme qu'il trouve dans une affreuse angoisse. Sa bouche est souillée d'écume, son voile est en lambeaux ; il s'assied près d'elle, l'entoure de ses bras, l'exhorte au courage ; mais ses douleurs sont insupportables ; elle étouffe ; elle se meurt !...

« Eh bien ! Mazzili, s'écrie-t-il d'une voix sourde, donne un libre essor à tes plaintes... Je vendrai chèrement ta vie et la mienne. Esclaves, préparez-vous à combattre les Osmanlis ! »

Mais la noble femme comprend trop le dévouement de son amant; la protection admirable de Kébir relève son énergie défaillante ; elle se roidit contre les douleurs et met enfin au jour une pauvre créature toute souffreteuse.

Mazzili est enfin délivrée ; son grand œil noir, baigné de pleurs, s'arrête sur Abd-el-Kébir qu'elle remercie, qu'elle bénit ! Ah ! elle est admirablement belle, cette noble Arménienne ! Mais d'autres craintes ne tardent pas à renaître plus vives, plus poignantes ! Voici les premières lueurs du crépuscule qui apparaissent et l'enfant commence à pousser des vagissements prolongés ; rien ne peut le calmer, ni l'agitation, ni le sein de la mère ; il crie, il crie sans cesse ! C'est que la vie est un passage plein de douleurs ; elles commencent dès qu'on en touche le seuil et ne finissent qu'à l'heure à laquelle l'âme abandonne le corps.

Abd-el-Kébir, prévoyant que cet enfant peut lui devenir fatal, prend une résolution extrême. Il s'approche de la pauvre créature, la prend, et, la confiant à un de ses esclaves, il revient demander à Mazzili si elle est assez forte pour continuer la route durant quelques heures.

« Oui, Kébir, puisqu'il s'agit de notre vie à tous. »

Une longue natte soutenue sur des lances est aussitôt placée sur deux chevaux et l'Arménienne est posée dessus; les chevaux iront au pas et elle n'aura aucune secousse. Mais l'enfant?

« L'enfant est mort, dit l'esclave; il était si débile! »

Mazzili l'avait porté dans ses flancs, mais non avec un amour de mère. C'était le fruit d'un attentat; aussi, sans s'abandonner à une trop vive douleur, elle partit...

« Dirigez-vous vers l'orient, dit Abd-el-Kébir à ses esclaves, toujours vers le fleuve; et toi, ma bien-aimée Mazzili, couvre ton corps de ce vaste *feredgé* et ta tête de ce beau *yachmak* (le voile). Je ne tarderai guère à te rejoindre; sois sans crainte. »

La faible caravane s'éloigna; l'Arabe, appuyé contre une colonne, la suivait avec un regard plein de sollicitude; sa physionomie remarquable annonçait une inquiétude extrême; il souffrait cruellement. Enfin son front s'éclaircit quand il la vit disparaître derrière une des hautes ondulations de sable que les vents forment dans le désert, et il revint d'un pas rapide s'asseoir vers son beau coursier qui le regardait d'un œil intelligent.

« Repose-toi vite, El-Moddhi, lui dit-il en le caressant; bientôt il te faudra faire preuve de ta supériorité. »

Et il attendit encore deux longues heures. Puis, prenant le cadavre de l'enfant resté sur le sable, il s'élança sur son cheval et se dirigea vers le campement de Joussouf. Le soleil était déjà haut à l'horizon, le désert était d'un calme effrayant et les Osmanlis, gravement assis, fumaient en prenant le café. Tout à coup Abd-el-Kébir apparaît devant eux; il jette le cadavre aux pieds de Joussouf, et, relevant le capuce de son bernous, il s'écrie d'une voix retentissante :

« En ma qualité de hékim j'ai dû venir te remettre ton fils, infâme Osmanli! Le voici, en attendant une vengeance! »

Puis il disparaît au petit trot de son superbe El-Moddhi. Joussouf, furieux, s'élance vers ses chevaux, monte le plus rapide et se met à la poursuite de l'Arabe qui foule déjà le sable du désert. Les

Osmanlis suivent leur maître, mais, dans sa rage, il éperonne si ardemment sa cavale, qu'il laisse bien loin en arrière ses compagnons. Tout à coup la course d'El-Moddhi se ralentit; Joussouf se flatte d'atteindre bientôt le hékim, et tous deux s'enfoncent de plus en plus dans le désert. Après une lutte assez longue l'Arabe presse de nouveau son coursier, qui vole comme un trait; Joussouf ensanglante les flancs de sa cavale, lorsque, arrivés sur une éminence, ils aperçoivent, non loin d'eux, Mazzill sur sa litière; Abd-el-Kébir fait alors volte-face et, s'élançant vers Joussouf, il lui dit avec un sourire cruel :

« Imprudent, qui oublies si vite la vengeance que je t'ai promise! »

Et d'un bras vigoureux il le frappe à la tête avec son cimeterre. Joussouf chancelle et tombe. Aussitôt Kébir se jette à terre, coupe une des sangles de la selle, attache Joussouf, vivant encore, à la queue de sa cavale, et, laissant pendre à ses crins quelques branches épineuses de rhamnus, il la lance dans la direction de Palmyre avec une étonnante vigueur.

« Tu ne déshonoreras plus les familles, odieux Osmanli, » s'écrie-t-il d'une voix terrible.

Et désormais exempt de crainte et vengé, il se dirige joyeux, avec sa belle et noble compagne, vers les rives fortunées de l'Euphrate.

LOTTIN DE LAVAL.

LA PIERRE DE VOCATION.

Vers la fin du mois de février 1659, un carrosse s'arrêta devant la porte du couvent des Carmélites à Tours, et il en descendit deux dames vêtues de noir, et devant lesquelles s'ouvrirent avec empressement les portes du cloître; car ces dames n'étaient rien moins, l'une que la sœur, l'autre que la nièce de la supérieure.

Tandis que la tourière introduisait dans le parloir les deux nouvelles venues et qu'une converse allait prévenir l'abbesse de l'arrivée de ses parentes, le cocher emmenait la voiture et allait la remiser dans une auberge voisine, non sans attirer, chemin faisant,

la curiosité des bourgeois qui venaient sur le seuil de leurs boutiques pour voir passer le carrosse flanqué d'armoiries et guilloché de dorures. Aujourd'hui la femmo la moins délicate redouterait de se voir cahotée dans cette voiture non suspendue, et fermée seulement par des rideaux de cuir doublés de damas de laine, et que des courroies unissaient les uns aux autres; mais alors c'était un grand objet de luxe et de commodité que se permettaient à peine les gens riches et presquo exclusivement les personnes de noble naissance.

Cependant les deux dames introduites dans le parloir des Carmélites s'étaient assises sur les bancs de chêne, froids et nus, qui meublaient seuls la grande et sombre salle.

La plus âgée pouvait avoir cinquante ans environ. C'était uno femme de haute taille, et dont le maintien sévère et l'expression grave de physionomie se trouvaient tempérés néanmoins par je ne sais quelle nuance de bonté ou plutôt de résiguation. On le comprenait, le malheur et les éprcuves du sort avaient rompu en elle une âme naturellement forte, et attendri un cœur haut et fier. Avant qu'ello s'humiliât sous la main qui la frappait, il avait fallu plus d'un coup, et maintenant encore, malgró l'humilité chrétienne, il surgissait parfois dans son imagination des pensées hautaines produites par une nature énergique.

Chez sa compagne au contrairo tout respirait la douceur et l'affection. On ne pouvait voir sans émotion, et pour ainsi dire sans tendresse, ses yeux d'un bleu clair et les beaux cheveux blonds qui semblaient entourer son visage d'une auréole lumineuse. Sa taille ne manquait pas d'élégance, et, quoique petite, on admirait les formes sveltes de sa tournure. Sa démarche néanmoins semblait incertaiue et lente; ello n'avançait qu'avec une sorte d'hésitation, et cette hésitation convenait d'une façon merveilleuse à l'ensemble vague et timide de cette adorable personne... Tout à coup la porte du parloir s'ouvrit, et la supérieure des Carmélites

entra. On retrouvait la physionomie de la dame âgée dans ses traits éteints par les austérités du cloître et par les privations que s'impose un ordre dont les règles défendent toute nourriture substantielle, prescrivent des jeûnes et des veilles sans relâche, et ordonnent de marcher pieds nus. Seulement cette physionomie présentait un caractère plus mystique et plus insoucieux des choses de la terre ; à peine restait-il quelque sentiment d'affection humaine dans la manière dont elle salua ses deux parentes et dont elle leur dit :

« *Ave Maria*, mes sœurs.

— *Gratiâ plena*, » s'empressèrent de répondre les dames.

Alors la supérieure s'avança vers la plus âgée des visiteuses.

« En vous voyant ces vêtements de deuil, je me sens émue malgré moi, fit-elle. Ils m'apprennent la mort de quelqu'un de ceux qui étaient mes parents avant que je ne rompisse tout lien terrestre avec le monde. Peut-être le portez-vous en témoignage de la perte de mon père ou de ma mère ; mais je ne puis... je ne veux rien savoir, reprit-elle avec fermeté, et en donnant à sa voix tremblante une expression forte ; la règle de mon ordre me défend tout souvenir, toute affection mondaine. Je vais réciter un *De Profundis* pour le trépassé inconnu : Dieu reçoive son âme dans sa miséricorde. »

Elle s'agenouilla et se mit à dire la lugubre prière ; les deux dames joignirent leurs vœux à la sienne, non sans laisser échapper des sanglots ; car celle dont elles portaient le deuil était pour l'une une mère et pour l'autre une aïeule.

La supérieure comprit sans doute aussi pour quelle trépassée elle priait, car une larme mouillait ses joues pâles quand elle se releva.

« Ma sœur, demanda la plus âgée des deux dames, ne donnez-vous point maintenant votre sainte bénédiction à Louise, à ma fille, à votre nièce ?

— Je n'ai point de sœur et point de nièce ; mon cœur doit être... mon cœur est mort au monde, je vous l'ai dit, mort comme la froide cendre sur laquelle nous venons de prier ; mais je vais étendre mes mains sur la tête de la jeune fille, sans expérience du néant des choses humaines !... je vais prier Dieu d'ouvrir ses yeux à la lumière, de lui inspirer des pensées pieuses, de la tenir éloignée des périls et de lui donner la mort plutôt que de la laisser se souiller par le péché. Oui, dit-elle, oui, mon enfant... oui... Louise ; n'est-ce pas Louise qu'on vous nomme ? plutôt la mort que le péché. Oh ! si Dieu daignait exaucer ces prières de la plus indigne et de la plus humble de ses servantes, s'il se trouvait quelque conviction dans mes faibles paroles, vous ne sortiriez plus de cet asile impénétrable aux mauvais anges ; vous vous y consacreriez dès aujourd'hui au culte du Seigneur ; vous y feriez pénitence avant le péché, et vous vous ouvririez les portes du ciel. De là, enfant, ne vous sentez-vous pas l'envie de vous donner pour toujours à Dieu, de vous revêtir du cilice de la pénitence, de couper ces cheveux, vaine et fatale beauté, pour prier et bénir le Très-Haut à jamais, pour commencer ici-bas un cantique d'actions de grâces qui ne serait interrompu qu'un moment, le jour de votre mort, de votre délivrance, veux-je dire, pour se continuer dans le paradis durant l'éternité ? »

La jeune fille, agenouillée devant la religieuse, s'était senti frissonner quand celle-ci avait passé sur ses cheveux blonds une main sèche et froide, comme si elle eût voulu les lui ravir. Ce mouvement n'avait point échappé à la fille de Sainte-Claire.

« Je le vois, votre heure n'est point encore venue, lui dit-elle ; Dieu ne veut point exaucer aujourd'hui ma prière la plus ardente ; il me punit sans doute parce que, malgré moi, je prie avec plus de ferveur pour la fille de ma sœur, que pour toute autre chrétienne ? La volonté de Dieu s'accomplisse ! Venez, mes sœurs, je vais vous conduire dans les appartements que vous occuperez tout le temps

que durera la retraite par laquelle vous voulez vous préparer aux pénitences du saint temps de carême. »

Elle alluma une lanterne à la lampe qui brûlait devant un grand crucifix de bois dressé au milieu du parloir. Puis, marchant devant sa sœur et sa nièce, elle les conduisit à travers de longs corridors tout-à-fait noirs dans une autre aile du bâtiment. Louise émue et pâle suivait son étrange guide, non sans éprouver je ne sais quel vague sentiment de terreur au bruit des pieds nus de la carmélite qui frappaient le plancher, et devant la lueur indécise et rougeâtre que la lanterne jetait sur les murs sans aucun ornement et noircis par le temps et par l'humidité. Après quelques minutes de marche, la supérieure s'arrêta devant deux portes voisines, que fermaient deux verrous assez semblables aux verrous d'une prison.

« Voici votre appartement, dit-elle ; vous n'y trouverez rien du luxe mondain que vous avez laissé derrière vous en entrant dans le cloître ; néanmoins toute cette pauvreté n'est encore rien en comparaison des meubles d'une carmélite ; car il ne se trouve dans leur cellule pour couche et pour ornement que le cercueil dans lequel on renfermera un jour leurs restes mortels. J'ai fait apporter dans ces deux pièces les bagages qui chargeaient votre voiture. Bonsoir ; que Dieu et la sainte Vierge vous protégent et veillent au salut de votre âme! »

Elle s'agenouilla, récita une prière, et, après s'être relevée, sans ajouter un mot, elle reprit le chemin par lequel elle avait amené ses hôtesses, et disparut à travers le détours du cloître.

Quand Louise enfin se trouva seule dans la cellule, elle respira plus à l'aise et se sentit soulagée par le départ de la sévère créature qui semblait répandre autour d'elle je ne sais quel froid qui glaçait le cœur. Elle s'approcha du foyer où brillait la flamme joyeuse d'un grand feu, et, malgré la recommandation que lui avait faite sa mère, en se retirant dans la cellule voisine, de se coucher immédiatement, elle ne put résister au désir curieux d'inventorier

les lieux où elle se trouvait. Un lit, une armoire en bois de chêne, une glace ternie par le temps et deux fauteuils à haut dossier, voilà tout. Mais on n'avait rien oublié des objets qu'elle avait emportés du vieux château paternel; rien, pas même sa mandoline et son perroquet. Elle se donna le plaisir illicite de faire frissonner sous ses doigts les cordes de l'instrument; elle agaça de son doigt mignon l'oiseau perché sur le haut d'un fauteuil et qui se laissait aller au sommeil; puis, elle ouvrit machinalement un grand manuscrit qui se trouvait sur une table, feuilleta d'une main distraite, s'amusa des peintures sur vélin qui se reproduisaient à chaque page, et finit par essayer de déchiffrer quelques mots de cette écriture qui ne présentait guère de difficultés au lecteur. Le feuillet sur lequel elle tomba était l'histoire d'une abbesse, morte en odeur de sainteté dans le couvent.

« Sœur Marie de la Miséricorde était une dame grecque de haute « naissance, et connue dans le monde sous le nom de la princesse « Lenaïs Polixénès. Etant venue voyager en France, elle conçut, « quoique élevée dans les erreurs de l'hérésie, le désir de visiter le « couvent des Carmélites de Tours, et passa par hasard sur la *pierre* « *de vocation* qui se trouve à l'entrée du chœur! Trois années « après ayant perdu son mari, elle vint abjurer ses erreurs entre les « mains de l'archevêque de Tours, entra dans le couvent des Car- « mélites, prit le voile, consacra sa vie à la prière et à la pénitence, « sous le nom de sœur Marie de la Miséricorde, et fut élue abbesse « après quinze ans de profession. Elle exerça quatre ans les de- « voirs de cette charge, et mourut en odeur de sainteté à l'âge de « trente-neuf ans. »

« A l'âge de trente-neuf ans! s'écria Louise, elle n'en avait donc que vingt lorsqu'elle renonça au monde? » Et cette pensée la poursuivit toute la nuit, l'empêcha longtemps de s'endormir, et vint la retrouver dans ses rêves. Elle voyait sœur Marie de la Miséricorde qui l'appelait, qui lui montrait le ciel, qui lui parlait de sa vie re-

ligieuse, qui l'eugageait à ne point s'exposer aux périls du monde et aux piéges de Satan, et qui lui jetait un voile sur la tête. Quand elle s'éveilia son cœur battait avec violence; une sueur froide baignait son front, et un mouvement convulsif faisait trembler sa main et frissonner son corps. En ce moment les Matines sonnèrent, et la mère de Louise vint l'appeler pour se rendre au chœur.

La jeune fille s'habilla à la hâte et suivit sa mère dans la nef obscure et froide où déjà les religieuses agenouillées sur la pierre commençaient le premier office de la journée et chantaient des psaumes. Quand les Matines furent terminées, toutes les carmélites se levèrent, et la supérieure fit signe aux deux étrangères de quitter le chœur. Louise suivit sa mère les yeux baissés, et s'arrêta tout à coup; car une exclamation unanime s'éleva parmi les religieuses.

« Elle sera des nôtres, elle appartiendra à Dieu! sainte Marie de la Miséricorde l'appelle à elle. »

A ce nom de sainte Marie de la Miséricorde qui l'avait préoccupée toute la nuit, Louise tressaillit, et porta autour d'elle des regards inquiets, comme pour demander l'explication des paroles que l'on répétait autour d'elle.

« Ma sœur, dit l'abbesse, vous avez marché sur la *pierre de vocation*, et c'est un signe certain que vous prendrez le voile.

— La *pierre de vocation!* s'écria Louise avec une terreur qui fit sourire les religieuses; la *pierre de vocation!* où donc se trouve-t-elle?

— Sous vos pieds, car vous êtes debout sur elle. »

La jeune fille s'enfuit et alla se réfugier dans les bras de sa mère.

« Il est trop tard, enfant, dit la religieuse; vous nous appartenez. En vain vous combattrez contre la vocation qui vous appelle, en vain vous vous laisserez aller aux séductions du monde, en vain vous fermerez vos oreilles à la voix divine; vous prendrez ce voile,

comme l'a fait notre sainte abbesse, vous deviendrez sœur Louise de la Miséricorde. Mes sœurs, à genoux, et chantons le *Te Deum* en actions de grâces pour la sainte et divine promesse que Dieu vient de faire à cet enfant. »

Toutes les religieuses s'agenouillèrent et se mirent à chanter en chœur le *Te Deum* que Louise écouta pâle et tremblante.

Néanmoins, quelques instants après sa terreur se dissipa, un sourire vint briller sur ses lèvres, et la superstitieuse croyance des carmélites dans la *pierre de vocation* lui fit doucement hausser les épaules; car un courrier, arrivé de Paris à franc-étrier, remit à la mère de Louise, qui vint le lire avec joie à sa fille, un brevet signé *Gaston d'Orléans*, qui appelait aux fonctions de fille d'honneur près de madame Henriette d'Angleterre, Louise-Françoise de la Beauce Leblanc de la Vallière.

Vous savez le reste de cette histoire; vous savez quelle voix éloquente et sévère Bossuet fit retentir dans l'église des Carmélites de Paris, le 9 avril 1674, quand une pauvre femme, le cœur brisé par les déceptions et les ingratitudes de ce monde, pleine de repentir pour les fautes que l'amour lui avait fait commettre, et ne désirant plus que la mort, prit le voile sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde.

S. Henry BERTHOUD.

L'ARMURE DES COMTES ROTTRICK.

Lady Swinton, descendant de la famille des Rottrick, était la fleur de la cour d'Écosse sous Jacques Ier. Le comte Sommerville l'entourait de mille adorations. Une chose étrange, c'est que dans le château que lady Swinton tenait de sa famille, il y avait au fond d'un petit salon de travail une armure colossale qu'il n'était pas permis de déplacer. Telle avait été la volonté dernière d'une bisaïeule de lady Swinton, lady Rottrick.

Tout le monde ignorait la raison de ce désir ; tout le monde, sauf peut-être une grand'tante de lady Swinton, vieille femme austère,

rigide, vouée à une vie de privations et d'œuvres pieuses, et qui, disait-on, avait reçu le dernier soupir de cette lady Rottrick.

Un jour le comte Sommerville était auprès de lady Swinton... et venait de prendre sa main qu'elle ne retirait pas, quand tout à coup l'austère parente de la jeune femme entra ; le comte se retira ; la vieille femme fit silencieusement signe à sa nièce de la suivre ; elle la conduisit dans la salle de l'armure, et, la lui montrant, lui dit : « Regardez cette armure.

— Moi ! reprit la jeune lady.

— Vous ; asseyons-nous et écoutez-moi.

« Il y a plus de cent ans, pendant la guerre d'indépendance de l'Écosse contre l'Angleterre, dans le comté d'Aberdeen, non loin de la source du Don, s'élevait une place forte redoutable : c'était la dernière possession de Robert Bruce en Écosse. Cette ville une fois emportée, la cause était perdue ; mais la position de la ville et le courage de ses défenseurs l'assuraient contre toute attaque. L'enlever par surprise, c'était impossible ; bâtie, comme la ville de Capri, sur une base de rochers, elle dominait toute la contrée : la prendre par escalade, impossible encore, car le roc à pic sur laquelle elle était assise lui servait de premier rempart et de rempart inaccessible. On aurait pu cependant y pénétrer par un côté, le côté de l'ouest ; mais encore était-il défendu par un grand lac dont les eaux battaient le bas du rempart, de sorte qu'en roulant quelques pierres sur les assiégeants à la première tentative d'attaque, on les eût tous précipités dans les flots. Enfin, un rempart plus invincible encore que ces rochers et que ce lac, était le courage des deux braves chefs à qui Robert Bruce avait confié cette place : l'un, le commandant, était le célèbre James Douglas ; l'autre, le premier après lui, était le comte Rottrick ; on l'avait surnommé Rottrick-le-Noir, à cause de son teint basané. Ses longs cheveux bruns tombaient sur ses épaules ; agé de vingt-neuf ans, beau, d'une taille élevée, il avait de grands yeux noirs et calmes qui imposaient par leur sérénité même, c'était la tran-

quillité de la force et de la vaillance. Contre l'ordinaire des guerriers de ce temps, il n'était terrible que dans le combat; un ennemi une fois abattu, une ville une fois prise, l'épée rentrait au fourreau; jamais un meurtre, jamais un pillage; aussi avait-il une grande autorité dans le conseil de l'armée écossaise; ses paroles étaient toujours lentes, sa physionomie toujours grave et un peu solennelle; quoiqu'il fût à peine à l'âge où ordinairement l'on devient père, sa bonté, même envers les hommes plus vieux que lui, avait quelque chose de paternel, et cette gravité ne manquait pas de grâce, à cause de sa jeunesse. Il était aussi plus instruit que les autres chefs; et quand dans leurs courses et leurs exils ils traversaient les grands lacs des *Highlands*, sur leurs bateaux façonnés avec des peaux de bœuf, Rottrick faisait la lecture à ses soldats pour les instruire. Cependant cet homme si fort, et si calme dans sa force, avait aussi sa faiblesse, sa faiblesse qui le dominait.

« Il avait d'abord combattu, comme Robert Bruce, pour le roi d'Angleterre, et, comme lui, avait quitté le parti de l'Angleterre pour défendre l'Écosse; mais, pendant qu'il était à la cour d'Édouard, il avait vu, aimé et épousé une jeune fille de la famille des Ramsay; il adorait cette femme avec toute l'extravagance, toute la passion, tout l'enivrement qu'ont les hommes calmes qui aiment. Quand une fois ces natures toujours maîtresses d'elles-mêmes se laissent surprendre par une passion, elle les subjugue; comme ils ne sont hommes que par là, ils sont moins que des hommes de ce côté. Jamais lady Rottrick ne le quittait; dans ses courses par la montagne, dans ses traversées sur les lacs, dans les châteaux-forts, dans les siéges, partout il l'emmenait avec lui; il serait mort s'il ne l'avait pas eue à ses côtés. Un jour qu'il partait pour une expédition d'une semaine seulement, il résolut de la laisser dans un château qui lui appartenait. Quand il eut rangé sa petite troupe dans la cour du château, il monta chez lady Rottrick pour l'embrasser

encore une fois; mais au moment de lui dire adieu, il la prit, la mit dans son manteau et l'emporta!...

« Lady Rottrick était aussi exaltée que Rottrick était calme, aussi blonde qu'il était brun, aussi frêle qu'il était robuste... et lui, il l'aimait de toute la force de leurs dissemblances. Elle était donc avec lui dans cette place forte du comté d'Aberdeen qui s'appelait Kildrummie; les soldats, qui remarquent tout, avaient remarqué que le matin, au point du jour, quand il les exerçait à la manœuvre dans une des cours intérieures de la citadelle, et qu'il passait devant une certaine fenêtre basse, il faisait toujours avec sa claymore un salut insensible et qu'il ne croyait vu de personne. Derrière cette fenêtre dormait lady Rottrick! Délicatesse d'amour toute charmante dans cet homme dont la taille, la force et le front sereins rappelaient les temps héroïques!

« Cette ville étant la dernière possession des Écossais, toute la guerre se concentrait là. Les Écossais étaient résolus à la garder, les Anglais résolus à la prendre; car cette place prise, les Écossais n'avaient plus de patrie; cette place prise, les Anglais n'avaient plus d'ennemis. Depuis deux mois lord Menteith et lord Roseby, généraux d'Édouard, pressaient le siége avec plusieurs milliers d'hommes, et depuis deux mois pas une tentative d'attaque n'avait réussi. Rottrick et Douglas étaient là! Quant au seul côté accessible, au côté du lac, les deux chefs n'en avaient confié la garde qu'à eux-mêmes; et chaque nuit, depuis deux mois, Rottrick et Douglas y veillaient alternativement jusqu'au point du jour.

« Cependant, une fois à peu près par semaine, la nuit, un des chefs de l'armée anglaise, le jeune lord Menteith pénétrait dans la citadelle.

« Écoutez bien, ma nièce.

« Lady Rottrick, ou miss Ramsay, avait été élevée à la cour d'Angleterre avec lord Menteith. Jeune fille, elle l'aimait... Sa famille

l'unit au comte Rottrick; mais la beauté mâle, héroïque, le cœur simple et grand du jeune chef écossais n'avaient pu chasser l'image de Menteith, et pendant un séjour du comte Rottrick comme envoyé à la cour d'Angleterre, lady Rottrick avait été plus faible que miss Ramsay.

« Quand lord Menteith vint faire le siége de la ville de Kildrummie, et qu'ils apprirent tous deux, lui qu'il était à quelques pas d'elle, elle qu'elle était à quelques pas de lui, et qu'ils ne pouvaient se voir, leur amour devint une fièvre qui s'exalta de toutes les impossibilités qui les éloignaient l'un de l'autre... Cinq minutes à peine les séparaient, et ces cinq minutes étaient un intervalle infranchissable. Du haut du rempart, elle pouvait presque le voir et le reconnaître à son armure... une flèche volait à sa tente en une seconde, et cette portée de flèche était un abîme immense comme l'Océan. La passion brave tout; ils s'écrivirent..; ils voulurent se voir, ils se virent.

« Voici comment :

« La base de rochers sur laquelle on avait bâti Kildrummie était perpendiculaire; cependant, du côté du nord, à peu près au milieu du roc, il y avait un petit bouquet d'arbres, et de ce bouquet d'arbres au rempart, une espèce de sentier formé par les inégalités du roc, il fut convenu entre eux que lord Menteith prendrait un costume écossais et irait se cacher dans le bouquet d'arbres, le dimanche 8 septembre, à dix heures du soir; le dimanche 8 septembre, à dix heures du soir, pendant que le comte Rottrick veillait au poste du lac, lady Rottrick, dont l'appartement touchait au rempart, alla ouvrir la petite poterne du nord. Pendant ce temps, lord Menteith s'engagea dans le sentier presque impraticable, s'aidant des pieds et des mains, atteignant une pointe de roc, la redescendant, en tournant une autre, courant risque mille fois de se tuer, mais toujours soutenu par la vue du voile blanc de lady Rottrick, qui l'attendait debout à la poterne. Enfin, après une marche pleine de périls, il arriva; et leurs beaux temps d'a-

mour recommencèrent. Ainsi, pendant plusieurs semaines, quand le comte Rottriek était à son poste, Menteith s'introduisait dans la citadelle.

« Une nuit qu'un grand orage s'annonçait, Rottrick veillait à la tourelle du lac; onze heures venaient de sonner; les deux amants étaient dans une salle qui servait de salle d'armes à Rottriek.

« Tout à coup un bruit se fait entendre. « Silence! dit lady Rottrick, qui devint pâle. — Qu'avez-vous donc? — Silence! » Elle écoute; le bruit se rapproche. « C'est lui! — Qui? — Lord Rottrick! — Lord Rottrick? — Oui... Que va-t-il arriver?... — Oh! s'écrie Menteith, si ce n'était pas vous perdre que vous défendre!.. J'ai là une arme... — Ce n'est pas pour moi que j'ai peur. — Moi, je tremble pour vous, et pour vous je consens à m'enfuir. — La fuite est impossible. — Il doit y avoir quelque issue. — Aucune. — Cette seconde porte? — Est condamnée. — Cette fenêtre? — Donne sur un précipice. — Eh bien! je m'y précipiterai... » Et il s'apprête à ouvrir cette fenêtre. « Oh! un moyen de nous sauver tous deux, s'écria-t-elle tout à coup; attendez... »

« Le comte Rottriek arrivait à la porte; lady Rottrick, sans parler, sans changer de place, montra du doigt à Menteith une armure complète qui était au fond de la salle. Menteith comprit... Cette armure était colossale, car elle appartenait à Rottrick; lord Menteith s'y cacha... Rottrick frappa une seconde fois à la porte... Lady Rottrick lui ouvrit.

« Rien n'était plus beau que le noble et héroïque visage du jeune comte Rottriek quand il entra... Ses grands yeux noirs, ordinairement si sereins, étaient pleins d'éclairs; une tendresse indicible illuminait toute sa figure; sa lèvre tremblante soulevait son épaisse moustache noire, et il riait malgré lui comme lorsqu'on éprouve une grande joie... Il courut impétueusement à Héléna et l'embrassa sans pouvoir parler.

« Lady Rottrick craignant qu'il ne découvrît Menteith, voulut

l'entraîner dans la pièce vosine. « Non ! non ! s'écria-t-il, je ne veux pas faire un pas de plus sans baiser ce beau front... » Et alors, s'asseyant, il la prit dans les deux bras et la berça comme un enfant... Il s'arrêtait, la regardait en silence... et puis, la serrant contre sa mâle poitrine... « Mon Dieu ! comme je l'aime ! » disait-il, et des larmes brillaient dans ses yeux.

« Tout à coup Menteith, en faisant un mouvement, fit crier une des articulations de l'armure... Le comte do Rottrick dressa la tête... lady Héléna frémit...

« J'ai cru entendre un bruit dans cette armure, » et il se leva vivement...

« Il n'y a rien... Je n'ai rien entendu, » et elle le retenait.

« Vous avez raison... je suis fou, reprit-il en souriant ; c'est que ma conscience n'est pas tranquille, chère Héléna, et il me semblait que l'ombre de mon aïeul Wallace était redescendue dans cette armure, qui était la sienne, et qu'il me gourmandait d'être ici... Car vous ne me demandez pas, ingrate lady, comment, dans une nuit où mon devoir me retient au bout de la ville, à la tourelle du lac, comment j'ai pu revenir près de vous.

— C'est vrai, lui dit-elle ; comment donc ?

— Vous savez que je vous ai quittée à neuf heures du soir pour me rendre à la tourelle. Eh bien ! une heure après... une heure seulement, Héléna, j'ai été pris tout à coup d'une désolation affreuse d'être loin de vous... d'une désolation contre laquelle ma volonté ne pouvait rien !... C'est une faiblesse, c'est de la folie... Mais l'homme qui marche depuis dix heures dans un désert brûlant n'a pas plus soif de l'eau d'une source que je n'avais besoin de vous voir, moi qui venais de vous quitter... Ah ! qu'une passion profonde est une étrange chose !... J'ai lutté cependant et je ne serais pas venu, mais tout à coup, à minuit, l'orage a éclaté avec violence... De la pluie ! des éclairs ! le tonnerre !... Le lac s'est agité comme la mer ; c'était une tempête sur ces eaux... « Jamais, me suis-je dit

alors, les Anglais ne penseront à nous attaquer dans une pareille nuit... pas de danger ! et j'ai abandonné mon poste, et je suis venu... C'est mal, Héléna; c'est la première fois que je manque à mon devoir... C'est mal, et cependant, ajouta-t-il avec une tendresse impétueuse, quand je te regarde je n'ai pas la force de m'en repentir. Oh ! je suis bien faible contre toi ! »

« Lady Héléna qui, depuis que le comte Rottrick était là, ne pensait qu'à l'éloigner de cette funeste salle, parvint à l'entraîner enfin dans une salle voisine. Après une heure environ, et le comte étant endormi, elle courut à l'armure.

« Lord Menteith était parti.

« A peine revenue auprès du comte Rottrick elle entendit un bruit sourd et lointain qui la glaça de terreur; on eût dit des voix confuses qui parlaient, puis des pas précipités, des cris aigus qui traversaient ce tumulte, et de temps en temps un bruit éclatant comme celui d'armures qui se choquent; tout cela au milieu des mugissements de la tempête.

« Le comte Rottrick se réveilla. « Déjà debout! dit-il à Héléna.

— J'entends des bruits sinistres, » répondit-elle.

« Ils écoutèrent tous deux, et bientôt, de tous les côtés de la citadelle, mille voix qui criaient : « Les Anglais ! les Anglais !» C'étaient les Anglais en effet, les Anglais qui avaient escaladé la ville du côté du lac, les Anglais qui avaient forcé le poste abandonné par Rottrick, les Anglais déjà à moitié maîtres de la citadelle ! On n'entendait plus le tumulte de l'orage. « Misérable que je suis ! » s'écria le comte, et, saisissant à la hâte une claymore, il se précipite au dehors. A la lueur des éclairs qui sillonnent les cours et les salles de larges bandes de lumière, il aperçoit tous ses soldats en fuite et les Anglais qui les poursuivent en criant : « Menteith et Roseby !» Ivre de désespoir, furieux, fou, ne voyant plus rien, pas même sa femme, il tombe sur un groupe d'Anglais comme un tigre qui fait un bond de dix pieds de haut, et balaie l'espace devant lui. A sa voix ses sol-

dats reprennent courage ; une troupe d'Anglais et d'Ecossais entre en combattant dans la salle d'armes où est Héléna. Rottrick accourt; il se jette au milieu de la mêlée sans claymore, sans armes; il saisit un soldat anglais dans chacune de ses mains puissantes, et, par la fenêtre ouverte, les précipite du haut du rempart. Un nouveau flot arrive et entraîne les combattants hors de la salle d'armes... Héléna est blessée... Elle tombe dans un angle obscur de cette salle tout à l'heure pleine de carnage et de cris d'horreur, maintenant déserte et silencieuse, et reste là, seule et presque évanouie. Mais voici la porte qui s'ouvre ; un homme entre ; il a une torche à la main ; il semble chercher quelqu'un. C'est Menteith ! il court à Héléna. « Vous enfin ! » s'écrie-t-il.

« A cette voix Héléna se réveille; elle se lève; elle le reconnaît. « Lord Menteith ! » Puis, tout à coup et avec un accent qu'on ne peut exprimer, poussant un grand cri comme un aveugle à qui on rendrait soudainement la lumière : « Ah ! je comprends ! je comprends !

— Qu'avez-vous, Héléna ? c'est moi, Menteith !

— Oui, c'est bien vous ! s'écria-t-elle en le saisissant violemment par la main ; oui, vous, lord Menteith, que j'ai caché dans cette armure au péril de ma vie, vous qui avez entendu tout ce qu'a dit le comte Rottrick, vous qui avez indignement abusé de ce secret surpris ; vous qui avez fait une trahison infâme avec une heure d'amour, vous êtes un lâche ! — Ecoutez-moi, Héléna. — Est-ce vous qui avez fait cela ? — Oui. — Eh bien ! taisez-vous ! — Ecoutez-moi donc. — Taisez-vous, vous dis-je; ainsi ce n'était pas assez que je vous eusse donné mon honneur, ce n'était pas assez que j'eusse trahi pour vous le plus noble des cœurs, il fallait que vous fissiez de ma faute un crime, que vous me rendissiez deux fois misérable. Pour vous j'ai déshonoré Rottrick comme mari, par vous j'ai déshonoré Rottrick comme soldat.

— Il n'est pas déshonoré. Les deux Écossais qui gardaient le

poste sont morts; personne ne sait que le comte Rottrick a manqué à son devoir.

— Il le sait, lui! » répondit-elle avec désespoir ; puis tout à coup allant à Menteith : « M'aimez-vous encore?

— Ah! plus que mon honneur! car c'est pour vous arracher à Rottrick que j'ai forcé cette place.

— Eh bien! tant mieux si vous m'aimez, car alors cela vous fera bien du mal, quand je vous dirai que je vous hais et que je vous méprise... Oui, je vous méprise; vous n'êtes plus pour moi un chevalier, vous n'êtes pas même un serf; vous êtes un traître!... »

« Elle se précipitait pour sortir quand la porte s'ouvrit violemment une seconde fois; c'était le comte Rottrick, tout sanglant, suivi d'une troupe de combattants. Les Ecossais étaient vaincus; il fallait fuir; il fallait se frayer un passage à travers l'ennemi. Rottrick venait enlever Héléna; elle s'élance auprès de lui; le combat recommence plus terrible. Chaque salle, chaque tour, chaque pied de terrain devient un champ de bataille. Héléna est toujours près de Rottrick; une révolution s'est faite dans le cœur de cette femme. Toute pleine d'un immense remords, tourmentée du besoin d'effacer son double crime envers cet homme à qui elle a fait tant de mal, elle combat avec lui, comme lui, pour lui; ce n'est plus une femme; ce n'est pas un homme; c'est un courage terrible comme celui d'une mère lionne qui défend ses petits, égaré comme celui d'un pénitent-martyr qui fait ruisseler son sang sous le fouet et le cilice. Elle a un poignard... un poignard dont elle frappe; un soldat anglais lève son arme sur Rottrick; elle le tue sans crainte, sans remords... Ses cheveux sont épars et couvrent son visage; elle les écarte avec sa main sanglante, et sa main sanglante s'imprime sur son front. Tous deux, grandis et exaltés, lui par le courage d'Héléna, elle par sa soif d'expiation, ils se précipitent, avec les faibles restes de leurs Ecossais, de salle en salle, de cour en cour, de rue en rue. Les blessures que fait Rottrick sont effroyables; on les reconnaîtra

entre toutes le lendemain. Enfin ils arrivent à la tourelle du lac, et le sentier qui a conduit les Anglais dans la ville sert à la fuite des Écossais.

« Le lendemain de cette nuit terrible, les débris des troupes écossaises traversaient les montagnes pour aller rejoindre Robert Bruce; Douglas, Rottrick et vingt soldats à peine survivaient à ce massacre. Ils marchèrent toute la journée silencieux et sombres; le comte Rottrick était plus sombre que tous les autres, car sa tristesse était du remords. Lord Menteith avait dit vrai cependant, et personne ne savait comment les Anglais avaient pénétré dans la citadelle; mais Héléna avait dit vrai aussi... Rottrick le savait. Lorsqu'une douleur amère et profonde s'étend sur un jeune et beau visage comme celui du comte, elle est mille fois plus affreuse que sur les traits endurcis d'un vieux guerrier... Il semble que le désespoir morne soit une sorte de vieillesse qui ne va qu'avec les rides. Un calme de mort avait pétrifié tous les traits de Rottrick. Héléna suivait avec anxiété chacun de ses mouvements et s'approchait de lui, mais il la repoussait doucement avant qu'elle ne parlât. Héléna remarqua que, plus la journée s'avançait, plus cette fixité effrayante entrait profondément dans la physionomie du comte; ses yeux étaient ternes et immobiles comme s'il eût été aveugle, et les coins de sa bouche étaient descendus ainsi que ceux d'un mort. En voyant cette immense et solennelle douleur, Héléna crut un moment que Rottrick savait tout son crime à elle, et elle fut sur le point vingt fois de se jeter à ses pieds en lui disant : « Tuez-moi; » mais elle s'arrêta toujours, parce que ses craintes n'étaient qu'un doute.

« Ils arrivèrent le soir au camp de Robert Bruce; Rottrick et Douglas allèrent vers le roi, et lui racontèrent le désastre. Il fut convenu avec tous les chefs qu'il y aurait conseil le lendemain. Quand Rottrick rentra dans sa tente, Héléna s'avança vers lui et lui baisa la main; pour la première fois depuis quinze heures ce jeune et noble visage donna un signe de vie; une larme vint briller au bord

de ses yeux et se sécha aussitôt. Du doigt il indiqua le lit à Héléna, en la priant de se reposer... elle obéit, car elle était devenue muette de terreur; mais pendant toute la nuit ses yeux ne se fermèrent pas et restèrent attachés sur le comte. Il demeura d'abord la tête dans les deux mains, puis il se mit à écrire et écrivit longtemps. Au point du jour Héléna s'endormit.

« Voici ce qui se passa dans son sommeil.

« Le conseil avait été fixé pour sept heures. On devait s'entretenir des moyens de défendre encore l'Ecosse. Il y avait là le roi Robert Bruce, lord Lidderdale, Douglas et tous les chefs illustres de l'armée écossaise. Le comte Rottrick arriva quand tous étaient assemblés... Il demanda à parler le premier, et parla ainsi :

« Mon roi, mes compagnons, la terre des grands lacs n'est plus libre; avec Kildrummie est tombé uotre dernier espoir, et d'ici à trente ans peut-être l'Ecosse ne sera plus l'Ecosse. Si l'un des soldats de Kildrummie n'avait pas été prêt à donner jusqu'à sa dernière goutte de sang pour se défendre, il serait digne du plus affreux supplice; car ce n'était qu'à Kildrummie que battait encore le cœur de notre cher pays... Eh bien! il y a un homme qui a fait plus que de ne pas le défendre, il y a un homme qui l'a perdu... oui, perdu... un homme qui l'a ouvert aux Anglais; et le coupable, je le connais.

— Qui est-ce?... » s'écrièrent tous les chefs en se levant, et le hrnit de leurs armures fit tressaillir la terre.

« C'est moi! reprit Rottrick.

— Vous!

— Oui, moi! Les Anglais sont entrés par la tourelle du lac; mon poste était à la tourelle du lac, et j'avais abandonné mon poste parce qu'il y a sur la terre un être que j'aime plus qu'il n'est permis d'aimer une créature humaine... et que je n'ai pu résister au besoin d'aller la voir... » Rottrick s'arrêta un moment, puis il reprit d'une voix ferme, mais calme:

« Les Ecossais n'ont plus de citadelles, plus de villes; une seule force leur reste... leurs vertus! Il faut uu grand exemple! il faut que l'on sache qu'un Ecossais qui a perdu son pays ne peut pas vivre! Je vote pour ma mort. »

« Il se rassit; ces paroles, cette action excitèrent dans l'assemblée des murmures de stupéfaction. On regardait Rottrick, on se parlait... et le silence ne se rétablit qu'après un assez long temps; enfin le roi se leva.

« Comte Rottrick, lui dit-il, votre crime est grave et demande un châtiment sévère. Vous avez raison de réclamer la mort; vous la méritez; mais je n'ai pas seul le droit de vous punir. Retirez-vous, nous allons délibérer. »

« Cependant Héléna après un court sommeil s'éveilla... Ne trouvant plus Rottrick auprès d'elle... elle s'élance hors de la tente... On rapportait son cadavre! »

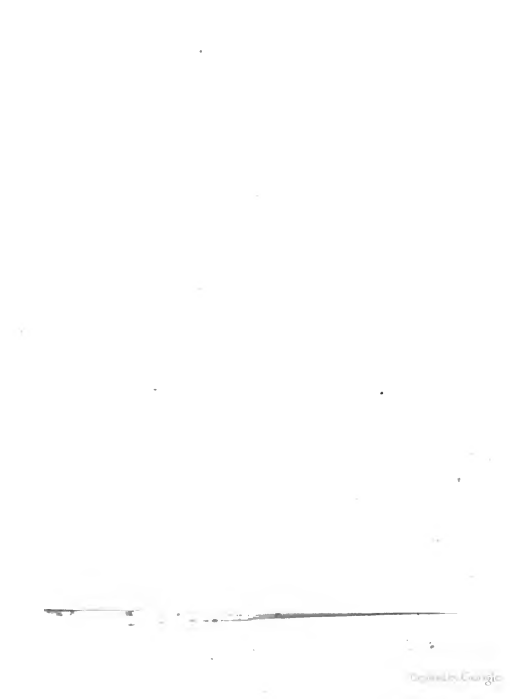
La vieille femme s'arrêta un moment après ce récit, en regardant fixement la jeune Lady toute troublée; puis elle reprit lentement :

« Lorsque Lady Rottrick, votre bisaïeule et ma tante, fut sur le point de mourir, elle me raconta cette tragique histoire en ajoutant :

« Si jamais vous croyez que le récit de ma faute puisse être utile à une femme du nom de Rottrick, amenez-la devant cette armure et dites-lui tout. »

E. LEGOUVÉ.





UNE NEUVAINE.

Le petit village de Careja est situé sur le plateau d'un mamelon des Asturies, dont le sommet, intérieurement affaissé comme le cratère d'un volcan, entoure le hameau d'un cercle de rochers qui lui servent de remparts et qui lui donnent l'aspect d'un nid d'orfraies enfoui sur la cime de quelque roc inaccessible. Cette position toute militaire, et que la nature semblait s'être plue à rendre inexpugnable en semant autour d'elle tous les obstacles qui gênent la marche et les opérations d'un corps d'armée, devait à ces mêmes avantages celui d'échapper à l'attention des partis qui déchiraient

la malheureuse Espagne sur la fin de 1822, époque à laquelle commence le récit qui va suivre.

Le mamelon qui servait de berceau à cette réunion de quelques chaumières accroupies dans une paix profonde, comme ces nichées d'aiglons dont elles étaient voisines, sortait d'une lieue environ du chemin qui conduisait à la frontière du Portugal. Souvent les tromblons des Cortès et les fusils des troupes régulières avaient fait gronder leur tonnerre dans les gorges des montagnes environnantes; mais le bruit n'en était point arrivé jusqu'à Careja, et ses heureux habitants, préservés jusqu'alors des horreurs de la guerre civile, vivaient tranquilles, sinon tout-à-fait sans crainte, dans cette oasis privilégiée.

Parmi les masures qui composaient le hameau, il y en avait une qui s'élevait un peu plus haut que les autres et dont le toit présentait le luxe d'une terrasse de briques surmontée d'un petit cône couvert en tuiles et percé d'une lucarne autour de laquelle on voyait voltiger deux ou trois couples de pigeons. C'était la demeure d'un vénérable hidalgo nommé Sigismondo Gomez da Bastos, ruiné par la première invasion de 1810, et qui, d'une nombreuse et belle famille, n'avait conservé qu'un seul enfant, fille de quinze ou seize ans, fraîche comme les fleurs de la montagne, légère comme les chamois qu'elle suivait à la course, innocente comme les anges dont elle avait la correcte et suave beauté.

Est-il nécessaire de dire qu'Inès (c'est le nom du joli séraphin de Careja) était à la fois la consolation, l'orgueil et l'amour du bon vieillard qui avait concentré dans cette jeune et brillante existence toutes les affections, toutes les espérances, tous les rêves de son vieux cœur? Inès, tendrement gâtée par son père, entourée des respects de ses bons voisins et de l'amitié de ses compagnes, vivait heureuse dans le modeste manoir de sa famille, et le reflet de sa gaîté vivifiait tellement le pauvre et vieux logis, que l'excellent hidalgo avait fini par y perdre ses anciens regrets, et remerciait

chaque jour la Providence du bonheur qu'elle prodiguait à ses dernières années.

Mais le fléau mortel qui désolait l'Espagne semblait porter sur les nuages le souffle de la guerre civile, et il était écrit que pas une habitation de cet infortuné pays, quelque solitaire et misérable qu'elle fût, n'échapperait à la contamination générale.

Un jour qu'Inès se promenait, en folâtrant, dans un petit bois situé à mi-côte de la montagne, elle entendit plusieurs coups de feu suivis de cris semblables à ceux que poussent les chasseurs en poursuivant le gibier. La jeune fille, persuadée que quelques habitants de Careja ou des villages voisins étaient sur les traces d'un chamois, courut de toutes ses forces dans la direction du bruit, afin de voir la chasse; elle était déjà parvenue dans l'endroit le plus épais du bois, lorsque, dans un chemin creux bordé de broussailles, elle entendit une sorte de gémissement. Inès s'arrêta aussitôt et elle plongea dans le taillis des regards avides, car elle ne doutait pas qu'un animal blessé ne se fût réfugié là. Une seconde plainte se fit entendre, et, cette fois, la jolie enfant qui s'occupait à écarter les branches qui gênaient ses investigations, demeura le bras levé, dans l'attitude de la terreur. En même temps qu'elle avait reconnu dans ce gémissement une voix humaine, elle avait aperçu derrière une touffe de lianes un beau jeune homme qui lui faisait signe de garder le silence.

« Ne me perdez pas, dit l'inconnu lorsque le premier moment de la frayeur qu'éprouvait la jeune fille fut passé. Depuis deux heures je fuis devant un parti de royalistes qui m'ont poursuivi jusqu'ici; s'ils me trouvent, je suis un homme mort.

— Taisez-vous, répondit la jeune fille; on vient de ce côté! »

Inès se hâta de rapprocher les branches qu'elle avait écartées et marcha au-devant de plusieurs hommes qu'on entrevoyait déjà à travers les arbres. Quatre ou cinq soldats, essoufflés par une course rapide, parurent bientôt devant elle et lui demandèrent si elle

n'avait pas vu un homme fuir vers le haut de la moutagne.

« Je l'ai vu, répondit la jeune vierge en faisant un mensonge pour la première fois de sa vie; mais il courait, au contraire, comme pour rejoindre le chemin de la frontière... »

Les soldats, sans rien répliquer, reprirent leur course, et au bout de quelques minutes le bois devint silencieux comme à l'ordinaire.

« Maintenant soyez sans crainte, murmura l'enfant près des broussailles qui cachaient le fugitif; je viens de voir les soldats rejoindre la vallée; vous pouvez vous lever, et si vous êtes sans asile, je connais quelqu'un qui pourra vous recevoir dans sa maison. »

Le jeune homme, au lieu de lui répondre, se souleva péniblement et lui montra l'une de ses jambes qui était percée d'une balle et couverte de sang.

« Jésus! s'écria la jeune fille en pâlissant, vous êtes blessé!... Attendez-moi, je retourne au village; car je ne serais pas assez forte pour vous porter jusque-là, et dans quelques moments je reviendrai avec du secours. »

Inès, le cœur palpitant d'émotion, franchit avec la rapidité d'une flèche l'espace qui la séparait du hameau, et elle raconta au vieillard épouvanté qu'un homme blessé par des soldats réclamait son assistance. Le bon Sigismondo, sans calculer les résultats que pouvait avoir sa bienfaisance, n'hésita pas un instant à venir à l'aide de l'inconnu; il se rendit avec quelques paysans dans le bois où gémissait le pauvre blessé, et on l'eut bientôt transporté dans la demeure de l'hidalgo.

Le jeune homme, Juan Borgès de Silva, était un des chefs subalternes des patriotes révoltés. Sa blessure, qui ne présentait aucune gravité, fut bientôt guérie, et presque aussitôt la reconnaissance qu'inspiraient au bel inconnu les soins que lui prodiguait Inès se changea eu un sentiment plus tendre et qui ne tarda pas à allu-

mer dans le cœur de la vierge une passion d'autant plus dangereuse qu'elle s'y livrait avec la candeur d'une âme qui s'ignorait elle-même.

Le vieux Sigismondo, dont les années avaient assoupi l'expérience, ne s'aperçut du danger qui menaçait sa fille que quand il ne fut plus temps de l'éviter, et le bon hidalgo, cédant aux instances des deux jeunes gens, unit en pleurant la simple et naïve jeune fille à l'impétueux partisan des Cortès. Juan Borgès, au bout de quelques semaines, emmena sa belle épouse et disparut aux yeux étonnés des habitants de Careja, comme un brigand qui enlève un butin que personne n'ose lui disputer.

Les conséquences de cette fatale rencontre se succédèrent avec une effrayante rapidité. Le vénérable vieillard, abandonné dans son antique manoir, y végéta pendant quelques mois dans une sorte de stupeur qui participait autant de l'étonnement que du désespoir. Chaque matin il lui semblait que sa fille chérie allait lui apporter ses caresses accoutumées, et que son départ n'était qu'un rêve douloureux. Son chagrin, qui se renouvelait ainsi de moments en moments, consuma bien vite le reste d'une existence affaiblie par les malheurs, et l'hidalgo s'éteignit à la suite d'un songe qui lui avait rendu pendant quelques instants sa fille bien-aimée...

Le mari d'Inès subit, comme tant d'autres, les chances d'une lutte inégale et fut fait prisonnier dans un engagement avec les troupes françaises. Son vainqueur, par suite de la bravoure que le malheureux proscrit avait déployée dans le combat, s'intéressa à son sort, mais sa recommandation, tout en sauvant la vie au prisonnier, ne fut pas assez puissante pour le préserver des rigueurs d'une détention perpétuelle.

Quant à la jeune femme, après avoir épuisé toutes les supplications en faveur de son infortuné mari, elle alla rejoindre à Madrid des parents éloignés de son père qui l'accueillirent avec bonté et lui donnèrent un asile dans leur maison.

Sept années s'écoulèrent sans qu'il fût permis à la pauvre Inès de voir une seule fois l'objet de sa tendresse; sa jeunesse et sa beauté se consumaient dans les larmes, car elle avait perdu jusqu'à l'espoir qui soutient les malheureux, lorsqu'un grand événement politique vint ranimer en elle des pensées de consolation et de bonheur. La reine Marie-Christine, épouse de Ferdinand VII, devint enceinte, et le monarque, qui concevait enfin l'espérance d'obtenir un héritier de sa couronne, parut abandonner un peu de cette inflexible rancune qui faisait le fond de son caractère. On pensa qu'il était possible que des grâces fussent accordées à l'époque de la délivrance de la reine, et les protecteurs d'Inès apprêtèrent une dernière démarche pour appeler les effets de la clémence royale sur le malheureux détenu. Mais, sans parler de la chance d'un refus, il y en avait encore une autre à redouter, c'était celle qui pouvait priver le roi du bonheur qu'il attendait.

Du moment où Inès, qui s'était d'abord livrée à toute l'exagération de ses espérances, admit la possibilité d'une catastrophe pour la dynastie de Ferdinand VII, toutes ses idées se précipitèrent de ce côté. Elle ne quitta plus les églises; soir et matin elle passait en revue dans ses prières tous les saints du calendrier, afin d'obtenir par leur intercession d'heureuses couches pour la reine des Espagnes, et, de retour chez elle, le reste de son temps se consumait dans les oraisons. Puis, à mesure que l'instant décisif approchait, les pratiques ordinaires de sa dévotion lui semblèrent insuffisantes; elle y joignit des vœux particuliers, des jeûnes, des macérations, et enfin, d'après le conseil de quelques personnes pieuses, elle entreprit une neuvaine en pèlerinage, dans une chapelle dédiée à la Vierge et qui avait un haut renom de sainteté. Tous les jours Inès partait de Madrid, les pieds nus, en costume de pèlerin, et se rendait à cette chapelle qui était à plus de deux lieues de la capitale, afin de brûler un cierge à la Vierge en récitant des litanies jusqu'à ce qu'il fût entièrement consumé.

Inès avait alors vingt-quatre ans ; sa beauté, qui n'avait encore rien perdu de sa fraîcheur, avait acquis un caractère de gravité qui rendait l'expression de ses traits si touchante, qu'elle lui gagnait tous les cœurs. Sous le costume grossier du pèlerin, l'effet que produisait cette figure pleine de grâce et de tristesse était irrésistible. Les moines qui desservaient la chapelle l'entouraient des égards les plus flatteurs ; ils l'offraient en exemple aux fidèles qui fréquentaient le lieu saint, et l'admettaient en tout temps à visiter les précieux reliquaires qui n'étaient offerts à la vénération de la foule qu'à des époques déterminées.

Ce fut à l'une de ces visites que la jeune femme fit la rencontre d'une dame qui, comme elle, avait entrepris une neuvaine, mais qui, loin de la faire avec l'humilité qu'on remarquait dans Inès, n'arrivait jamais qu'en voiture et suivie d'un valet qui portait son livre et son cierge. Inès voyait bien que cette dame devait être d'un rang distingué, car le clergé de la chapelle lui témoignait un respect particulier ; mais, toute à sa dévotion, la pieuse femme n'accordait qu'une attention fort secondaire à ce qui se passait autour d'elle, et ce fut la dame qui la première lui adressa la parole ; car elle avait sa bonne part de la curiosité naturelle aux filles d'Ève, et elle brûlait de savoir quel pouvait être le puissant motif de ces prières si humbles et si ferventes.

« Hélas ! madame, lui répondit Inès avec cette simplicité qui faisait le charme le plus puissant de son caractère, je n'ai aucun motif pour le cacher. Je prie le ciel pour la prochaine et heureuse délivrance de notre reine et bonne maîtresse Marie-Christine.

— En vérité ! s'écria la dame avec étonnement, la reine est heureuse d'inspirer à ses sujets une aussi touchante sollicitude ! Quant à moi, ajouta-t-elle en laissant tomber un regard sur son sein, qui offrait les signes d'une grossesse avancée, mes prières sont personnelles ; j'ai besoin pour moi-même de l'intervention de la bonne Vierge et je viens la lui demander ici.

— Je ne vous en blâme point, madame, répliqua modestement Inès en se remettant en prières ; votre sentiment me semble naturel ; mais, lors même que ma position serait semblable à la vôtre, Dieu sait que mes prières, que toutes mes prières seraient encore pour la reine.

— Dites-moi, mon enfant, continua la dame, avez-vous une grâce à demander à Marie-Christine ? Attendez-vous d'elle quelque bienfait ?

— Aucun, répondit la jeune femme qui ne songeait point à l'influence que Christine exerçait sur son royal époux, et qui d'ailleurs s'en rapportait, pour le succès de ses espérances, au zèle de ses protecteurs, aucun, madame ; je n'ai point l'honneur d'être connue de Sa Majesté ; mais je sais que son heureuse délivrance sera un bienfait pour ce pays, et mes prières fatigueront les saints et les anges afin d'obtenir un si désirable résultat. »

Une semaine ou deux après cette conversation, la reine mit au monde une fille, et quoique le sexe de l'enfant ne remplît qu'à moitié les souhaits de Ferdinand et de la portion de son peuple qui s'intéressait à la gloire de sa dynastie, la naissance de cet héritier de la couronne n'en était pas moins un événement qui devait occasionner des réjouissances extraordinaires. Les grâces qui avaient été annoncées pour cette circonstance mémorable furent en effet accordées ; mais Ferdinand eut soin de concilier ces bienfaits de la couronne avec l'âpreté de ses sentiments vindicatifs. On fit grâce à de vils scélérats dont l'audace avait mérité vingt fois le gibet, mais qui, sortis des rangs du peuple, devaient s'y confondre aussitôt en recouvrant leur liberté. Quant aux chefs du parti vaincu, leur conduite avait été le résultat d'une conviction raisonnée qui en faisait les antagonistes particuliers du trône. Ceux-là furent maintenus dans leur prison, et Juan de Silva, le mari d'Inès, malgré la chaleur des recommandations qui osèrent se formuler pour lui, n'obtint aucun adoucissement à sa peine.

On venait d'apprendre à sa malheureuse épouse les refus ob-

stinés du roi, lorsqu'un page (celui-là même qui accompagnait la dame inconnue dans ses visites à la chapelle do la Vierge) se présenta devant Inès et la pria do vouloir bien se rendro avec lui chez sa maîtresse qui désirait la revoir. Un carrosse attendait à la porte; Inès y monta, dans l'espoir que l'influence de cette dame pourrait peut-être modifier les résolutions du roi. La voiture s'arrêta devant un hôtel qui était contigu à la résidence royale; le page introduisit Inès dans une longuo file d'appartements somptuenx, mais qui semblaient inhabités; puis tout à coup ils arrivèrent dans une partie de l'hôtel peuplée d'un nombreux domestique. Le page dit quelques mots à l'oreille d'un huissier qui disparut dans nn autre appartement et revint au bout de quelques minutes, en faisant à la jeune femmo un signe respectueux qui l'invitait à entrer.

Inès, dès les premiers pas qu'elle fit dans l'appartement qui s'ouvrait devant elle, reconnut daus un lit qui s'élevait sur une estrado une dame couchée qui lui rappela sa connaissance de la chapelle de la Vierge. Près de cette dame était assis un seigneur d'un âge mûr, qui, sans se lever, tendit la main à la jeuno femme, comme pour l'aider à monter l'estrade.

« Vous le voyez, ma fille, dit la dame avec l'accent d'uno bienveillance presquo maternelle, en lui montrant un berceau splendide où reposait un enfant, mes prières ne sont pas restées stériles; mais j'ai dans l'idée que les vôtres ne sont point étrangères au bonheur dont je remercie le ciel aujourd'hui.

— Vous vous trompez, madamo, répondit Inès avec une fermeté modeste; quelque intérêt que vous m'ayez inspiré, je n'ai nullement prié pour votre délivrance; celle do la reine seule occupait toutes mes pensées.

— Et c'est elle, mon enfant, qui vous en remercie!... »

Peu de mots suffiront pour achever cette histoire. Ferdinand VII, car c'était lui qui était assis près du lit de Marie-Christine, ne refusa pas à l'intercession de son épouse la grâce que ses courti-

sans n'avaient pu obtenir, et malgré la persistance qu'il apportait ordinairement à maintenir ses décisions, il revint sur celle qu'il avait prise le matin même. Avant la fin de la journée, Juan Borgès de Silva était rendu à la liberté et aux embrassements de sa fidèle Inès.

STÉPHEN DE LA MADELAINE.

LE CAPITAINE ROSCOFF.

C'était un marin dont le front ridé témoignait de longues nuits passées sur le pont de son vaisseau à regarder les étoiles ; mais à travers l'empreinte des fatigues on remarquait les signes d'une profonde tristesse. Provenait-elle de la philosophie qu'apporte l'expérience des voyages autour du monde, ou de quelque chagrin vivant enseveli dans son sein comme un polype au fond de l'Océan ? Ses plus intimes connaissances n'en savaient rien. De même que le corsaire de Byron, le capitaine Roscoff, qui avait été corsaire, lui aussi, ne trahissait pas ses mystères. Un soir néanmoins, la tête

échauffée par le rhum, à table auprès d'amis d'enfance retrouvés après vingt ans, et dont les récits d'amour venaient d'animer la conversation, il se montra moins discret.

« Voyons, capitaine, dit l'un d'eux, as-tu aimé? Conte-nous une de tes bonnes fortunes; crois-tu à la constance, toi?

— La constance, non, je n'y crois pas, et j'ai de bonnes raisons pour cela, répondit-il brusquement.

— Tu parles comme si tu avais enterré une de tes maîtresses et dansé, après, un pas de bourrée sur sa tombe.

— J'ai fait pis, repartit le capitaine, avec un air sombre.

— Comment! pis? que diable as-tu donc fait? Dis-nous cette aventure; allons, laisse briller quelques éclairs dans la nuit dont tu t'enveloppes ordinairement; illumine ton Sinaï.

— Ecoutez, reprit le capitaine en avalant un nouveau verre de rhum qui sembla faciliter le passage au secret dont il paraissait oppressé. Il y a une fatale histoire d'amour dans mes souvenirs; j'ai survécu, et de quelle façon, grand Dieu! à la perte d'une femme que j'adorais. Je me suis plongé depuis dans les délices que m'ont offertes les almées d'Egypte, les bayadères de l'Inde et les danseuses de l'Opéra de Paris; mais je ne puis étourdir ma mémoire; un affreux tableau revient se placer sous mes yeux dans les instants où je cherche l'oubli. Je le vois à présent... tenez... il est là... »

Les yeux du capitaine parurent égarés comme dans une hallucination.

« Un jour, reprit-il en revenant à lui, je me promenais sur le marché de Constantinople; on y amena une jeune Grecque d'une admirable beauté; elle avait seize ans au plus. Figurez-vous la perfection de la Vénus de Praxitèle. Jamais les anciens sculpteurs de son pays n'ont créé de statue plus achevée. J'achetai cet enfant, et j'en devins bientôt éperdument amoureux. Zulmé, ayant perdu toute sa famille au milieu d'un massacre exécuté par les Turcs dans une petite ville des côtes, ne tarda pas, grâce à mes soins protecteurs, à

reporter sur moi, non pas son maître, mais son esclave, toutes les affections de son âme naïve. Je savais le grec, je lui parlai son langage. Elle m'aima bientôt autant que je l'aimais. Quel bonheur c'eût été pour moi d'habiter avec elle quelque île de la Méditerranée, et là de m'enivrer sans cesse de son amour ; mais je me trouvais forcé de suivre une autre destinée. Je commandais un bâtiment monté d'hommes appartenant à toutes les nations et faisant le métier de pirates. On me connaissait comme Surcouf dans les mers des Indes ; la gloire, dont quelques prises éclatantes avaient entouré mon nom, l'espoir d'un riche butin, le désir de prodiguer à Zulmé toutes les jouissances de la vie asiatique, me relancèrent sur l'immensité des eaux. Zulmé voulut m'accompagner, je cédai à ses désirs ; combien en effet il m'eût coûté de partir seul !

« Nous fîmes voile vers Pondichéry. La traversée fut heureuse d'abord ; le vaisseau marchait bien. L'étoile des corsaires nous guidait ; nous nous emparâmes même d'un infâme négrier après quelques heures de combat ; nous revendîmes les nègres plus tard à un de ces négociants de Nantes qui font la traite en secret, les misérables ! ce fut une bonne affaire. J'avais sauté le premier à l'abordage malgré les prières de Zulmé ; ma troupe me savait brave ; il fallait montrer que le mariage ne m'avait pas amolli. Je reçus une légère blessure au bras, que Zulmé guérit avec le baume de ses baisers. Elle m'assura qu'elle se serait jetée à la mer si j'avais été tué, et moi je lui dis que, si elle venait à mourir, je renoncerais aussi à l'existence. Zulmé, tourmentée par les chaleurs du tropique, était tombée malade ; je ne quittais pas son chevet. Le vaisseau courait sur la foi de mon lieutenant.

« Il arriva que mon lieutenant, qui connaissait peu ces mers, nous laissa dériver dans un golfe de recifs. Une nuit nous allâmes donner sur un banc de corail. Réveillé en sursaut par le choc (la fatigue des veilles m'avait endormi un moment), je m'élançai sur le pont et je vis toute l'imminence d'un naufrage. Les vagues

en furie poussaient le vaisseau contre des rochers à fleur d'eau, et toute la nuit je crus qu'il se brisait en éclats à chaque minute.

Lorsque le jour fut venu je compris l'horreur de notre position. Un rocher, dont la crête étendue et semée de quelques îlots boisés s'élevait un peu au-dessus du niveau des vagues, à quelque distance, me parut le seul refuge que nous eussions. Je fis détacher la chaloupe; j'y mis des hommes que j'envoyai reconnaître cette île dangereuse. Ils revinrent nous apprendre que l'on y pouvait aborder avec la chaloupe ou à la nage, mais non pas au moyen du vaisseau. Je pris le parti d'y faire débarquer tour à tour mes hommes et mes provisions. Nous commençâmes par les provisions, que l'eau de mer envahissait. Ce débarquement nous occupa tout le jour. Zulmé était si souffrante que j'attendis l'heure où elle sommeillait pour la faire transporter au plateau; mais au moment où je me disposais à partir avec elle, après être resté le dernier sur le vaisseau, selon le devoir d'un capitaine en ces occasions, une violente rafale éloigna la chaloupe; la mer, sourdement agitée par une tempête, se gonfla et secoua sa crinière d'écumes en hurlant comme une lionne en fureur. Le vaisseau échoué, emporté tout d'un coup comme par enchantement, fila sur les flots orageux avec une incroyable vitesse, dans un sens opposé au rocher. En peu de temps nous perdîmes nos compagnons de vue, et je demeurai seul près du lit de Zulmé, sur un vaisseau démâté, entr'ouvert, errant au gré des vagues et du vent.

« Cette position affreuse, que je ne pus cacher à Zulmé, l'effraya moins que moi. Si malade qu'elle était, elle n'avait pas de forces contre la mort. Elle suspendit ses bras à mon cou en disant avec résignation :

« Notre heure est venue. »

« Je tâchai de ranimer son espoir. Soudain une affreuse pensée me saisit. J'avais fait décharger toutes les provisions; il ne restait rien dans le vaisseau que quelques bouteilles de rhum et deux ou trois

biscuits secs dans l'armoire de ma cabine. La faim, avec toutes ses angoisses, allait nous assaillir. Zulmé demanda à prendre son repas accoutumé; je trempai dans un peu d'eau qui restait les biscuits oubliés, et je lui en portai un morceau imbibé; elle s'aperçut de notre indigence; et, soupirant, elle me proposa de s'attacher à moi avec toutes ses écharpes réunies, et, enlacés dans un pagne étroitement serré, de nous précipiter dans les flots. L'espérance qui n'abandonne jamais les marins me retenait encore; je lui dis qu'il serait toujours temps de mourir. Une brise carabinée semblait nous pousser vers la terre.

« Nous passâmes un jour encore dans ces cruelles transes. Le biscuit diminuait; moi je prenais du rhum; je ne touchais pas à la nourriture de Zulmé. Le lendemain, le dernier morceau de biscuit se trouva consommé; les tiraillements de la faim se firent bientôt sentir au faible estomac de cette pauvre femme; elle expira dès les premières atteintes. Vous exprimer quelle fut ma douleur et combien de larmes je versai sur le corps de Zulmé serait au-delà de mon pouvoir. Il me parut odieux de la jeter à la mer pour qu'elle devînt sous mes yeux la proie des requins qui se jouaient dans le sillage du vaisseau. Je promis de la garder là, avec moi, jusqu'à ce que la mort vînt me glacer près d'elle, si aucun secours ne m'arrivait et ne me permettait de l'emporter pour la faire déposer en terre sainte. Vous savez que j'ai la dévotion des marins.

« Ma robuste constitution et le rhum que j'avais pris en quantité me soutinrent encore jusqu'à la fin du jour, mais bientôt un horrible appétit s'empara de moi. Je fouillai encore une fois le vaisseau du haut en bas; rien à manger, rien; je ne rencontrai qu'un peu de beurre salé laissé dans quelques ustensiles de cuisine. Quels mets pouvais-je y apprêter? Je vis qu'il fallait me résigner à mourir de faim, et je revins m'asseoir près de ma chère Zulmé. Je la regardais avec un œil d'envie.

« Heureuse Zulmé, m'écriai-je, tu ne souffres plus; nous allons

être réunis pour toujours. J'ai beau interroger l'espace, aucune voile ne paraît. J'aurais voulu conserver ton beau corps, selon l'usage égyptien, dans une caisse parfumée, et j'en aurais fait l'objet de ma constante adoration. Il vaut mieux après tout que nous reposions ensemble sous le vaste linceul de l'Océan.

« Dans ce moment la faim cria plus fort du fond de mes entrailles; une voix, une voix de démon sans doute mêlée à un ouragan qui passait, me jeta dans le cerveau une épouvantable idée. Ce corps si frais encore et si beau, cette chair ravissante colorée par les derniers reflets de la vie, comme la neige des montagnes au coucher du soleil... Vous comprenez, messieurs; combien de récits de naufrages vous ont appris ces horribles expédients! N'avez-vous pas lu dans le poème de don Juan de lord Byron, le récit d'une de ces effroyables aventures? Je repoussai ces suggestions d'une puissance infernale; je saisis un poignard indien que je portais toujours sur moi, décidé à me percer le cœur, plutôt que de céder à ces tentations; mais il me restait encore une bouteille de rhum de vieux Jamaïque. Je ne jugeai pas à propos d'abandonner cette liqueur aux poissons, qui en connaissent peu l'usage; donc je la bus en fumant mes derniers cigares.

« Que se passa-t-il ensuite? comment osai-je assouvir ma faim? Est-il bien vrai que Zulmé, dont le matin je n'avais pas voulu livrer le corps aux requins, trouva chez son avide amant lui-même un sépulcre monstrueux... A peine ce criminel festin était-il fini que la mer, irritée apparemment, acheva d'enfoncer le vaisseau. Fendu en deux, il s'affaissa, et je fus emporté par les vagues. Je nageai longtemps; à l'instant où mes forces se perdaient, je mis la main sur un débris auquel je m'attachai. Je demeurai le reste de la nuit ballotté par les flots, et luttant contre eux, cramponné à ma planche de salut. Quelle nuit! Les requins m'effleuraient en passant et me menaçaient des triples rangées de dents de leurs mâchoires. Un d'eux avala quelque chose qui ressemblait à un corps humain et

flottait près de moi. C'était Zulmé! Morte, elle me sauva de nouveau la vie; car j'étais dévoré si le requin ne s'était accommodé du reste de mon dîner. Des oiseaux voraces tournoyaient sur ma tête, et par leurs cris semblaient s'appeler afin de dérober une proie aux monstres de l'abîme. Je fus recueilli dans cet état, presque à demi mort, par des pêcheurs d'une petite île sur le bord de laquelle me portèrent les courants.

« Voilà donc, mes amis, quelle est la lâcheté de l'existence! moi qui, devant les autres hommes, me suis battu si vaillamment, qui ai affronté tant de coups de sabre et de fusil, animé par l'idée de la victoire, par le désir du pillage, par l'amour-propre de chef, moi, le capitaine Roscoff, dont le nom fait trembler la Compagnie des Indes, j'ai frissonné devant une mort solitaire, au milieu de l'Océan; moi, le plus amoureux des mortels, je me suis nourri de ma maîtresse comme un ver de la tombe; mes dents ont eu la barbarie de transpercer sa blanche peau, sa peau si tendre, dont mes lèvres caressantes redoutaient autrefois d'effleurer l'épiderme! Telle est la vie, hélas! »

Le capitaine Roscoff se tut, et acheva de vider la bouteille de rhum placée à côté de lui.

« Terrible histoire en effet! dit un des interlocuteurs; manger sa maîtresse! c'est bien fort.

— Ne pas lui garder fidélité après cela, voilà le mal surtout, poursuivit un second.

— Vous le voyez, ajouta un troisième, la constance est une chimère, messieurs. »

HIPPOLYTE LUCAS.

COMO.

> Jetez au loin les couronnes de fleurs qui ornent votre front; couvrez de cendre vos cheveux parfumés; versez une à une les larmes de votre âme; cette femme que vous aimiez n'est plus !...
>
> L. W.

> Elle n'est pas morte dans ton cœur; ta tendresse sommeille comme la jeune fille de l'Evangile.
>
> M.

Si vous allez à Milan, allez aussi à *Como;* là ne vous occupez que d'aimer; car aimer c'est sentir son âme, c'est vivre. Ne cherchez pas si l'incendie de 1127 rougit ces belles eaux, encore moins si les Guelfes et les Gibelins les teignirent de leur sang; ne pensez qu'à la paix de ce séjour, et si vous y apportez de Paris ou de Londres une de ces flammes dévorantes qui consument la vie, jetez-la au lac qui l'éteindra sans bruit en faisant passer dans votre âme le calme dont il est l'image.

C'est là où habite Henriette. — Un soir que le feu du jour était mal éteint dans le ciel, et que le feu de nos âmes s'exhalait en paroles vibrantes et sympathiques, elle me parla avec plus de séduction

que jamais du charme que notre amitié répandait sur sa vie. J'évitais souvent ces soirées rêveuses et contemplatives, ces conversations abandonnées et tendres; elles ramenaient toujours cet ange à ses suaves mélodies d'idées qui m'enivraient; car c'était la femme que l'imagination rêve et que le cœur attend. Mais lorsque je n'avais pu éviter ce dangereux bonheur, je me faisais tyran et martyr, j'exigeais que nous parlassions des intérêts matériels de la vie, ou bien, lorsque cela lui devenait insupportable, je la priais de me dire une des mille anecdotes qu'elle avait entendues dans le monde; il fallait l'occuper pour distraire son cœur. Moi, je repoussais ou détournais tout ce qui arrivait trop facilement au mien. Je m'évertuais à rester son frère... je le lui avais promis...

Ce même soir, craignant encore plus l'entraînement, je la priai de tenir la promesse qu'elle m'avait faite depuis longtemps de me raconter l'histoire de cette mystérieuse amie qui ne reparaissait plus à *Como* où elle avait habité plusieurs années.

Henriette me regarda fixement; puis, avec une voix émue, elle me dit : « Vous avez raison, mon ami, parlons des autres. » — Un petit soupir s'échappa de sa belle bouche, et elle commença ainsi :

« J'étais chez la comtesse de G..., que la spirituelle comtesse de P... appelle son rayon de soleil; on parlait de Ginevra, de l'opéra français de ce nom et de la vieille chronique italienne, type de cette histoire, que M. de Humboldt m'avait racontée chez la marquise d'Houchin.

« Madame de G... nous dit que ce drame avait en France son pendant historique; mais que celui-ci ne devait rien à l'imagination, qu'il était tout simplement vrai d'un bout à l'autre, que les auteurs de ces tristes scènes existaient, et que toute la ville de *** retentissait encore de cet événement.

« Voici ce qu'elle nous raconta, en nous prévenant qu'elle ne changeait que les noms.

« Emeline de Sombreuil aimait son cousin Alfred; tous deux ne

rêvalent le bonheur que dans les liens bien assortis du mariage; tous deux s'étaient juré de s'unir aussitôt qu'un riche héritage, qu'Alfred devait aller recueillir en Amérique, leur permettrait de satisfaire aux désirs de M. de Sombreuil, qui ne voulait donner sa fille qu'à un homme riche.

« L'absence du jeune homme se prolongea plus qu'Emeline ne l'avait pensé; bientôt toutes lettres cessèrent, et puis le bruit de la mort de son fiancé vint détruire toutes les espérances de la jeune fille.

« Vers le même temps, M. de Signy, riche propriétaire de Toulouse, où M. de Sombreuil habitait, vint s'y fixer; il était l'ami d'enfance du père d'Emeline, et s'apercevant que la fortune de son ami était fort dérangée, il l'habitua à considérer sa maison comme la sienne. Emeline en faisait même les honneurs; car M. de Signy aimait le monde et recevait la meilleure société de Toulouse.

« Quelques mois après la nouvelle de la mort d'Alfred, M. de Signy parla de son ardent désir de resserrer encore plus étroitement les liens des deux amis par un mariage qu'il n'osait proposer, mais qu'il regarderait comme l'événement le plus heureux de sa vie. M. de Sombreuil, habitué à la docilité d'Emeline et ravi de la proposition de son ami, l'assura du succès et prescrivit à sa fille cette union qui fut fixée au mois suivant...

« Emeline avait obéi avec douleur mais en silence; le mois écoulé, elle était madame de Signy!... et le mois suivant n'était pas à sa fin qu'elle était morte... morte à vingt ans!...

« Cependant, après des procès difficiles, Alfred avait heureusement terminé ses affaires, et il revenait à Toulouse, où son cœur le rappelait. Débarqué à Bordeaux, il y achète une large berline dans laquelle il entasse mille fantaisies de femme qu'il veut offrir à celle qu'il aime, et il part avec la rapidité de l'éclair.

« A son arrivée à Toulouse, où il n'a voulu entrer qu'à la nuit tom-

bante, il donne l'ordre au postillon de le conduire dans une petite rue derrière l'église. C'est là où demeure sa nourrice, il veut descendre chez elle pour mieux cacher son retour. — Là il apprend son malheur ! Il ne peut y croire et sort à l'instant même, se dirigeant vers la demeure du père de sa fiancée ; tout y est en pleurs !... Il court à la porte de M. de Signy ; les appareils mortuaires sont à peine détendus !... Il n'y a plus de doute, la demeure actuelle d'Emeline, c'est le cimetière !... Dans son désespoir il y vole ; la terre est fraîchement remuée, ses genoux fléchissent, et ses lèvres baisent cette terre qui renferme sa fiancée !...

« Tout à coup une pensée le saisit ; il veut revoir encore une fois celle qu'il a tant aimée ; il ouvre la terre avec une ardeur frénétique ; la terre est meuble et légère ; ses mains suffisent. Il arrive à la bière, frêle enveloppe que les gens de M. de Signy ont fait construire rapidement ; il arrache avec une espèce de fureur les planches supérieures, et la pâle Emeline lui apparaît paisiblement endormie !...

« Cependant l'air frais de la nuit l'a frappée ; ses bras ont fait un mouvement... ses yeux s'ouvrent... elle pousse un cri !...

« Alfred n'a pas le temps de rassembler ses idées, de penser à l'effet d'une léthargie. Il voit Emeline fixer sur lui ses regards, vivre de sa vie ; cela lui suffit ; il l'appelle des plus doux noms, l'enveloppe de son linceul et l'emporte dans ses bras chez sa nourrice.

« La proximité de sa demeure, l'ombre des murs du cimetière lui ont été favorables ; personne ne l'a vu. — « Tiens, nourrice, dit-il en entrant, tu m'as donné de ta vie ; donne-la toute maintenant s'il le faut pour sauver ma fiancée. » La bonne femme, stupéfaite, prodigue ses soins à Emeline qui comprend à peine elle-même son état et la présence d'Alfred qu'elle a cru mort. Soit fatigue, soit ravissement, un profond sommeil s'empare bientôt des sens de la jeune femme ; Alfred en profite pour retourner au cimetière ; il y rétablit tout dans l'état où il l'a trouvé ; de là il court à la poste commander des che-

vaux. Dans sa vaste voiture, qui est encore sous le hangar de sa nourrice, il dépose les meilleurs vêtements de la vieille femme, place sa fiancée endormie dans le fond, et lui-même occupe le devant avec l'unique témoin de cette rapide et inconcevable scène. Les chevaux arrivent, ils sont attelés, et le postillon prend la route de Paris, de ce Paris où tant de mystères sont ensevelis chaque jour!...

« Le soleil dorait la cime des grands arbres de la route, lorsque Emeline ouvrit les yeux à la lumière. Alfred la tenait dans ses bras et la regardait avec une tendre inquiétude.

« Ah! ce n'est donc point un rêve! dit Emeline en poussant un soupir qui n'était plus d'angoisse.

— Non, mon ange, dit Alfred, non; c'est ton Alfred qui te retrouve, qui te presse contre son cœur, et qui ne demande à Dieu d'autre grâce que celle de consacrer sa vie à ton bonheur. »

« Les forces de la pauvre enfant pouvaient à peine suffire à l'étrangeté de sa position, à cette inconcevable réalité. Alfred lui recommanda le calme et le silence et lui donna toutes les explications qu'elle désira.

« Arrivés à Paris les deux amants cherchèrent le lieu le plus sain, le plus aéré et en même temps le plus éloigné du bruit, pour y vivre heureux et libres. Ils se logèrent dans un hôtel de l'allée d'Antin, aux Champs-Elysées, où l'air pur et le calme eurent bientôt rétabli la santé d'Emeline. Ils n'attendaient que ce moment pour s'unir; leur mariage fut célébré à Saint-Philippe du Roule, et ils partirent aussitôt pour l'Italie. — C'est ici, au bord de ce lac, dans cette *villa* même, que j'ai connu la malheureuse Emeline.

— En quoi la trouvez-vous donc à plaindre? dis-je à Henriette.

— Hélas! la suite de son histoire est si triste que j'ai envie de la terminer ici.

— Achevez, je vous en supplie. Je vous écoute avec intérêt, avec bonheur même... vous racontez si bien! » — Henriette demeura pensive un instant; puis elle reprit avec tristesse :

« Plusieurs années s'étaient écoulées, lorsque la mort de M. Sombreuil, dont Alfred voulait payer les dettes, comme son parent le plus proche, le détermina à aller passer deux mois à Toulouse pour régler toutes les affaires du père de sa femme. Alfred voulait laisser Emeline à *Como* avec ses deux jeunes filles; mais, malgré les dangers qu'il lui faisait envisager, elle ne voulut point quitter son mari. Je fus appelée dans le conseil, et, convaincus que l'embonpoint de mon amie, son teint coloré et bruni par le soleil de l'Italie, son âge et surtout l'oubli si rapide des morts la garantissaient de toute fâcheuse reconnaissance, nous décidâmes son départ.

« Arrivés à Toulouse, Alfred présenta sa femme, sans crainte et sans affectation, comme une Italienne qu'il avait épousée dans son dernier voyage. Les deux époux furent reçus partout avec distinction; la fortune d'Alfred lui ouvrit toutes les portes; ses manières nobles et désintéressées lui gagnèrent tous les cœurs.

« M. de Signy ne fut pas des derniers à fêter les nouveaux venus, mais une semaine ne s'était pas écoulée, qu'un observateur attentif aurait pu remarquer que quelques mots échappés à Emeline, sur le respect qu'on devait à *l'oncle* défunt, avaient été recueillis par lui avec attention; quelques habitudes de pose, aussi, ne lui avaient point échappé. Sa voix, un léger signe à la main gauche et une foule d'autres indices, indifférents pour tout autre, avaient donné beaucoup à penser à M. de Signy. Depuis ce moment il ne cessa d'observer madame de Sombreuil; et il attira beaucoup son mari chez lui; il donna plusieurs repas aux femmes les plus distinguées de Toulouse, madame de Sombreuil y était toujours invitée, et chaque jour les soupçons de M. de Signy prenaient un nouveau caractère de certitude. Enfin poussé par l'idée qui le domine, il prend à part ses amis les plus intimes, leur raconte ses présomptions et les premiers résultats de ses tentatives, et leur confie qu'il veut hasarder une dernière épreuve.

« Il dispose une fête exactement semblable à celle qu'il donna

quelques jours après son mariage et prie madame de Sombreuil d'en faire les honneurs. Tout est préparé d'avance pour la répétition exacte de ce qu'il se rappelle avoir été fait. L'ancienne chambre à coucher de madame de Signy n'avait point été ouverte depuis sa mort; il y fait dresser les tables de jeu. Ses amis sont avertis, quatre d'entre eux se présentent à une table de wist; en s'asseyant ils font ensemble, très haut, la remarque que les jetons manquent. Le valet de chambre de M. de Signy semble hésiter; il ne sait où ils sont.... Emeline entend la demande des joueurs; impatiente de la maladresse du domestique, elle s'écrie: « Dans la petite armoire de la cheminée. » Les amis sont stupéfaits; mais M. de Signy n'a plus de doute; c'est sa femme! et il le déclare hautement au milieu de la fête.

« Le scandale intérieur ne l'a point arrêté, le scandale public ne l'effraiera pas davantage; il veut sa femme; il faut qu'elle rentre sous le toit marital.

« Les tribunaux sont appelés à juger cette question qui va porter le trouble dans deux familles. En vain Emeline raconte avec candeur et vérité sa triste histoire; en vain déclare-t-elle qu'elle aime mieux mourir que de renoncer à l'homme qu'elle chérit depuis son enfance... Les juges décident qu'Emeline de Sombreuil, femme légitime de M. de Signy, retournera avec son premier mari au domicile conjugal, sinon qu'elle pourra y être contrainte.

« M. de Signy, usant alors de son *droit*, et dédaignant les formes judiciaires, enlève sa femme de force, le soir même, à l'aide de ses gens, et l'installe au domicile conjugal le jour où, dix ans auparavant, il l'avait épousée...

« Il y a de certains moments décisifs dans la vie; les deux amants n'osèrent pas les saisir. Ils restèrent à Toulouse sous le coup de cet arrêt, et Alfred ne sut que menacer son rival.

« Emeline, en rentrant dans cette chambre fatale où jadis elle fut conduite par la volonté de son père, trouve sous ses pieds un cartel

envoyé par Alfred à M. de Signy, cartel que celui-ci a rejeté avec mépris. A cette lecture sa tête s'exalte, mais elle dissimule jusqu'à ce que tout le monde soit sorti ; alors une fatale résolution arrêtée depuis le commencement du procès s'affermit dans sa pensée...

« Le silence règne dans l'appartement, les bougies sont éteintes, à peine la faible lueur de la veilleuse éclaire la chambre nuptiale où M. de Signy se rappelle qu'il entra dix ans avant. Minuit vient de sonner; poussé par un sentiment et une émotion dont il n'est pas le maître, il veut pénétrer chez Emeline... Ses pas sont chancelants, sa main hésite en tournant la clef; son haleine est suspendue... son cœur bat violemment; il ne s'explique pas cet état, mais il en subit la douloureuse influence. Il approche du lit dont les rideaux sont fermés, il les ouvre en tremblant... Grand Dieu! que voit-il?... Sa femme en proie à d'horribles convulsions; il sonne précipitamment; ses gens arrivent. « Courez, dit-il, courez, elle est empoisonnée! » Les uns portent des secours à madame de Signy, les autres s'empressent d'aller chez le médecin; il arrive, c'était trop tard!...

« M. de Signy, dans un profond désespoir, supplie sa femme de vivre... La mourante fait un effort :

« Non, dit-elle, c'est une morte qu'il vous faut; vous m'avez abandonnée *cadavre*, je vous rends un *cadavre*...

« Et elle expira. »

Lord WIGMORE.



Engraved by W. Wallis





FRANCESCA DE PALERME,

OU

LE SOIR DES NOCES.

« Francesca, ma fille chérie, écoute les supplications de ta mère, qui te conjure de sauver la vie... plus que la vie, l'honneur de ton père, et de rétablir l'orgueil de notre maison. Tu le sais, Francesca, notre fortune a été engloutie, voilà près d'un an, dans le désastre frauduleux de ce banquier américain, et il ne nous reste plus que ce splendide palais de Sicile que nous ne pourrons pas conserver. Le gouffre de notre ruine s'élargit chaque jour, et tout espoir serait mort...

si nous ne t'avions pas, ma Francesca, ma chère fille! Mais tu es là, et Dieu t'a douée de grâces et de vertus pour que tu sois le trésor et le salut de ta famille, qui sans toi n'aurait plus que honte et misère... »

Et la marquise Pelazzi pleurait d'abondantes larmes en embrassant sa fille, puis la regardait avec une anxiété timide, et comme cherchant dans ses yeux si elle pouvait achever sa confidence sans avoir à craindre, sinon un refus, du moins un consentement trop douloureux.

Francesca, dont l'esprit n'osait s'arrêter à aucune conjecture, répondit bien vite avec l'accent de la naïveté :

« Eh! mon Dieu! ma mère, à quoi puis-je vous être bonne et à mon père, si ce n'est à vous aimer toujours et à tâcher d'adoucir votre sort, en le partageant avec joie et courage, quelle qu'en soit la rigueur! Hélas! que ne puis-je le changer ou plutôt lui rendre cette splendeur qui n'aurait dû jamais...

— Tu le peux, tu le peux, mon enfant, interrompit la mère; un mot de ta bouche, et notre famille rentre dans toute sa gloire! Mais ce mot, c'est la vie entière...

— Parlez, ma mère, dit Francesca immobile de stupeur comme si elle attendait la foudre.

— Eh bien! ma fille, reprit la marquise, ce riche et excellent baron de Garden, notre vieil ami d'un mois, nous demande ta main; et tout sera réparé si tu le veux, et il se fixera en Italie près de nous, et...

— Assez, ma mère, murmura Francesca d'une voix suffoquée. J'ai besoin de vingt-quatre heures pour m'accoutumer à cette idée, ou bien...

— Ah! mon enfant, songe à ton père qui, malgré toutes les privations, ne pourrait pas longtemps suffire à ses charges... songe à l'honneur de ta famille, songe aussi au baron de Garden qui, jeune encore...

— Ah! ma mère, dit Francesca en retenant ses larmes; je songerai à mon père, à notre famille... et je tâcheral d'oublier le reste. Dans vingt-quatre heures je vous porterai ma réponse. Bénissez-moi, ma mère, car j'ai besoin de courage pour dire oui, et de courage encore si je...

— N'achève pas, mon enfant, répliqua la marquise en se levant. A ton âge, le cœur est à peine éveillé; le tien n'a point parlé, ma Francesca, ta volonté peut tout. »

Francesca no répondit point, et sa mère l'embrassa longtemps et sortit, non sans se retourner bien souvent pour l'embrasser encore du geste et du regard.

« Emilio! Emilio! s'écria Francesca en tombant à genoux dès qu'elle fut seule; mon pauvre Emilio! »

Car ce cœur de jeune fille avait parlé depuis longtemps, et il ne se taisait pas un seul moment; mais ses parents ne l'entendaient point. Est-ce que les parents entendent quelque chose de ce genre? Ils croient toujours que leur fille a six ans... Elle en a seize cependant, et elle est Italienne, et l'amour est le soleil de sa vie!

Disons d'abord un mot de la catastrophe qui ruina sa famille et de ce qui s'ensuivit :

Le marquis Pelazzi, en 1836, habitait encore Milan, sa patrie, où il avait de grands biens et une magnifique existence. La marquise était une des femmes les plus brillantes de la ville, et la petite Francesca, qui entrait dans sa quatorzième année, devenait déjà l'objet, à son insu, d'une infinité de prétentions. Un jour, le marquis se trouva, je ne sais comment, compromis dans je ne sais quelle affaire politique. Les Autrichiens ne badinent pas... à Milan surtout. Il fut prévenu à temps, et se hâta de vendre terres, palais, tableaux et mobilier, qui eussent été bientôt la proie de la confiscation, et un ami se chargea de placer les deux millions de francs qu'on en avait retirés chez le fameux banquier Schmitt, nouvellement arrivé de New-York à Marseille, avec une réputation de probité et d'habileté

qui alléchait tous les capitaux de trois cents lieues à la ronde. Pour plus de précautions, les deux millions avaient été déposés au banquier sous le nom de l'ami; le nom du marquis ne paraissait point dans tout cela, et il y avait entre eux une contre-lettre, un *fidéi-commis*, tout ce qu'il faut en pareil cas. Les choses financières allaient merveilleusement; les fonds produisaient de gros intérêts que l'ami faisait tenir fort exactement au marquis; et cependant, si l'affaire politique se pacifiait, les deux millions étaient à la disposition de leur possesseur. En effet, l'orage passa sur la tête du marquis sans la toucher; le marquis voulut donc rentrer dans ses biens qu'il n'avait vendus que sous condition de retour, et il écrivait à son ami, lorsqu'il en reçut une lettre qui lui annonçait que l'honnête banquier venait de disparaître avec les deux millions et tout ce qu'il avait pu ramasser encore, ne laissant à Marseille pour toute garantie que son portrait pendu... comme il aurait dû l'être lui-même.

Le tonnerre n'est pas plus prompt ni plus terrible. Le marquis rassembla les derniers débris de sa fortune, et s'embarqua aussitôt avec sa famille pour Palerme, ville natale de la marquise, où elle avait encore un palais de marbre... dérision superbe! Ils n'avaient emmené pour tout domestique qu'une jeune fille, Béatrix, qui était de l'âge de Francesca, et qui voulait partager toutes ses fortunes, et qui trouvait les gages assez forts pourvu qu'elle les reçût de sa jeune maîtresse et qu'elle l'aidât tous les jours à se faire belle. Quand la famille Pelazzi entra dans le palais ce fut un grand serrement de cœur, à la vue de cette noble et riche architecture qui contrastait si cruellement avec la destinée de ses maîtres. Il y avait surtout un escalier pavé de mosaïques et soutenu par des colonnes de jaspe et de porphyre, et par deux cariatides, chefs-d'œuvre du ciseau italien. C'était un escalier où n'auraient dû monter que des empereurs. Les pauvres exilés du malheur le montèrent la tête baissée. Francesca resta un peu derrière pour se délecter les yeux de la beauté

de ce monument, car l'âme et les idées s'élèvent et s'exaltent avec la magnificence des murailles sculptées et la sublimo hardiesse des voûtes. Elle se ressouvint qu'autrefois, dans un voyage qu'on lui fit fairo toute petite en Sicile, un peuple de serviteurs, à la livrée des Pelazzi, remplissait de bruit et de mouvement ce royal escalier, et maintenant elle n'y apercevait plus que la bonne petite Béatrix qui, agenouillée sur les premières marches, priait la Viergo Marie et tous les anges pour que la fortune et la joie rentrassent un jour dans ce palais désert.

Depuis bientôt un an qu'ils étaient pauvres au milieu de tout ce luxe, beaucoup d'événements s'étaient passés. Le banquier Schmitt avait été condamné aux galères par contumace ; l'ami du marquis était mort de fatigue et de chagrin en courant inutilement après ce scélérat, dont tout le mondo avait perdu les traces... et Francesca, le jour de sa seizième année, avait rencontré à l'église Emilio Baldi, et elle avait cru voir son ange priant auprès d'elle. C'était un jeune Florentin ne rêvant qu'amour et poésie, voyageur par tempérament et aventureux de caractère, et qui avait dépensé d'avance à courir l'Allemagne, l'Angleterre et la France, une bonne partie de la légitime qui lui reviendrait un jour. Il continuait le cours de ses voyages par la Sicile, et de là voulait se rendre à Malte, en Grèce, en Asie, que sais-je encore? Mais non, il ne voulait plus rien de toutes ces choses; il ne voulait plus que Francesca. Un regard avait changé sa vie, et toutes ses utopies d'amour et de poésie trouvaient enfin à se réaliser. Aussi faisait-il trois sonnets par nuit, et trois lieues par jour pour tâcher de les faire parvenir à Francesca. C'était impossible, et cela ne manquait jamais. Les sonnets ont été de tout temps en Italie les meilleurs porte-voix de l'amour ; on sait en quel honneur littéraire ils étaient dans l'esprit do Boileau, et que les poètes de l'école nouvelle les ont réhabilités en France dans toute leur gloire. Eh bien! à peine si quelques feuilles ont signalé ces belles résurrections de l'art, délices des esprits poétiques, et il n'y a pas

de journal qui n'ait quatre colonnes presque triomphales toutes prêtes pour le vaudeville de ce soir qui sera mort de vieillesse après-demain. Oh ! que les masses sont prosaïques dans notre belle France, et comme on s'isole en s'élevant !...

Retournons vite à Palerme, où les jeunes demoiselles ne savent pas, comme les nôtres, la date de toutes les batailles et de tous les mariages de l'histoire (qu'une table chronologique saura toujours mieux que personne), mais où elles savent sentir tout ce qu'il y a de beau dans la nature et dans les arts (instruction et civilisation bien autrement nobles), et où Molière, en un mot, n'aurait pas trouvé de quoi faire ses *Précieuses ridicules* ni ses *Femmes savantes*, ce qui eût été grand dommage pourtant. Donc, les sonnets d'Emilio avaient jeté comme un charme sur Francesca ; l'éducation poétique a bien aussi ses inconvénients, mais ils valent mieux encore que ceux de l'éducation pédante : l'une peut égarer le cœur, l'autre le supprime ; et la religion est là qui ramène, mais qui ne peut pas ressusciter. Francesca se croyait une nouvelle Laure d'un nouveau Pétrarque ; elle serait comme un anneau de plus à cette chaîne glorieuse des belles et chastes amours des poètes ! L'ambition de ses rêves pouvait-elle aller au-delà ! Mais que d'obstacles et de malheurs dans toutes ces gloires ! Elle en faisait elle-même la fatale expérience. Emilio n'avait que vingt ans, il n'était maître encore ni de sa fortune ni de ses actions, et son père, déjà fort mécontent de toutes ses dépenses, ne serait nullement disposé à une alliance sans richesse, à marier la ruine avec la dissipation. Voilà ce que s'étaient dit les pauvres enfants... Où, et quand cela ? qui peut le savoir ? Francesca ne sortait qu'avec sa mère. Mais quelquefois la marquise dormait au sermon, et peut-être que Francesca n'écoutait pas alors la voix qui prêchait tout haut. Quoi qu'il en soit, elle en revint un jour avec un papier où les mots suivants étaient presque effacés par des larmes :

« Mademoiselle, je pars, je retourne à Florence, comme je vous

« l'ai dit, pour me jeter aux pieds de mon père et le conjurer de « me laisser jeter aux vôtres ce qui me revient de la fortune de ma « mère, si faible prix de votre cœur. Peut-être n'appellera-t-il pas « folie un amour qui me ramène à la sagesse... Quoi qu'il en soit, « conservez-vous à moi jusqu'aux premiers jours de ma liberté; « vous savez l'usage que j'en ferai. Savez-vous combien il est doux « de se dire : Il y a dans le monde un homme dont je suis le rêve « et la pensée, et dont la volonté passionnée renversera tout pour « venir mêler sa vie à ma vie et me nommer jusqu'à la mort son « idole et sa divinité? Dites, savez-vous combien cette certitude « est douce? Oh! qui le saurait sur la terre, si ce n'est mon adorée « Francesca? Adieu, ma beauté chérie, adieu, pour peu de temps « j'espère... Et puis les délices de l'amour à tout jamais.

« Ton Emilio.»

Ce départ, ces brûlantes promesses, cet avenir si incertain, le seul possible pourtant, ce premier tutoiement de l'amour au dernier mot de ce billet signé avec le sang d'Emilio!... comment le cœur de la jeune Italienne aurait-il pu tenir contre tant d'angoisses et de séductions? Aussi n'y tint-il pas. Francesca monta toute enflammée à sa terrasse sur la mer, et confia aux vents, qui emportaient son bien-aimé, mille serments de n'aimer que lui, mille vœux insensés... Puis elle renferma le billet dans son sein et toutes ses larmes dans son cœur, et descendit au salon, tenant à la main une broderie dont elle s'occupa auprès de sa mère avec un vif intérêt. Quelques minutes plus tard on annonça M. le baron de Garden. C'était un homme de quarante-cinq ans, très grand, très gros, très gras, avec un habit bleu dans son premier lustre, du linge de neige, des chaînes d'or qui se croisent, une physionomie ouverte et riante, et une tabatière de quinze cents francs toujours à la disposition de tout le monde; un de ces bons Allemands tout ronds, qui inspirent la confiance rien qu'en se montrant, et qui absor-

bent par la puissance aspirante de leurs poumons tout l'*azote* d'un salon de cinquante pieds carrés sur vingt de hauteur. Ce monsieur ne resta qu'un quart d'heure, ne dit presque rien, fut fort aimable, et demanda en sortant la permission de revenir faire sa cour à madame la marquise et à mademoiselle Francesca.

M. le baron de Garden n'était que depuis trois semaines à Palerme, où il étalait un grand luxe avec les manières les plus simples. On ne savait pas trop d'où il venait ni ce qu'il faisait, on savait seulement qu'il était fort riche, et sur cette seule recommandation il avait eu ses grandes entrées dans les meilleures maisons de la ville. C'est ainsi que, de proche en proche, il s'était introduit dans la famille Pelazzi, où un grand intérêt l'appelait. Riche comme il était, il n'avait qu'une seule ambition, celle de s'allier à une haute famille dépourvue de richesses, et de faire le bonheur d'une aimable demoiselle en réparant les injustices du sort. C'est ainsi qu'il s'était noblement annoncé dans le pays, et les partis aristocratiques ne lui manquaient pas; mais il avait vu Francesca, et il ne cherchait plus. Ce gros homme était réellement amoureux, peut-être pour la première fois de sa vie, à coup sûr pour la dernière. Il n'ignorait pas la ruine du marquis Pelazzi, quoiqu'il n'en connût ni les causes ni les circonstances; ce sont des choses dont le marquis n'avait fait confidence à personne; il y a des chagrins trop fiers pour consentir à se plaindre, des plaies trop vives pour se laisser toucher! Au reste, de même que le baron de Garden ne faisait point parade de l'origine de sa fortune, de même il respectait le secret du malheur. Bref, dès le lendemain de cette première visite, il était venu s'offrir pour gendre au marquis Pelazzi, en proposant de reconnaître par contrat de mariage deux millions à mademoiselle Francesca; et cela, indépendamment des biens considérables dont il ferait donation à sa future.

Le marquis et la marquise croyaient rêver; ces deux millions rentrant dans leurs mains par une générosité aussi prodigieuse





que la scélératesse qui les leur avait extorqués naguère!... c'était à en perdre la tête de joie. Ils écrivirent, pour des renseignements, en Allemagne, aux personnes très recommandables que leur indiqua le baron. Les renseignements arrivèrent courrier par courrier, et si excellents!... La conduite de M. de Garden parlait d'ailleurs d'elle-même. Les fonds, les valeurs, les clauses, tout fut compté, vérifié, arrêté... Il n'y avait plus à s'occuper que du consentement de la mariée. Mais pourquoi ne serait-elle pas heureuse? tout le reste allait si bien! Les parents, refroidis qu'ils sont, ne voient presque plus dans le mariage que le contrat; ils connaissent le néant de l'amour et ne se souviennent plus de sa magie; ils jetteraient sans remords, et croyant bien faire, un épais bourgmestre aux bras de Juliette; ils mêlent de la bière avec du nectar de Malvoisie. Qu'importe? ce n'est pas eux qui boiront cela. Les meilleurs, après avoir choisi leur gendre, sous condition, s'assurent que leur fille n'a point d'antipathie prononcée pour lui, et les voilà contents quand la pauvre enfant, qui n'aime encore aucun homme, ne déteste pas celui-là; comme si la femme était créée uniquement pour ne pas détester son mari; comme si la grande chose de la vie n'était point le plus affreux supplice quand elle n'est point la plus divine volupté; comme si l'amour, banni des noces, ne devait pas revenir plus tard sous une figure étrangère!... Et ces bonnes mères déshéritent ainsi leur fille du paradis terrestre... ou de l'autre paradis! et elles enferment, sans y songer, dans cette effrayante alternative, dans cet implacable dilemme, une jeune destinée qu'elles voudraient couronner de gloire et de félicité!

Telle était la marquise Pelazzi le jour où elle eut avec sa fille l'entretien qui ouvre ce récit. Elle savait fort bien (ses yeux lui suffisaient pour cela) que Francesca n'aurait point d'amour pour le baron de Garden, mais elle retranchait hardiment l'amour de sa vie, elle qui n'osait pas la priver de richesse.

On se rappelle que Francesca lui avait demandé vingt-quatre heu-

res pour réfléchir et lui porter sa réponse. Mais sou cœur avait souffert pendant ces vingt-quatre heures une éternité de supplices, sans que son esprit pût sortir du cercle orageux de ses incertitudes. C'était toujours : « Mon âme s'est donnée à Emilio, je ne puis la lui retirer sans crime et sans désespoir; » ou bien : « Mon père attend d'un mot de moi la misère ou la fortune, la gloire ou la honte. Puis-je lui dire : Soyez misérable et avili?... Mais si Emilio meurt... et il en mourra, bien sûr!... Mais si mou père me maudit en expirant!... Ah! Emilio, pourquoi es-tu parti? l'absence n'est jamais bonne à rien. Je t'irais consulter, jo to dirais : Ordonne! et j'obéirais; et peut-être m'enfuirais-je avec toi au bout do l'univers, ou peut-être puiserions-nous dans les bras l'un de l'autre l'héroïsme de nous quitter pour toujours! L'étincelle des plus nobles vertus no doit-elle pas jaillir du contact enflammé de deux cœurs qui s'adorent!... Mais seule, mais abandonnée à moi-même, et ignorante do ce que voudrait ton amour ou ta vertu; que devenir? que décider?... Ah! je tue mon Emilio ou mon père!... Que ne puis-je mourir de cette pensée!...»

Et près de trente heures s'étaient écoulées, et l'âme de Francesca roulait toujours dans ce cauchemar de perplexités... quand son père entra dans sa chambre, le front si triste, la démarche si accablée, le regard si douloureusement suppliant... que la charmante enfant se ressouvint seulement qu'elle était sa fille, et s'écria en se suspendant à son cou : « Mon père, prenez mon cœur, prenez ma main, preuez ma vie, et qu'il soit fait selon votre volonté! »

Les yeux desséchés du marquis retrouvèrent des larmes pour le bonheur et la reconnaissance, et Francesca sentit descendre en son âme une sainte extase qu'aucune langue mortelle ne saurait exprimer. Il lui semblait qu'elle venait de rendre à son père la vie qu'il lui avait donuée. Le marquis appela sa femme, et tous les deux, à défaut de paroles que la joie leur ôtait, couvrirent de caresses leur ange sauveur.

C'était le 10 juin de la présente année 1838 que ces choses se

passèrent ; et le mariage du baron de Garden et de Francesca fut aussitôt fixé au 3 juillet. Cependant Francesca, encore tout émuo, écrivit lo billet que voici, qu'elio jeta elle-même à la poste avec d'autres lettres, en accompagnant sa mère pour quelques emplettes :

« Emilio, mon Emilio, que ce nom vous soit encore donné par « votre Francesca... et puis la mort ! Il fallait sauver la vie de mon « père en sacrifiant la mienne. Avant un mois je serai la femme du « riche baron de Garden... Dans un mois, si Dieu m'entend, jo vous « attendrai là-haut pour les noces éternelles ! Vivez cependant, soyez « grand par le génie, et que votre gloire me console dans le ciel « de l'amour que jo mo suis refusé sur la terre... Mon cœur se dé- « chiro... Adieu ! »

Le baron venait tous les jours, et tous les jours Francesca mesurait avec plus de terreur l'abîme de son sacrifice. Cet hommo n'avait plus même besoin du contraste d'Emilio pour lui déplaire en tout. Je no sais quoi de faux lui apparaissait vaguement sous sa bonhomie joviale, et je ne sais quoi de mauvais et d'inquiet dans ce sourire presqno continuel où la bouche et les yeux ne s'accordaient pas. Et sa conversation lui semblait si pauvre ! et ses plaisanteries si tristes !... et ses manières et ses sentiments si empruntés ! Et puis l'âme de Francesca défaillait comme un vainqueur blessé qui succombe sous sa propre victoire.

Le jour fatal se lova sombre et orageux. Un tonnerre sans cesso roulant suivit la noce à l'église. Lo même tonnerre la ramena au palais, et accompagna les *toasts* du repas nuptial. Francesca dès longtemps avait obtenu que les porsonnes indispensables y fussent seules conviées, et quo tout finît avec ce repas. Quand on se fut levé de table elle se plaignit d'uno grando fatigue causée par l'orage et la chaleur, et demanda la permission de se retirer dans son appartement ponr s'y reposer jusqu'au soir. Sa mère voulut y monter avec elle, tandis quo le marquis recevrait la dot des mains du baron qui baisa au front sa jeune épouse en lui disant :

« Allez, ma belle Francesca, et quand la nuit viendra... bien tard! je viendrai. »

Une demi-heure après, le marquis était lui-même dans la chambre de sa fille, lui apportant les deux millions en billets de la banque de Naples.

« Gardez-les, mon père, répondit-elle, et rachetez les biens de notre famille.

— Oui, mon enfant, je savais d'avance ta réponse, et j'en ai déjà parlé à ton mari qui veut tout ce que nous voulons. Il est parfait, et il t'aime!... c'est une idolâtrie! Il sera comme une âme en peine pendant les heures de solitude que tu as demandées, et il est allé courir en voiture les rues et les magasins de la ville pour tromper le temps... Mais repose-toi, ma fille, nous allons nous retirer ta mère et moi, et si, après le tomber du jour, tu entends des pas dans l'escalier, ne t'étonne point : ce sera ton mari qui viendra te voir.

— Et je serai avec lui, ajouta la mère. Adieu, ma fille; que la sainte Vierge te bénisse comme nous le faisons du fond de notre cœur. »

Francesca restée libre courut à son secrétaire, en tira un coffre plein de papiers, et se mit à s'enivrer une dernière fois de la lettre et de tous les sonnets d'Emilio. Cette vie d'amour écrite en paroles de flamme, on la recommencerait pendant toute l'éternité! Voilà deux heures que Francesca y était plongée, lorsqu'un grand tumulte, des cris lointains et menaçants, ces fortes clameurs de la foule qui sont comme la voix de l'enfer, vinrent la tirer de son délicieux somnambulisme... Quelque chose d'extraordinaire se passait au bout de la rue. Quand on est violemment préoccupé, il vous semble que toutes les agitations extérieures ont un mystérieux rapport avec les vôtres. Francesca sonna Béatrix, sa gentille caméristé, et la pria d'aller voir dehors d'où venait tout ce bruit et ce qu'il signifiait; puis elle ouvrit sa fenêtre. Il était déjà nuit, et,

après une journée de tempête, le ciel avait repris toute sa sérénité, et les étoiles brodaient de paillettes d'or le brun manteau du firmament. Cependant le tumulte continuait, et la foule grossissait là-bas ; et Béatrix volait comme un oiseau. Francesca ne pouvait distinguer que des gestes vagues et des cris confus, mais elle se plaisait à ce spectacle qui l'aurait effrayée autrefois ; elle aimait à s'en exagérer les proportions jusqu'à celles d'un bouleversement général dans lequel peuvent se rompre bien des chaînes et se métamorphoser bien des destinées. Un cœur en révolution voudrait celle d'un empire ; il ne sait ce qu'il demande, mais tout changement lui semble une espérance, et, après tout, si la machine du monde s'écroule sur son malheur, tant mieux !... Béatrix revint. Hélas ! ce n'était point une révolution ; c'était tout uniment, d'après les détails assez peu précis qu'elle avait pu recueillir, un jeune homme nouvellement débarqué à Palermo, qui venait de reconnaître dans un café un grand voleur que l'on cherche partout ; il lui avait mis la main sur le collet... Une rixe s'en était suivie ; beaucoup de personnes traitaient le jeune homme d'imposteur, mais il persistait dans son dire, et il avait appelé main-forte, en criant qu'on les menât tous deux chez le magistrat ; le peuple s'en était mêlé, la garde était arrivée, et toute cette affaire allait s'éclaircir dans le bureau de police. « Du reste, ajouta la jeune camériste, madame la marquise fait encore la sieste et n'a rien entendu ; mais j'apprends qu'un ami de M. le marquis est venu le chercher tout à l'heure ; ils sont sortis ensemble, et peut-être saura-t-il quelque chose... Saints anges ! comme vous êtes triste, ma bonne maîtresse !...

— Ce n'est rien ; va, ma chère Béatrix, laisse-moi... »

Et la pauvre Francesca retomba du haut de ses chimériques spéculations dans l'impitoyable réalité. Le baron ne pouvait tarder à rentrer, l'instant du supplice approchait.

« Qu'ai-je fait ! s'écria-t-elle... Ah ! le couvent, la fuite, le déshonneur même, tout valait mieux que cet horrible sort... Quoi !

pour toujours enchaînée à ce.... Non! non! s'il y a un hymen selon le monde, il y en a un selon Dieu; celui-là est le volontaire hymen des âmes... Viens, Emilio, viens réclamer ta fiancée toujours fidèle au fond de son cœur... Oh! Francesca di Rimini, ma patronne d'amour, ta mort ne m'épouvante pas, si délicieusement payée par le dernier instant de ta vie!... Ciel! que dis-je? ajouta-t-elle en apercevant dans un miroir sa fraîche couronne de mariée... Ah! que Dieu me pardonne! Mais n'entends-je point monter quelqu'un? Oui. Allons, sonnets brûlants, lettre adorée, rentrez dans ce coffre discret comme la tombe... Moi seule j'en soulèverai la pierre dans mes heures nocturnes... Mais le bruit des pas redouble... ils se hâtent sur les dalles des dernières marches... Voici le moment... c'est mon mari!... mon mari!... je meurs!... »

Elle retomba sur son fauteuil, et, le coude appuyé sur la table où était le précieux coffret, l'autre bras roidi de frayeur, le regard terne, immobile, tourné vers la porte, et la pâleur du marbre sur tous ses traits, elle semblait, sous son voile de mariage, une jeune trépassée dont on a écarté le linceul pour l'admirer encore. La porte s'ouvrit!...

« Francesca, ma Francesca! cria de loin Emilio qui vint se jeter à ses genoux en les couvrant de baisers et de larmes d'ivresse! Il ne pouvait pas être ton mari, et tu peux encore être ma femme!

— Oui, oui, voilà celui qui nous a sauvés tous, » reprit la marquise en entrant un instant après avec quelques amis.

Francesca perdue de joie et de volupté ne put entendre aucune explication.

Le fait est que, lorsqu'Emilio avait reçu à Florence la lettre de Francesca, il allait partir lui-même pour la Sicile avec le consentement de son père, qu'une bonne tante avait obtenu, au moyen d'une donation considérable à son neveu. Atterré du coup, il ne fit rien paraître, espérant encore arriver à temps... Il était en effet ar-

rivé à Palerme le jour même du mariage, mais une heure après la messe! Il courut par la ville en rugissant et roulant dans sa tête mille pensées folles. Accablé de fatigue et d'émotions, il s'évanouit enfin dans une rue assez déserte. Il était presque nuit quand des passants le relevèrent et le portèrent dans un café. Lorsqu'il rouvrit les yeux, un groupe d'élégants reconduisait à son carrosse un gros monsieur qui avait l'air de la prospérité même. Emilio entendit nommer le baron de Garden; il s'élança comme une flèche, et à peine l'eut-il entrevu :

« Lui, s'écria-t-il avec une voix terrible, car toutes ses forces étaient revenues miraculeusement, lui, le baron de Garden! Messieurs, c'est Schmitt le banquier, Schmitt le voleur, Schmitt le galérien!... Me reconnais-tu, misérable! crois-tu échapper aux regards d'un amant comme à ceux de la justice? Je ne te demande point les quelques mille francs que tu m'as volés à Marseille pour une seule fois que je t'y ai vu; mais rends-moi mon trésor de Palerme, cette fleur de beauté que ton souffle infâme allait flétrir. Quand ces brigands sont riches de tous leurs vols, ils recherchent la société et l'alliance des honnêtes gens comme un dernier luxe!... Messieurs, cet homme est mort devant la loi, son mariage est nul. Viens, malheureux, que je te confonde devant le magistrat! » Et de là tout ce tumulte si peu éclairci d'abord; et on avait envoyé chercher le marquis, tandis qu'on saisissait les papiers du faux baron à son hôtel, et la vérité, dans toute sa *hideur*, était apparue dévoilée par Emilio, que son mauvais génie, ou plutôt son bon ange, avait un jour adressé à la banque de Schmitt, dans un de ses voyages en France.

Le marquis rentra au palais vers minuit. « Mes amis, dit-il tremblant encore de terreur, le monstre, démasqué tout entier, vient de s'empoisonner; il est mort! »

Car cet homme si gai portait toujours sur lui de l'acide prussique, en cas de besoin.

« La Providence, ajouta le marquis, a voulu qu'il s'acquittât envers moi... Grâce à elle, mon cher Emilio, je puis aussi m'acquitter envers vous... Embrassez votre femme. »

Ainsi fut exaucée la prière de Béatrix. Ainsi, à l'heure qu'il est, on peut voir un poète heureux! — C'est décidément le siècle des phénomènes.

EMILE DESCHAMPS.

LA JEUNE LECTRICE.

I.

Sophie Monville, à peine âgée de seize ans, venait de perdre, dans l'espace de six mois, un père qui la chérissait tendrement et une mère qui ne vivait que pour elle. Elevée par eux dans une province éloignée de la capitale, elle n'en avait reçu qu'une instruction et des talents modestes; elle peignait des fleurs et faisait même quelques portraits en miniature, mais non pour les exposer au salon; elle touchait du piano, mais sans chercher à parodier le jeu do Listz ou de Herz (qu'elle n'avait au surplus jamais entendus), et elle se serait arrêtée devant les *difficultés* les plus *faciles* pour nos

jeunes virtuoses de la capitale. Le principal talent de Sophie était la lecture à haute voix; son organe agréable, sa prononciation netto et bien accentuée, étaient pour elle dans cet exercice des avantages naturels que ses parents avaient cultivés avec soin. C'était aussi, à peu de chose près, le seul héritage qu'ils lui avaient laissé.

Recueillie momentanément par une tante dont la fortune, également très médiocre, devait pourvoir à l'entretien et l'éducation de plusieurs enfants, la jeune Mouville avait une âmo trop délicate pour vouloir rester à la charge de cette parente. Après quelques jours donnés tout entiers aux regrets elle songea sérieusement à son avenir, et supplia sa tante de l'aider à obtenir quelque place où ello pût trouver à utiliser ses faibles connaissances; madame Lormoy lui promit de s'en occuper.

Peu de jours après, le journal du département vint à leur aido; il contenait les lignes suivantes :

« Madamo la marquise de Gérancour (il y a encore des marquises « dans les départements) désire trouver une lectrice, à laquelle elle « fera un sort avantageux. Il faut que ce soit une jeune fille bien « élevée, d'une famille honnête... »

« Eh bien! ma nièce, n'est-ce pas là notre affaire? » dit madame Lormoy en s'interrompant. Puis elle continue :

... « Qui sache lire avec intelligence... » ;

« J'espère qu'elle ne pourrait pas mieux trouver... Poursuivons :

... « S'adresser dans la ville de...., à M. le professeur Ancelin, « chargé de prendre les renseignements nécessaires. »

« Voilà, dit Sophie, une circonstance favorable pour moi; M. Ancelin estimait et aimait mes parents; il voulut bien même, par amitié pour eux, me donner quelques leçons de langue française. Je ne pouvais désirer un juge mieux disposé à mon égard. »

En effet, d'après les démarches faites promptement près de lui, M. Ancelin, heureux de pouvoir concilier avec ses souvenirs d'affection les devoirs de sa conscience, déclara aux nombreuses *can-*

didates que Sophie Mouville réunissait mieux que toute autre les conditions exigées par la marquise, et se chargea de la présenter à cette dame.

Tous deux reçurent l'accueil le plus gracieux; le lendemain M. Aucelin repartit pour sa petite ville, et la jolie lectrice était installée dans ses fonctions.

II.

Madame de Gérancour avait conservé de son ancienne coquetterie tout ce qui pouvait s'allier à ses soixante et quelques années et diminuer autant que possible aux regards investigateurs le chiffre de la fraction. Une soigneuse attention donnée à sa pose comme à sa démarche laissait encore remarquer sa taille avantageuse. De riches étoffes, entre autres le velours, fournissaient les matériaux de ses robes. Les couleurs foncées, et particulièrement le noir, y dominaient, mais faisaient ressortir la blancheur d'un cou que l'on pouvait affranchir de collerettes, de fichus montants, sans craindre en lui un révélateur trop indiscret des atteintes du temps.

Il est un autre indice de sa marche pour lequel la marquise se sentait une grande antipathie; infatigable liseuse autrefois, elle s'était aperçue enfin que sa vue affaiblie réclamait, pour le moins, le secours des *conserves*. Seule et bien enfermée, elle avait même essayé leur usage et s'était convaincue de leur utilité, mais en même temps du désagréable effet qu'elles produisaient sur son visage. Ne fût-elle exposée à être surprise que par ses gens avec ses lunettes sur le nez (car son effroi ne lui permettait pas d'employer vis-à-vis d'elle-même l'expression atténuante), elle ne pouvait supporter une pareille idée; dès lors se présentait la ressource, la nécessité même d'avoir une lectrice, et voilà ce qui avait procuré à Sophie Monville l'emploi qui lui convenait le mieux.

Comme nous l'avons dit, dès le lendemain elle en commença

l'exercice. Les journaux en furent le premier objet. La marquise fut très satisfaite de la manière dont Sophie lisait divers articles, faisant valoir, par un accent ému et pénétré, le récit d'une bonne action, d'une œuvre charitable, élevant naturellement sa voix à celui d'un trait héroïque. Elle lui sut même gré du tremblement involontaire que la narration de forfaits monstrueux imprimait à son organe, du pudique embarras qui s'y manifestait lorsqu'il s'agissait de quelques-uns de ces scandales que nos feuilles les plus graves n'épargnent pas à leurs lecteurs.

Dans l'après-midi du même jour Sophie dut faire à la marquise une lecture d'un autre genre; c'était celle d'un fragment d'histoire contemporaine, tracé par un de nos plus célèbres écrivains actuels. Ce style à la fois rempli de naturel et de couleur; cette prose, en même temps si pleine de poésie et de sens, tout semblait inspirer la jeune lectrice qui ne resta point au-dessous de sa tâche. Plus satisfaite encore que le matin, madame de Gérancour lui témoigna avec expansion tout son contentement, qui ne fit que s'accroître par de nouvelles épreuves.

Tout allait donc au mieux entre ces deux personnes lorsqu'au bout de quelques jours un écueil imprévu se présenta sous les pas de la pauvre Sophie. Il venait de paraître un de ces romans, assez rares dans notre époque, où la passion attache sans incidents bizarres, est éloquente sans néologisme. Il arriva promptement au château de Gérancour, et, dès le jour même de sa réception, Sophie dut en commencer la lecture à haute voix.

Il faut le dire, la candide jeune fille se trouvait ici un peu dépaysée. Comment bien lire ce que l'on ne comprend qu'imparfaitement? comment donner une expression vraie et animée à des sentiments pleins d'une ardeur que ne pouvait encore apprécier son cœur ingénu? Qu'on se rappelle que Sophie ne comptait que seize ans, et qu'elle avait à peine entrevu une des villes de sa province.

Quelques pages étaient à peine lues que madame de Gérancour

s'agita sur son siége, semblant éprouver un malaise, tranchons le mot, un *désappointement* qui, troublant encore plus la lectrice, ajoutèrent à la difficulté de sa tâche et au peu d'assurance de sa voix.

« Mon Dieu! ma chère enfant, seriez-vous malade aujourd'hui? lui dit d'abord la marquise avec intérêt.

— Non, madame... je vous assure.

— Alors vous êtes donc distraite par quelque idée étrangère?

— Ah! madame, comment pouvez-vous le croire? Je connais trop mon devoir...

— C'est que, vous qui lisez ordinairement si bien et avec tant d'intelligence, il me semble que vous vous êtes un peu négligée...

— Madame, je vais tâcher de mieux faire... permettez-moi de continuer.

— Voyons. »

Et Sophie reprend sa lecture; mais les pages de son livre deviennent de plus en plus brûlantes, et ne trouvant point en elle une flamme qui leur corresponde, ni l'accent passionné nécessaire pour bien les reproduire, elle est convaincue elle-même de son impuissance dans cette occasion. Toutefois elle est péniblement affectée lorsque la marquise, l'interrompant avec une vivacité un peu aigre, s'écrie :

« Arrêtez-vous, mademoiselle, vous me faites mal aux nerfs.

— Mais... madame...

— Voyez-vous, c'est comme si vous étiez au piano et que je vous entendisse jouer faux. »

Le mot était dur; mais la pauvre enfant, s'empressant de fermer le livre, rougit, pâlit successivement, baissa les yeux, et, y sentant des larmes prêtes à s'échapper, se hâta d'y porter, à défaut de mouchoir, une fleur cueillie au jardin le matin même.

Cette douleur muette et résignée toucha la noble dame.

« Allons, ma chère enfant, dit-elle, remettez-vous; je ne veux pas vous faire pleurer... Je suis peut-être trop exigeante; demander de

la perfection à votre âge!... Au lieu de reproches, ce sont des leçons qu'il vous faudrait, et je serais presque tentée...

— Oh! oui, madame... oh! oui, veuillez me donner une leçon. »

Mais madame de Gérancour a déjà réfléchi que, pour cela, il faudrait qu'elle eût recours à ces *lunettes* contre lesquelles son aversion semble s'accroître avec ses années. Elle se garde donc bien de donner suite à son offre, et après avoir consolé Sophie par les plus douces paroles du petit chagrin qu'elle lui a causé :

« Tenez, ma bonne amie, lui dit-elle, il me vient une idée; ce bon professeur qui vous amena chez moi, M. Ancelin, homme habile, et dont je fais le plus grand cas, est attaché à un établissement qui doit demain entrer en vacances; je vais lui écrire pour le prier de disposer des siennes en ma faveur. Le brave homme se trouvera trop heureux d'en consacrer quelques instants à une écolière telle que vous, et vos talents pour la lecture seront aisément perfectionnés par un maître comme lui. N'est-ce pas que vous consentez à ma proposition?

— Dites, madame, que je vous en remercie. »

En un instant la marquise a écrit sa lettre, et un de ses gens a été expédié en courrier vers M. Ancelin. Voici la réponse qu'il rapporta quelques heures après :

« Madame la marquise,

« J'ai reçu avec une vive reconnaissance l'aimable invitation « que vous voulez bien m'adresser. C'eût été pour moi un dou- « ble plaisir que d'être admis pendant quelque temps à vous « faire ma cour, et en même temps de pouvoir me rendre utile de « nouveau à mademoiselle Monville, la fille de mes anciens amis; « mais un obstacle, qui me semble insurmontable, me prive de ce « bonheur. Un de mes neveux, auquel j'avais promis depuis long- « temps qu'il passerait les vacances avec moi, vient de m'être en- « voyé par son père qui réside à cinquante lieues d'ici. Je ne puis

« abandonner ce jeune homme à lui-même, ni me permettre
« d'étendre votre invitation à une personne qui vous est tout-à-fait
« inconnue. Veuillez donc, madame la marquise, agréer mes re-
« grets, ainsi que l'assurance, etc., etc.

« ANCELIN. »

A peine madame de Gérancour se donne-t-elle le temps de parcourir cette épître; la réponse péremptoire est déjà dans sa tête. Si, comme l'a dit un de nos poètes :

Désir de femme est un feu qui dévore,

jugez d'un désir de marquise! Le même soir M. Ancelin a reçu ce nouveau billet :

« *L'obstacle insurmontable*, monsieur, peut être *surmonté* très
« facilement, et en voici le moyen : veuillez engager, de ma part,
« monsieur votre neveu à vous accompagner au château de Géran-
« cour, où j'espère qu'il n'aura point de regret de passer avec vous
« ses vacances. Demain matin ma voiture sera à votre porte, et je
« vous attendrai pour le déjeuner.

« Agréez, etc.

« La marquise DE GÉRANCOUR. »

« Allons, dit M. Ancelin en recevant cette lettre, voilà une femme qui a réponse à tout. Edmond, ajouta-t-il en s'adressant à son neveu, je vois qu'il n'y a pas d'autre parti à prendre que de lui porter la nôtre nous-mêmes. »

Et le lendemain, vers les onze heures du matin, l'oncle et le neveu descendirent de voiture dans la cour du château de la marquise.

III.

Un accueil empressé et amical pour le professeur, honnête et gracieux pour le jeune Edmond, les mit sur-le-champ à leur aise

dans la noble demeure. Sophie avait montré aussi une vive satisfaction à l'aspect de l'ami de son père ; à celui du jeune homme elle ne put se défendre de quelque embarras ; et même, lorsqu'il porta sur elle des regards bien ardents pour une première rencontre, elie sentit qu'elle rougissait involontairement ; c'était peut-être de pressentiment.

La marquise avait, dès le jour même, expliqué en particulier à M. Ancelin le service qu'elle attendait de son obligeance. Il promit volontiers de donner tous ses soins à une écolière aussi docile qu'intéressante, et commença bientôt ses leçons de perfectionnement. L'ouvrage dout madame de Gérancour avait fait suspendre la lecture en fut le premier sujet. Seul avec Sophie, il commença par lire devant elle quelques-unes de ces pages chaleureuses avec toute l'expression que l'art peut prêter à la voix. Puis il les lui fit lire à elle-même, et fut assez content de ce premier essai.

« Cependant, ajouta-t-il, ma chère enfant, ne vous attachez point à imiter servilement les intonations, les inflexions de mon organe. Je ne veux vous donner ici qu'une indication, que le *ton*, pour ainsi dire ; votre tact doit vous guider ensuite et votre âme faire le reste. » Le vieux professeur n'avait pas trouvé le vrai mot.

Edmond, le lendemain, était avec son oncle, lorsque la jeune lectrice arriva pour prendre sa leçon ; en se retirant discrètement, il jeta sur Sophie un regard qui disait assez combien il regrettait d'être contraint à s'éloigner. N'y avait-il que du regret dans ce regard-là ?

Mais les jours suivants, les yeux du jeune homme devinrent plus éloquents ; ceux de Sophie ne se baissèrent pas toujours ; Edmond put y lire d'abord une douce indulgence, un modeste encouragement. Que vous dirai-je? bientôt il y lut plus encore, et entre leurs regards s'établit une muette correspondance qui ne fut point interceptée au passage ; car la vue de la mar-

quise, comme on le sait, commençait à être trouble, et le bon M. Ancelin n'avait jamais bien lu que dans ses livres.

« Je suis très satisfait des progrès de mon écolière, dit un matin l'honnête professeur à madame de Gérancour ; depuis une semaine surtout elle donne à tout ce qui est sentiment, tendresse, un accent, un charme si pénétrant que je me surprends à en être ému moi-même. Je crois, madame la marquise, qu'il est temps de vous en faire juge ; et ce soir, si vous le voulez bien, elle nous lira en petit comité, vous, mon neveu et moi, l'ouvrage où vous aviez trouvé qu'elle était inférieure à ce qu'on pouvait en attendre. »

Madame de Gérancour y consentit ; et, le soir, encouragée d'avance par les éloges de son professeur, Sophie, en présence des trois personnes désignées par lui, commença sans trop d'embarras et de crainte, la lecture de l'œuvre passionnée. Malheureusement, pendant un repos nécessaire entre deux paragraphes, ses yeux, quittant un instant le livre, se portent sur ceux d'Edmond qui, vivement impressionné et par la lecture et par la lectrice, dirigeait sur elle des regards plus ardents que jamais. Soudain Sophie se trouble, hésite, perd en quelque sorte l'intelligence de ce qu'elle lit. La marquise n'en attribue la cause qu'à la timidité de la jeune fille devant deux auditeurs de plus, et, l'interrompant cette fois avec plus de bienveillance :

« C'est assez, dit-elle, mon enfant, vous reprendrez votre lecture quand nous serons seules ; pour ce soir laissons cela, et faisons un boston. »

On pense bien que Sophie ne fut pas toujours à son jeu dans cette partie. Par bonheur M. Ancelin était son vis-à-vis, sans quoi ses erreurs auraient été encore plus nombreuses.

Peu de jours après, des voisins du château invitèrent Edmond à une partie de chasse. Il fallait s'éloigner de Sophie pendant quelques heures, et son oncle, qui ne soupçonnait pas le motif de sa résistance, dut presque se fâcher pour le déterminer à accepter. Mais

combien M. Ancelin se reprocha son insistance lorsque, quelques heures après, on lui ramena en voiture son pauvre neveu, auquel un maladroit chasseur avait envoyé dans la figure la charge de son fusil. Quoiqu'il ne contînt que du petit plomb et que le coup fût parti d'assez loin, on avait craint d'abord pour la vue du blessé; cette inquiétude fut dissipée promptement par un habile docteur qui, faisant partie de la réunion, avait lui-même pansé Edmond sur-le-champ, et s'était chargé de le ramener au château. Ses paroles rassurantes furent accueillies avec reconnaissance par le professeur, par la marquise, et surtout par Sophie, dont heureusement le trouble des autres avait empêché de remarquer la vive émotion.

Toutefois le docteur avait recommandé que l'appareil fixé sur les yeux du blessé y fût conservé pendant quelques jours, et qu'Edmond restât dans sa chambre pour éviter les impressions de l'air que le déclin de l'automne commençait à rendre un peu froid. Pour désennuyer le pauvre jeune homme, il fut convenu que son oncle irait lui faire des lectures; que, pour ne pas trop fatiguer ce dernier, Sophie chaque jour le remplacerait dans cette occupation, mais accompagnée d'une des femmes de la marquise, afin de concilier les convenances avec l'humanité. Edmond seul trouva cette dernière condition un peu dure.

Or, le troisième jour de sa retraite forcée, de sa cécité artificielle, pendant une des lectures que lui faisait Sophie, la femme de chambre de madame de Gérancour, qui se trouvait en tiers avec eux, s'aperçut qu'elle avait oublié un des écheveaux de soie nécessaires pour sa broderie.

« Je vais le chercher, dit-elle à Sophie; continuez toujours, mademoiselle. »

Mais Sophie ne put continuer, car à peine la camériste était-elle sortie que le jeune homme, arrachant son bandeau pour revoir ces traits chéris, profita de ce tête-à-tête imprévu pour lui faire l'aveu

de son amour ; heureuse et tremblante à la fois, Sophie le supplia de se taire.

« Cessez, dit-elle, cessez, monsieur Edmond ; j'entends des pas dans l'escalier, c'est Joséphine qui revient ; laissez-moi reprendre ma lecture. »

Mais ce n'était point la femme de chambre, c'était la marquise elle-même qui, suivie de M. Ancelin, venait pour donner un témoignage d'intérêt au jeune blessé, et s'informer des progrès de la guérison. Entendant la voix de Sophie, elle s'arrête près de la porte et fait signe à son compagnon de ne faire aucun bruit. Sophie avait repris le roman commencé, et, ayant à lire une de ces lettres ardentes qui, suivant l'expression adoptée, *brûlent le papier*, elle y mettait un accent, une expression dont madame de Gérancour fut soudainement émerveillée. Elle entre tout à coup avec le vieux professeur ; ce qu'elle vient d'entendre, ce bandeau enlevé, le trouble des deux jeunes gens, tout contribue à lui révéler leur amour mutuel.

« Sophie, dit-elle à la jeune fille, laissez là votre lecture qui agite trop notre blessé et pourrait lui redonner de la fièvre. »

Sophie toute décontenancée salue et remonte dans sa chambre. Quant à la marquise, elle retourne dans son appartement, où M. Ancelin la suit en se confondant en excuses, en blâmant hautement son neveu.

« Dès demain, ajoute-t-il, il partira...

— Au contraire, il restera, réplique madame de Gérancour. Je vois bien, mon vieil ami, que c'est encore à moi de lever les obstacles que vous y trouveriez. Eh bien ! votre neveu est instruit, son écriture est belle ; ma main n'a pas moins besoin de repos que mes yeux. Edmond sera donc mon secrétaire, et en même temps l'époux de Sophie. Que dites-vous de cet arrangement dont nous allons leur faire part ?

— Que vous êtes la meilleure des femmes.

— Et pourtant, mon cher Ancelin, je me permettrai cette observation un peu maligne : L'amour est un meilleur professeur que vous pour former les jeunes lectrices. »

OURRY.

ALBANE.

Il écrivit à Enguerrand :

« Vivre loin d'elle, c'est un effort au-dessus de mon courage. Depuis huit jours je l'essaie inutilement. Chaque matin je mesure avec épouvante la distance qui doit me séparer du soir ; et quand le soir vient, je m'étonne qu'il ne puisse rien pour moi. Il y a dans mon sein je ne sais quoi de funeste, un mal qui le ronge. Mes vêtements s'embrasent sur mon corps ; quelquefois ils deviennent pesants comme ces chapes doublées de plomb qui faisaient courber les damnés de Dante. Un matin, je souffrais tant que mon regard a imploré Dieu.

Tout à coup j'ai frémi de me voir exaucer. Que ferais-je d'une vie où elle ne serait pas? Tu souris, toi qui es fort. Quand il me vient dans la pensée que je pourrais guérir, j'éprouve l'horreur que tu sentirais à la vue de la terre nue, froide, immobile et sans reflets. Je ne cesserai pas d'aimer; mon dernier adieu à la vie sera un cri d'amour; mon âme emportera son ardeur au-delà du monde périssable. Sais-tu, Enguerrand, ce qu'il y a de magie dans la vue d'une femme aimée? Loin d'elle je délire de tendresse, de jalousie, de désirs coupables et de désespoir; près d'elle je ne sens que repos, doux enchantements. Je passerais ma vie à la contempler, à écouter sa voix, à chercher mon destin dans ses yeux pensifs et doux, à espérer éternellement les paroles d'amour qui ne viennent jamais. Sa vue apaise mes sens; quelque chose d'ineffable et de divin se répand dans mon cœur fatigué de la lutte. Ce qu'elle dit me semble toujours combler mes vœux; c'est la réflexion qui me rappelle que j'attendais autre chose.

. . . .

« Aujourd'hui j'ai erré dans le bois, sur la montagne, partout où je l'avais vue, belle de ses affections libres, confiante en cette destinée qui l'a si amèrement trompée. Je ressaisissais le passé dans toutes ses délices; et quand je me disais que cette joie ne peut plus revenir, je me sentais abîmé d'horreur et pressé de maudire. Il y avait ensuite des moments où je me trompais moi-même sur les choses accomplies. Ce pays n'était-il pas le pays où je l'avais connue, adorée? Elle y vivait encore. Je n'aurais qu'à le vouloir pour retrouver son sourire tendre et sérieux; je ne sais encore quelle adorable expression de pudeur, de souffrance élevée et modeste quand elle se croit l'objet d'une assiduité trop ardente; et dans certains moments tant de simplicité, de bon vouloir, de gaîté confiante! Pourquoi donc ce feu qui me dévore et m'étouffe? pourquoi mon âme est-elle sombre comme à son dernier jour? Albane est là. Je puis la rencontrer dans les champs, la saluer, lui sourire,

passer vingt fois sous ses fenêtres, lui parler... C'est bien le bonheur d'autrefois... Mais elle est mariée !... Qu'importe? son mari ne vit pas auprès d'elle. Je n'ai pas à me révolter des témoignages de tendresse qu'il donnerait à sa femme. Son amour ne peut pas être le rival du mien. Elle a même le droit de mépriser cet homme. Et moi qui n'ai abusé de rien, moi qui n'ai rien épuisé, je me sens jeune et fort comme aux premiers jours. Ce mot si enivrant, qui donne soudain à la vie de l'homme tant de valeur et de beauté, l'aveu d'une femme adorée et sincèrement éprise, ce mot qui pourrait frapper de mort si le désir n'y avait pas lentement préparé le cœur, elle ne me l'a jamais dit. Mourrai-je sans l'entendre? Qu'une fois, une seule fois elle murmure : Je t'aime... Qu'une fois au moins l'existence se révèle à moi, riche, grande, complète, sans ces inquiétudes qui font toujours chercher au-delà des biens connus.

« Mon Dieu ! pourquoi donc est-elle mariée? Cet homme se placera-t-il éternellement entre le bonheur et moi? S'il n'existait pas, si au moins l'oubli pouvait nous arriver, si nous pouvions effacer de notre mémoire ces années si affreuses où elle a subi la volonté de ce maître, nous nous prendrions la main, nous traverserions la vie, le front serein et beau; nous entrerions dans la mort comme dans le sommeil.

. . . .

« Sais-tu qu'il y a dans le temps des heures fatalement dévouées à l'amour? Alors toute sagesse murmure et cède au mal intérieur qui consumait la vie. Tout ce qui avait fait soupirer l'âme, tout ce qui lui avait arraché le grand cri de détresse et de colère, ce fantôme des félicités inconnues, si longtemps poursuivi en vain, prend en ces instants la forme d'une femme. Hier, vers le soir, quand le soleil se couchait derrière nos montagnes, j'ai vu Albane qui s'avançait avec lenteur, la tête inclinée, tout son être doucement recueilli dans le passé peut-être. Je me suis furtivement abrité dans un champ de fèves, derrière une haie plantée d'aubépine, de sureau et de rosiers

sauvages, et qu'un grand chêne ombrage en cet endroit ; ce petit coin m'était bien connu. Souvent, quand la chaleur faisait haleter mon chien et brûlait l'herbe, nous nous étions assis sous le chêne du côté du chemin qui fait là un enfoncement tout frais, tout vert et tout fleuri. Je n'étais pas forcé de me cacher alors ; un cœur libre battait dans sa poitrine et dans la mienne ; maintenant c'est un cœur d'esclave. Elle est venue, comme je m'y attendais, prendre sa place sous l'arbre ; et je la voyais à travers la haie. Son air était si doux, si malheureux, que mon cœur s'est rempli de larmes. Deux oiseaux se sont approchés comme pour la distraire ; ils volaient le long du buisson et à terre. Ils y recueillaient successivement la laine que les brebis avaient laissée aux épines, des brins de paille, de la mousse fine, le duvet du chardon ; et ils portaient tout cela au nid balancé sur les fèves. De temps en temps le plus tendre y entrait, comme pour s'assurer que la couche était assez moelleuse, et sa petite tête se levait charmante, et tous deux se parlaient avec une amoureuse vivacité. Albane soupira ; son visage ému se cacha dans ses mains croisées l'une sur l'autre. Elle ne regarda plus les fauvettes, moi je les regardai encore.

« Ces créatures heureuses, cette végétation fraîche et jeune qui répandait dans l'air ses parfums subtils ; cette sève printanière que tout mon être aspirait, qui donnait l'éveil à tous mes sens ; les splendeurs de cette heure, la présence de cette femme, mes douleurs solitaires, tout devint pour moi comme l'appel du bonheur..... Albane tourna de mon côté son chaste et mélancolique visage. Toutes les ardeurs coupables s'épuisèrent soudain en moi. Je redevins timide, respectueux, jaloux de sa vertu, satisfait de ma retenue, désireux plus que jamais de ne pas l'offenser. Elle quitta ce lieu, moi je restai longtemps à la même place, puis j'allai me mettre à genoux sur l'herbe qu'elle avait pressée.

. . . .

« Mon Dieu ! donnez-moi plus de force ! Cette après-dînée j'ai couru

vers sa maison, je me suis établi dans les branches d'un marronnier ; et de là plongeant mon regard avide jusqu'au fond de la chambre d'Albane, j'ai suivi tous ses mouvements. Le besoin de respirer lui a fait ouvrir sa fenêtre. Elle était là debout, ses grands yeux bruns levés au ciel, son visage plein de mélancolie, de douceur et d'amour; elle suivait les nuages blancs qui fuyaient à l'horizon. Son air me navrait, il fallut toute ma volonté pour retenir un cri ; la sensation était si violente qu'elle déchirait ma poitrine. Ma tête se remplissait de bruit, de visions et de douleurs affreuses. Involontairement je fermai les yeux ; quand je les rouvris Albane avait quitté la fenêtre; je la cherchai dans sa chambre, elle n'y était plus. Il me sembla que je devenais fou. Ce qui se passa en moi, je ne saurais le dire ; mais je m'élançai de mon arbre dans cette chambre vide ; je la parcourus avec ivresse, touchant et respirant toute chose qui s'offrait à moi. Je me remis ensuite à marcher vivement ; je disais le nom d'Albane, je lui envoyais des baisers, je pleurais, je criais. Tout à coup elle se trouva devant moi pâle, comme une apparition. Moi qui ne me possédais plus, je tombai sanglotant devant elle.

— Je mourais loin de vous, laissez-moi vivre ici ! » Elle ne me répondit pas, mais des larmes mouillèrent ses yeux, et sa tête s'inclina sur sa poitrine. Nous restâmes un long moment en silence. « Vous pleurez, lui dis-je enfin, dites-moi donc un mot qui me soulage ! Soyez bonne comme autrefois ! Voyez, c'est ici que nous avons vécu de notre vie de jeunesse et d'enthousiasme. Vous m'écoutiez alors avec une affectueuse indulgence. Je vous voyais sourire à mes rêves superbes. Quelquefois aussi vous me grondiez. Dites-moi donc, Albane, que ces jours reviendront. »

Elle secoua la tête, et ce fut d'une voix ferme et triste qu'elle dit : « Ces jours ne peuvent pas revenir, vous le savez bien.

— Je vous vois, je vous entends... Qu'y a-t-il donc de changé autour de nous ?

— Tout, » répondit-elle. Ses yeux se levèrent sur moi : « Avons-nous les mêmes espérances ? »

Je la saisis par là main, et l'entraînant vers la fenêtre :

« Voilà notre ciel!... Albane, le soleil était si beau aujourd'hui ! J'ai vu les buissons couverts d'oiseaux, et quand j'ai traversé le bois, les violettes et les fraises embaumaient l'air, le rossignol avait ses plus doux chants. Les fêtes du cœur peuvent renaître.

— Enfant, dit-elle avec une gracieuse amertume, enfant qui oublies si vite! n'avons-nous pas vécu ailleurs?

— Non, je n'oublie pas; mais quand je sens la jeunesse puissante en mon sein, je ne puis croire au malheur absolu. Que s'est-il donc passé dans votre vie et dans la mienne qui nous défende les joies pures? Un homme est venu, je le sais; mais cet homme est parti, il s'est lui-même fait justice.

— Assez, dit la jeune femme; chacun de nous doit marcher seul dans sa route difficile. Ne cherchons pas à nous le dissimuler.

— Albane, cet isolement affecte votre âme.

— Pourtant je l'accepte.

— Eh bien! moi, lui dis-je en prenant ses mains et en les serrant avec ardeur, moi, j'ai essayé de vivre où vous n'étiez pas, l'effort a brisé ma volonté. Souffrez-moi quelquefois ici; vous y recevez bien des indifférents, auriez-vous le cœur de me chasser? Je serai plein de respect; jamais un mot hardi n'offensera votre modestie. Madame, ne me refusez pas!... Seriez-vous coupable d'être bonne pour moi comme vous l'êtes pour tous?

— Vous me faites bien mal; » ce fut d'abord tout ce qu'elle put me dire. Plus tard elle ajouta : « Plaçons-nous donc à la hauteur de notre misère. Je vous ai connu de l'énergie; n'en avez-vous plus?

— Et vous, Albane, ne sentez-vous plus rien pour l'ami de vos fraîches années?

— Hélas! dit-elle avec un sourire de douleur tranquille, y a-t-il un seul être dans ces montagnes avec lequel j'aie un rapport de goût et de sentiment? Est-ce, je vous le demande, un de ces pauvres mineurs, un de ces rudes et sauvages paysans qui peuvent satisfaire mes besoins d'intelligence? A peine s'ils comprennent cette

nature où ils sont nés. Ils suent aux splendeurs du soleil. Ils tremblent pour leurs récoltes quand le ciel a de majestueuses tempêtes. Où nous voyons la poésie ils cherchent la simple utilité. Croyez-vous qu'il y ait une langue qui nous soit commune? Vous êtes le seul qui puissiez m'entendre, me répondre, me donner quelque valeur, je le sais, et pourtant je me prive volontairement du bien que me ferait votre vue. Tenez, mon père se dispose ce soir pour une fête très enviée. Son costume du moyen-âge l'a préoccupé tous ces jours; peut-être l'essaie-t-il en ce moment. Il peut s'amuser, lui!

— Eh! que devez-vous donc à l'homme qui vous a abandonnée?

— M'a-t-il dégagée de ma promesse? Parce qu'il s'est parjuré, dois-je me parjurer aussi?

— Madame, m'écriai-je accablé, vous avez de froides raisons pour tout. Je suis bien malheureux de ne pas trouver une parole qui vous touche. Albane, ne me défendez pas votre vue. Si vous l'exigez, je serai muet en votre présence; mais que je puisse venir de loin en loin. Vous ne voulez pas que je sorte en réprouvé de cette vie!

— Est-ce une menace que vous me faites? me demanda-t-elle sévèrement.

— Non, c'est le cri d'un cœur désolé. Vous ne savez pas tout ce que j'ai senti d'horreur par votre privation. Albane, moi si fier, moi qui ne souffrirais pas un regard offensant, je m'exposais, pour vous apercevoir, à tous les genres d'humiliation. J'errais dans l'ombre comme un voleur autour de votre fastueux hôtel. Chaque voiture qui ressemblait à la vôtre m'appelait sous ses roues. J'aurais endossé la livrée, je me serais fait le dernier des valets de votre maison pour vous voir sans obstacle une minute, une seule minute tous les jours. Oh! pour vous je n'ai pas d'orgueil. »

Tout à coup Lia, la sœur de lait d'Albane, accourut, et, me prenant brusquement par la main :

« Le père de madame vient! — Je ne changeai pas d'attitude.

— Mais il vous tuera s'il vous trouve auprès de madame.

— Je suis las de la vie, et las de moi plus encore. »

Alors Albane sortit de sa froide réserve.

« Vivez! proféra-t-elle éperdue; vivez! je vous l'ordonne! j'ai besoin que vous viviez! »

Lia ouvrit une porte qu'elle ferma sur moi. Elle suivit ensuite Albane dans le salon où M. d'Alverte vint en baron féodal.

« Un homme est entré par votre fenêtre, dit-il à sa fille. Est-il encore dans votre chambre?—C'était bien le père qui se montrait.

— Il y était tout à l'heure, il n'y est plus. »

M. d'Alverte surprit un sourire moqueur sur les traits de cette Lia si fine et si jolie qu'on ne pourrait la croire de ces montagnes. Elle regardait les souliers à rosettes, le manteau court et flottant, le large chapeau. Il eut pour elle de rudes paroles. S'adressant de nouveau à sa fille :

« Je ne veux pas savoir si vous avez des torts; ce que je vous demande, c'est de faire un effort sur vous-même pour paraître à cette soirée sans préoccupation et sans tristesse apparente. Une femme est impénétrable quand elle le veut. Ne m'opposez pas vos répugnances pour le monde : votre réputation dépend de la conduite que vous tiendrez cette nuit. Si vous méprisez le monde et son opinion, il se fera plus méprisant que vous, il saura vous avilir aux yeux de tous, et vous inspirer, mais trop tard, l'effroi de ses jugements. » M. d'Alverte éleva la voix : « Quant à celui qui n'a pas craint de vous sacrifier à nn misérable entraînement, qu'il répare de tout son pouvoir le mal qu'il a su vous faire; qu'il ait assez de générosité pour ne vous revoir jamais. C'est ainsi qu'il saura vous aimer s'il est homme de cœur. »

J'entendis ces paroles, j'entendis aussi les gémissements d'Albane. Mes instincts vertueux s'éveillèrent comme aux jours des enthousiasmes sévères; je me promis de la fuir. L'être que tu appelais ton ami mérite encore ce nom, Enguerrand. »

Mme A. DUPIN.

YOLANDE.

I.

Il est des femmes qui pensent tard, la pensée n'est éveillée en elles que par le sentiment; elles ne manquent pas d'esprit, mais leur esprit vient du cœur; avant d'avoir aimé elles n'ont que des idées vagues, leurs désirs sont sans volonté; l'amour, la passion peut seule leur faire comprendre qu'elles ont un libre arbitre.

Telle était Yolande de Rocmartine, une des plus nobles jeunes filles de la Provence, cette vieille terre de la grande aristocratie. La mère d'Yolande avait émigré; rentrée en France, veuve et presque sans fortune, elle racheta à grand'peine le vieux château de

ses ancêtres qui dominait un village dont les habitants, autrefois ses vassaux, étaient devenus, par la confiscation et la vente de ses biens, ses co-propriétaires. Le malheur avait rendu la marquise de Rocmartine plus fière et plus hautaine; ses prétentions nobiliaires, renforcées par une dévotion rigoriste, la faisaient invulnérable à toute idée nouvelle; elle se croyait encore femme d'un président au parlement et reine de la capitale du comté.

Elle avait deux enfants, un fils, héritier de tous les titres de sa haute maison, médiocre intelligence, qu'elle faisait élever dans un séminaire, et Yolande, plus âgée que son frère, confiée depuis son enfance aux Ursulines de la ville d'Aix. Yolande ne voyait sa mère qu'une ou deux fois par an; elle avait involontairement pour elle plus de respect que d'amour, de ce respect de crainte qui glace l'âme prête à s'épancher, et non de ce respect de vénération qui nous attire comme un refuge. A dix-huit ans elle sortit du couvent; son âme sommeillait encore, rien n'aurait pu lui donner l'éveil dans ce cloître aux règles sévères. On avait appris à Yolande assez passablement la grammaire française, un peu de musique et les ouvrages d'aiguille; en histoire elle connaissait des abrégés arides, renfermant des dates, des noms et peu de faits; pour toute littérature le poème sur la Religion de Louis Racine. Ce qu'Yolande avait reçu de la nature valait mieux que ce qu'on lui avait enseigné; elle avait une de ces voix belles et rares dont les vibrations étendues et touchantes faisaient naître l'émotion; lorsqu'elle chantait pieusement un de ces cantiques où l'amour divin s'exprime parfois en langage profane, elle trouvait des élans de tendresse ineffable vers Dieu, où se trahissait la sensibilité d'une âme qui s'ignorait encore. A dix-huit ans, la seule poésie d'Yolande était sa voix; en l'écoutant chanter on comprenait que cette femme saurait aimer; mais si on avait interrogé son cœur on l'aurait trouvé muet. Elle était fort belle; elle avait de sa mère, ce qui l'avait rendue très fière dans sa jeunesse, une taille élevée et majestueuse, un port imposant, une tête admirablement

posée sur un beau cou de cygne, des pieds et des mains aristocratiques, tout ce qui fait dire d'une femme quand elle entre dans un salon : « Elle est d'un haut rang ! » Elle avait de plus que sa mère, pour enivrer et ravir, un de ces teints purs où se reflètent les sensations, où le sang écrit la pensée ; un œil noir, grand et limpide, qui n'exprimait encore que la candeur et une caressante bonté, mais qui serait irrésistible du jour où il exprimerait l'amour ; puis avec cela la séduisante fraîcheur d'une jeune fille vivant dans un calme insoucieux, sans souvenirs amers, sans prévisions douloureuses.

La bonté, la douceur étaient les seules qualités d'Yolande bien nettement dessinées ; elle quitta avec douleur ses amies d'enfance, et éprouva une sorte d'effroi plein de timidité, en se trouvant seule avec sa mère dans le vieux château seigneurial de Rocmartine.

« Je vous marie dans quinze jours, lui dit la marquise ; préparez-vous à ce grand acte avec piété. L'homme que je vous ai choisi est croyant, noble et riche ; je bénis Dieu de m'avoir dirigée. »

Yolande écoutait avec étonnement et sans bien comprendre ce qu'on lui annonçait.

« Ce sont des vœux éternels que vous allez faire, continua la marquise ; Dieu vous protégera si vous les tenez. »

L'idée d'une novice qui prend le voile se présenta involontairement à l'esprit de la jeune fille ; elle ne s'en effrayait point ; rien ne la préoccupait alors. Le vieux château de Rocmartine prit un air de fête, l'étiquette l'exigeait. Le frère sortit du séminaire pour assister au mariage de sa sœur ; quelques nobles familles furent conviées. Ce mouvement charmait Yolande par sa nouveauté et l'empêchait de penser ; on lui avait présenté *son fiancé ;* elle avait été surprise, mais rien de plus.

L'époux que la marquise destinait à sa fille était un type de gentilhomme campagnard, impayable pour exciter l'hilarité d'un Parisien blasé qui va chercher aux champs quelques éléments de cette franche gaîté, délassement des fatigues et des tourments de l'intelligence.

Le comte de Villabren, héritier du domaine de ce nom qui lui rapportait quinze mille francs de rente, était un homme court et replet qui, à cinquante ans, ne se sentait pas vieilli, et dont le visage fortement coloré tenait de la pomme d'api et de la betterave. Son œil petit et rond semblait goûter à ce qu'il regardait, si je puis m'exprimer ainsi ; sa lèvre épaisse était friande et pleine de convoitise ; on voyait que cet homme avait des sensations, mais de sentiments point. L'instinct de ses intérêts remplaçait en lui l'intelligence ; il avait certaines connaissances en agriculture ; nul ne vendait mieux que lui ses huiles et ses vins ; il chiffrait assez bien, mettait l'orthographe à demi, et avait lu en sa vie quelques volumes dépareillés de Voltaire, dont il parlait fort plaisamment. En fait d'art il connaissait à fond l'art culinaire ; il en aurait remontré à sa cuisinière sur l'assaisonnement d'un civet ou d'une *brandade*. La chasse était sa passion, non cette noble chasse du Nord où l'on combat avec ardeur, où l'on poursuit à cheval le cerf ou le sanglier, mais la chasse timide du piéton indolent et gourmand qui épie, couché dans les hauts blés, la caille ou la juteuse perdrix rouge qu'il voit en perspective sur sa table. Jusqu'à cinquante ans les plaisirs de la chasse et de la table remplirent la vie du comte de Villabren ; il quittait peu ses terres. Dans les rares visites qu'il faisait à Aix, à ses parents, gentilshommes provençaux, il avait cherché à se marier ; il tenait à l'argent et aux titres, et les jeunes filles, riches et nobles, ne voulaient pas de lui. Cependant, craignant de voir s'éteindre l'illustre race des Villabren, et s'apercevant que ses cheveux grisonnaient, il rechercha Yolande de Rocmartine qui était titrée, mais sans fortune. Ce choix le posa bien dans l'estime des gentillâtres campagnards ; on le proclama tout-à-fait bonhomme, éloge banal qu'on donne aux êtres qui n'ont que des qualités négatives. Yolande vit le comte de Villabren avec indifférence, comme tous les hommes qui avaient passé devant elle.

Le jour du mariage était arrivé, la marquise de Rocmartine,

après avoir présidé à la toilette de sa fille, l'avait quittée pour donner des ordres; Yolande était restée avec deux de ses cousines, jeunes filles insouciantes comme elle, mais dont l'esprit, quoique peu cultivé, avait pourtant des jets lumineux qui les éclairaient déjà sur la vie. Tout en nouant le large ruban qui serrait la robe de tulle et de satin de la mariée, tout en posant sur son sein la rose blanche, dans ses cheveux l'oranger virginal et le beau voile en point d'Angleterre qu'elles admiraient avec envie, les jeunes filles rieuses jetaient à Yolande quelques images bouffonnes sur l'homme qui lui avait donné tous ces beaux atours et dont elle allait devenir la femme. Yolande riait à son tour et restait sans émotion ; elle se tenait debout, la main appuyée sur le riche livre d'Heures dans lequel elle allait prier durant la consécration du mariage ; elle était ainsi parfaitement noble et belle, mais un peu inerte. En la voyant on eût deviné qu'on la dirigeait et qu'elle allait obéir sans regret comme sans entraînement. Le bruit des pas d'un cheval fit bondir à la fenêtre une de ses cousines.

« Est-ce un hôte qui nous arrive? dit-elle en regardant à travers les vitraux gothiques du vieux châssis; Dieu le veuille! Votre noce, ma chère Yolande, est bien triste; pas un danseur, pas un jeune homme. Mais voyez, ajouta-t-elle vivement, j'ai deviné; c'est un beau cavalier. »

Les trois jeunes filles se penchèrent à la fenêtre et aperçurent, à cheval, un jeune homme d'une tournure distinguée, et dont le visage pâle et triste était couronné de cheveux blonds que le vent soulevait sur son front; il passa devant le château et ne s'y arrêta pas.

« En vérité, c'est fâcheux, dit l'autre cousine; il est bien, très bien, mais peut-être va-t-il nous attendre à l'église. »

Yolande suivit du regard ce cavalier qui fuyait ; elle n'avait distingué qu'imparfaitement ses traits, mais elle avait compris en le voyant ce charme de l'élégance dont toutes les femmes ont l'instinct.

La marquise vint rappeler les deux cousines et dit solennellement à sa fille :

« Dans une heure vous serez aux pieds des autels; priez, recueillez-vous en songeant au grand acte que vous allez accomplir. » Et elle laissa Yelande seule.

La pauvre fille resta près de la fenêtre où, comme une apparition, venait de passer l'inconnu ; l'image de l'homme, jeune et beau, beau par l'intelligence, se dessinait confusément à sa pensée et l'attristait comme une crainte. Elle fermait les yeux peur échapper à cette vision et elle entendait le vent gémir comme une voix qui la plaignait. Son cœur avait froid et peur ; elle éprouvait une douleur si vague, si inintelligible pour elle, qu'elle pensait dormir et être dans le monde des songes. Elle sentait d'abord glisser dans ses cheveux, sur sa bouche, sur ses yeux fermés, sur ses épaules nues, un souffle odorant comme une brise qui a couru sur des fleurs; des rayons d'une lumière douce la caressaient aussi, et ces attouchements de l'air et du soleil lui causaient d'ineffables sensations. Tout à coup le rêve devint cauchemar ; un sable épais sembla se dresser vers elle et la menacer comme un flux qui monte ; elle le sentait venir ; ses pieds d'abord étaient ensevelis; puis le sable, lourd et compacte comme la terre d'un cimetière, emboîtait progressivement son corps, il gagnait sa poitrine qu'il enserrait, il touchait à sa gorge qu'il étouffait, et déjà elle le sentait monter jusqu'à ses lèvres qui se desséchaient. Sa tête allait disparaître, ses yeux se fermer sous ce linceul si lourd qu'elle ne pouvait soulever, lorsqu'elle fit un cri qui l'éveilla ! Le comte de Villabren était devant elle et lui tendait galamment sa main rouge et calleuse. La marquise était auprès de lui.

« Qu'aviez-vous ? dit-elle froidement à sa fille ; d'où vient que votre robe et votre voile sont froissés?

— Je ne sais, répondit Yolande; j'ai dormi ou je me suis évanouie.

— Est-ce ainsi que vous priez? » reprit sévèrement sa mère.

La jeune fille revint à la réalité sans douleur : le souvenir de son rêve s'était effacé.

Le mariage fut célébré, et le soir même le comte de Villabren

emmena Yolande dans sa vieille maison seigneuriale, restaurée pour la recevoir. La jeune femme eut froid et peur, comme dans son rêve, en entrant dans ces chambres gothiques mal chauffées et faiblement éclairées, qui devaient servir de prison à sa fraîche jeunesse ; car en se mariant le comte de Villabren avait déclaré qu'il ne quitterait plus la campagne ; il voulait doubler pour ses enfants, disait-il, le revenu de ses terres et en surveiller lui-même l'exploitation.

Le sort d'Yolande s'accomplit ; un mois après son mariage elle vivait encore dans une sorte de somnolence douloureuse qui l'empêchait d'apprécier sa position. Le comte était tout rajeuni, il soignait sa cuisine, mangeait mieux que jamais, se couchait à la nuit et se levait à l'aube ; il passait la journée à la chasse ou auprès de ses paysans avec lesquels on le confondait pour la rudesse de son teint et la carrure de sa taille. Il avait plié Yolande à sa vie ; elle dormait à ses heures, s'éveillait et vivait machinalement. Pour distraction elle avait les soins de la basse-cour, la surveillance du jardin ; elle passait des journées entières sous une allée de tilleuls qui entourait le modeste parterre, tout diapré de roses et de giroflées. En respirant les aromes de ces fleurs, la première partie de son rêve ressaisissait son cœur ; son œil s'attachait aux lames de lumière dont le soleil perçait le feuillage des arbres, son âme se dilatait ; elle pressentait une transformation de son être, et, pour exprimer ce qu'elle éprouvait, elle chantait de sa voix pure et sonore une de ces mélodies passionnées que Spontini avait créées dans *la Vestale.* La vibration de sa voix l'attendrissait, en s'écoutant chanter sa tête s'abaissait, et une larme tombait sur sa rêverie. Les objets intérieurs ne pouvaient la distraire de l'enfantement douloureux de son âme à la pensée, au sentiment ; la campagne autour d'elle était aride et desséchée ; c'étaient ces tristes terres de houx, de pâles oliviers et de cailloux dont la Provence est couverte. Le soir le comte de Villabren reprochait souvent à sa femme sa taciturnité ; jovial et bavard il aimait à causer en soupant ; Yolande restait silencieuse et ne mangeait pas.

« Par ma foi ! lui dit-il un jour, c'est comme si j'étais seul ! Tâche de t'égayer un peu ; j'ai demain un hôte, et je ne veux pas qu'il pense que j'ai épousé une sotte. C'est un petit monsieur fort roturier, mais qui vient de Paris et qui s'y connaît ; il veut vendre les terres que son père lui a laissées en mourant, et comme elles me conviennent je veux tâcher de traiter avec lui ; ainsi songe à être aimable. »

Le lendemain, lorsqu'Yolande entra dans la vieille salle à boiseries de chêne où l'on servait le déjeuner, elle trouva son mari causant avec un jeune homme qui la salua gracieusement. En arrêtant son regard sur lui elle pâlit et fut près de s'évanouir ; c'était le cavalier inconnu qu'elle avait vu passer le jour de son mariage.

« Mon Dieu ! » dit-elle en se jetant sur un siége, et elle expliqua cette exclamation par une douleur subite qui l'avait saisie.

« C'est un point de côté, » dit lourdement le mari.

La première pensée d'Yolande fut de fuir ; mais une ardente curiosité, un indicible besoin de connaître cet homme l'arrêta.

« Monsieur, dit-elle courageusement avec une sorte d'assurance dont elle ne se serait jamais crue capable, n'étiez-vous pas à Rocmartine le jour de mon mariage ?

— Oui, madame, j'ai traversé ce jour-là le village pour me rendre au cimetière.

— Au cimetière ! s'écria avec étonnement le comte de Villabren ; est-ce que vous osez y aller ? Pour moi je me tiens toujours à distance de cette fatale terre !

— Cette terre est sacrée, monsieur, surtout quand on a un père qui y repose !

— Ah ! c'est vrai, votre pauvre père, ce vieux maître d'école de Rocmartine, brave homme, il faut en convenir.

— Intelligence peu comprise, monsieur ; homme de bien que seul je puis pleurer comme il mérite de l'être. »

Yolande écoutait avec intérêt.

« Et vous n'étiez pas auprès de lui quand vous l'avez perdu ? dit-elle.

— Hélas! non, madame; il est mort seul. Et moi, pour qui il avait tout sacrifié, je suis arrivé trop tard pour lui fermer les yeux.

— Ah! voilà ce que c'est, dit sottement le comte, d'envoyer ses enfants à Paris pour en faire de grands messieurs. S'il vous avait gardé auprès de lui il ne serait pas mort seul. »

Le jeune homme sourit avec dédain et ne répondit pas. Yolande se sentit humiliée du langage de son mari.

« Votre père était un homme éclairé, dit-elle avec bonté, et, si je n'avais pas été au couvent losqu'il est mort, je lui aurais donné des soins.

— Vous êtes un ange, murmura-t-il.

— Ainsi vous voulez vous défaire de vos terres? reprit le comte qui en revenait à ses moutons.

— C'est à regret, dit le jeune homme; mais le climat de la Provence achève de ruiner ma santé; ce soleil ardent, ce vent âcre et sec du Mistral me tue.

— Quoi! vous êtes malade? dit avec une sorte d'effroi Yolande.

— Je suis poitrinaire, madame, et j'irai languir et mourir en Suisse. »

Yolande ne répondit pas; elle sentait une oppression douloureuse qui l'étouffait.

« Bah! bah! chassez ces tristes idées, dit le comte en buvant une copieuse rasade, et venez entendre ma femme nous chanter un air nouveau; vous me direz ce que vous pensez de sa voix. »

Le jeune homme offrit le bras à Yolande pour passer au salon, et il sentit sa main qui tremblait.

Elzéard Duval, fils d'un modeste instituteur villageois, avait montré dès son enfance une haute intelligence; son père, homme simple, mais éclairé, sentit tout ce qu'une culture habilement dirigée pourrait donner de développement à cet esprit; il se jugea incapable de cette mission d'enseignement et résolut d'envoyer son fils à Paris, où toute science a son grand-prêtre, où tous les arts ont leur re-

présentant. Elzéard répondit à l'espérance de son père; à vingt ans son esprit était grand et fort, et son âme en s'éclairant ne s'était point souillée. Paris lui avait jeté ses lumières et non ses fanges. Il aimait l'humanité et méprisait la société. Si son corps avait secondé son âme, Elzéard eût fait de grandes choses; mais à mesure que son esprit devenait plus fier et plus vivace il sentait ses forces physiques s'anéantir; il se voyait mourir, mais il marchait à la mort avec courage. Une seule pensée l'accablait, celle qu'il n'aurait pas connu l'amour, ce complément de la vie de l'homme. Son âme aspirait ardemment à ce bienfait et il l'attendait comme une dette de Dieu.

Elzéard était assis; la tête cachée dans ses mains, il écoutait chanter Yolande. Elle avait choisi, non à dessein, mais irrésistiblement, un air passionné, cet air célèbre de *Fernand Cortez :*

> Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de te plaire;
> Je n'ai plus qu'un besoin, c'est celui de t'aimer.

Sa voix, d'abord tremblante, se raffermit en s'élevant comme une passion qui, timide à sa naissance, grandit fière et résolue, et fit entendre tous les accords saisissants de cette mélodie brûlante. Son âme courait dans sa voix et la rendait plus puissante. Comme un instrument qui se détend, en cessant de chanter elle éprouva une extrême faiblesse; tout son corps tremblait. Son émotion éclata par des sanglots.

Ils étaient seuls; le comte de Villabren était sorti pour aller surveiller ses laboureurs. Elzéard en entendant pleurer Yolande leva la tête; il avait lui aussi des larmes dans les yeux. L'expression de son attendrissement rendait son noble visage plus beau encore; il était pâle; son œil avait la double flamme du génie et du sentiment; une légère veine azurée partageait son front intelligent; sa bouche était pure et charmante; tous ses traits réunissaient au plus haut point la seule beauté de l'homme que je comprenne : la beauté intellectuelle.

Yolande aussi était irrésistible; jamais Elzéard n'avait vu de femme si belle, et elle était là devant lui, tendrement émue, et son cœur lui disait que cette femme pourrait l'aimer !!! Il était enivré. Tout à coup une pensée l'arracha à son extase :

« Eh! vous avez pu épouser cet homme, s'écria-t-il, et vous êtes réellement sa femme ! » Puis il sortit comme s'il eût voulu fuir une grande douleur.

Yolande demeura anéantie; l'humiliation pesait sur elle comme ce linceul de sable qui l'avait couverte durant son rêve. Une clairvoyance soudaine lui montra l'horreur de sa destinée; tout son être fut ébranlé. Elle eut une fièvre ardente pendant plusieurs jours; quand elle revint à la vie, la transformation de ses sentiments était accomplie. Elle aimait avec passion Elzéard, elle avait la conscience de cet amour, elle le jugeait fatal, mais irrésistible. Elzéard n'avait pas reparu. Le comte de Villabren ne comprit rien à l'indisposition de sa femme.

« Or çà, dit-il un matin, notre jeune homme est bien singulier; il voulait me vendre ses terres et je n'entends plus parler de lui; il faut que j'en finisse de cette affaire, et puisqu'il ne revient pas j'irai le trouver. » Et après un déjeuner copieux le gentilhomme campagnard monta sur sa mule et prit la route de la ferme d'Elzéard.

Cette ferme était un des rares oasis de ce désert de la Provence qu'on appelle *la Crau*, vaste plaine de cailloux où la végétation n'apparaît que par accident. On dirait le lit d'une mer qui s'est retirée, et tout porte à croire que la Méditerranée s'avançait autrefois sur ces terres. Du château de Villabren à la ferme d'Elzéard on voyait se dérouler durant plusieurs lieues, à perte de vue, le sol semé de pierres.

Le comte fit cette course en homme qui a l'habitude du pays, et revint le soir sans fatigue. Pour la première fois Yolande l'attendait avec anxiété ; qu'allait-elle apprendre d'Elzéard ?

« J'ai fait une bonne affaire, dit le comte en rentrant chez lui

et en se frottant les mains, mon marché est conclu. Le jeune homme en a passé par où j'ai voulu. J'ai ses terres; il sera payé ce soir, et il part demain.

— Il part demain ! dit Yolande d'une voix brisée.

— Oui, demain soir, pour éviter la chaleur; et je crois, par ma foi ! qu'il fait bien de quitter le pays. Il avait raison, ce climat ne lui vaut rien ; depuis le jour où nous l'avons vu il a sensiblement dépéri. Je ne jurerais pas qu'il vive assez pour se rendre en Suisse. »

Yolande était atterée ; le comte lui parlait beaucoup sans qu'elle répondît, et la croyant endormie il la laissa sur le fauteuil où elle était assise et sortit.

Elle passa la nuit dans une de ces veilles préparatoires qui affermissent les âmes pour les grandes résolutions.

Le lendemain le ciel était en feu; la terre avait des étincelles allumées par le soleil; on faisait les moissons, et le comte restait aux champs depuis l'aube jusqu'au soir; il y prenait ses repas avec les moissonneurs.

Yolande partit.

Où va-t-elle, seule, à pied, sous cette zone brûlante? Elle marche sans guide, sans appui sur cette mer aiguë de cailloux enflammés qui se prolonge devant elle; l'instinct la conduit, la passion l'entraîne. Ses pieds saignent et ne fléchissent pas; elle est bien forte, elle aime!... Elle marche... elle marche longtemps; sa vue, affaiblie par la lumière éclatante qui se répercute sur les cailloux polis et qu'aucune ombre ne voile, croit distinguer au loin des arbres, une blanche maison ; mais n'est-ce pas un mirage? Elle avance dans cette direction ; son espoir se ranime. Ses pas foulent une prairie ; elle atteint les bords d'une source. Puis le paysage et le ciel tournoient à sa vue ; sa force est épuisée, son cœur s'arrête ; elle tombe. En recouvrant ses sens elle vit autour d'elle des femmes de la campagne qui lui prodiguaient leurs soins. Yolande était connue et aimée par toutes les pauvres familles du pays.

« Quoi ! par ce temps de feu, vous ici, madame la comtesse ! » dit une vieille moissonneuse dont elle crut reconnaître la voix. C'était une bonne femme renommée comme garde-malade, et qui s'était offerte au château de Villabren pour veiller quelques nuits au chevet d'Yolaude lorsque la fuite d'Elzéard l'avait laissée mourante.

« Où est-il ? ne le verrai-je plus ? A-t-il succombé ? murmurait Yolande éperdue.

— De qui parlez-vous, ma bonne dame ? dit une des paysannes.

— Elzéard ! Elzéard ! s'écriait l'infortunée encore en proie à une sorte d'égarement.

— Laissez-nous, » ajouta la vieille moissonneuse qui paraissait exercer une sorte d'autorité sur ses compagnes.

Elles s'éloignèrent.

« Oh ! madame, c'est d'Elzéard que vous parlez, c'est de mon enfaut, de ce brave jeune homme que j'ai nourri de mon lait. Oh ! je le savais bien que vous l'aimiez comme il vous aime. Pendant la nuit que j'ai veillé près de vous, je vous l'ai entendu nommer daus le délire de la fièvre ; je le lui ai dit pour adoucir son chagrin. Il m'a fendu le cœur ; il avait l'air si malheureux quand il est parti !

— Parti ! s'écria Yolande en bondissant comme une jeune panthère ; que dis-tu ? Tu me trompes... Parti ! il ne savait donc pas qu'il me tuerait en me quittant ainsi. Oh ! je le vois bien, il me méprisait, il ne m'aimait pas.

— Il ne vous aimait pas ! Ah ! vous ne l'avez pas vu pleurer, dit la pauvre nourrice en essuyant elle-même ses larmes. Savez-vous que lorsque vous avez été malade il a passé les nuits près du château de Villabren ? savez-vous que c'est lui qui m'a dit : Va, ma bonne Marianne, va te proposer pour veiller la comtesse, et viens chaque jour à l'aube me parler d'elle, dans le champ d'oliviers où je t'attendrai ?

— Il m'aimait et il est parti ! répétait Yolande avec désespoir.

— Il disait qu'il le fallait, qu'il ne pouvait rester près de vous

sans vous rendre malheureuse. Si tu la revois, ma bonne Marianne, m'a-t-il dit bien bas en partant, si elle te parle de moi, remets-lui ceci. « Et portant la main à son corset la paysanne en tira une lettre.

« — Et tu la gardais ! Oh ! donne, et que je voie si je dois vivre ou mourir. »

Elle lut, les yeux brillants de larmes :

« Vous m'aimez, Yolande, et je pars, je pars avec la pensée que je « mourrai bientôt, que je ne vous reverrai jamais. Si j'ai ce cou- « rage, c'est que je vous aime avec désespoir, c'est qu'un remords « m'irrite contre moi-même. Je n'ai pas arrêté votre destinée « quand il en était temps, et de quel droit le ferais-je aujourd'hui ? « Moi qui vous ai laissé vous livrer au malheur, de quel droit vous « dirais-je : Crois en moi ! Ecoutez mon aveu : j'arrivai au village de « Rocmartine le jour de votre mariage; en apprenant qui vous épou- « siez je me dis : Cette jeune fille est vendue ou sans âme. Je vous vis, « je m'arrêtai sous votre fenêtre. Vous étiez si belle, si touchante, « je ne vous crus plus que malheureuse. Ramené vers vous je passai « encore et je vous surpris plongée dans une rêverie douloureuse « dont les impressions se reflétaient sur vos traits. Oh ! s'il était « vrai, me dis-je, si elle souffrait, si elle sentait sa destinée, je « l'arracherais au martyre ! Je me cachai pour voir passer le cor- « tége qui vous conduisait à l'église, je résolus de vous sauver du « malheur ! Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Votre sérénité m'abusa ; « vous passâtes en souriant ; vous aviez l'air vaine et satisfaite, « vous n'étiez qu'insouciante. Pauvre enfant sans expérience, on « vous trompait. Je me dis : La vanité l'a desséchée, elle n'a plus de « cœur ; et, désespéré, je fus pleurer sur la tombe de mon père. « J'eusse voulu ne jamais vous revoir et votre souvenir me poursuivait « toujours. Une circonstance se présenta, je ne pus résister. Nos « âmes instinctivement attirées s'unirent en se rencontrant. Yolande, « quand vous pleurâtes devant moi, je compris ce que j'avais perdu « et je vous jetai des paroles de blâme par excès d'amour. Adieu ;

« j'ai laissé faire le mal et ne puis le punir. Devant tous, celui dont « vous portez le nom a des droits sacrés. Il étouffe votre âme sans « s'en douter... Il vous tue sans dessein... Il n'est pas meurtrier!... « On ne se venge pas sur la pierre qui tombe et nous écrase. Yo- « lande! pardonnez-moi le passé... pardonnez-moi d'avoir douté « de vous... J'en mourrai!... A présent, je le vois, vous avez un « cœur... vous m'aimez, et il est trop tard. »

« Trop tard, murmura-t-elle, et elle resta immobile, frappée au cœur par ce dernier mot. Oui, trop tard; je suis un être sans intelligence. Dieu m'a refusé la lumière et j'ai perdu ma vie. »

Elle ne pleurait plus; une insensibilité morne l'avait saisie, elle se faisait pitié; elle se sentait humiliée de son organisation qui lui paraissait incomplète. De quel droit mépriserait-elle le comte de Villabren? Elle aussi était une créature sans pensée, à qui le monde des sentiments avait été fermé.

Elle resta là plusieurs heures sans comprendre les paroles de Marianne; le bruit des pas d'un cheval la tira de cet égarement muet, tout son sang reflua vers son cœur. Ce bruit c'était le même qu'elle avait entendu le jour de son mariage; ce bruit c'était le glas de sa vie. Son œil devint hagard... elle tendit les bras en s'écriant: « Elzéard! »

Le comte de Villabren parut devant elle. « Vous êtes folle, ma chère petite, lui dit-il gaîment; vous étiez donc bien pressée de visiter notre nouvelle ferme pour y venir par une telle chaleur? Il fallait me le dire, je vous aurais fait conduire en carriole.

— Ah! » fit Yolande presque insensée; et elle se laissa emmener comme un enfant. Dès ce jour elle devint douce, impassible, inerte; elle ne parlait que forcément. « En vérité, lui disait souvent le comte, tu m'ennuies fort et tu me fais regretter le célibat. » Il la laissait presque toujours seule, et pour se distraire il se livrait à des excès de bonne chère.

La solitude ramenait l'âme d'Yolande à ses souvenirs. Elle jouissait de sa tristesse, elle était moins malheureuse.

II.

Six mois s'étaient écoulés.

Elzéard avait parcouru la Suisse ; l'air des montagnes avait ranimé sa santé ; il se sentait revivre avec douleur. Il regrettait le climat meurtrier de la Provence, où il serait mort près d'elle. L'ombre d'Yolande marchait sur ses pas. Toujours là, toujours dans son âme, et ne pas la revoir ! S'abandonnant à tous les caprices de son imagination malade, il parcourut les sites les plus agrestes et les plus délicieux de la Suisse. Il suivit le cours du Rhin, et sur ces bords chantés par Child-Harold il répétait avec lui :

Nor could on earth a spot be found
To nature and to me so dear
Could thy dear eyes in following mine
Still sweeten more these banks of Rhine!

Un jour il contemplait la chute de ce beau fleuve ; le soleil couchant jetait un prisme sur la masse bruyante de ses eaux, dont la blanche poussière montait au ciel comme un encens, ou se répandait en parcelles diamantées sur les arbres, sur les prés et sur les châlets du rivage. Des paysans suisses s'étaient réunis sur ces bords pour célébrer une fête. Fuyant le bruit, assis dans de hautes herbes, Elzéard vit tomber le jour. A cette heure de vague perception, l'image qui ne le quittait pas se dessinait partout à ses yeux ; elle flottait sur ces ondes vaporeuses, elle se glissait dans l'air avec la brise ; elle se perdait dans l'éther couronnée d'un nuage d'or. « Yolande ! s'écria-t-il, oh ! viens, que je te voie, ou je me précipite dans ce fleuve pour te demander à la mort. !... »

Est-ce un miracle de l'amour ? Une voix a répondu... c'est la voix d'Yolande... Yolande est devant lui... Elle était libre ; le comte avait été frappé d'une attaque d'apoplexie.

Quelque temps après ils étaient unis devant Dieu.

Louise COLET-RÉVOIL.

FÊTES A VENISE.

Tout était fête, allégresse et magnificence ; Venise-la-Superbe célébrait la venue en ces îles d'Henri de Valois, roi de France et de Pologne.

Des milliers de gondoles glissaient sur le Grand-Canal ; ce jour-là leur couleur sombre habituelle avait disparu, ou du moins elle était relevée par des draperies de brocard aux teintes éclatantes. Les gondoliers, vêtus de brillantes livrées, animés de ce sentiment, pour ainsi dire triomphal, qui enivre les Italiens dans leurs fêtes, battaient fièrement l'eau de la rame et de l'aviron, tandis que sous les

tentures relevées de l'intérieur ies patriciens étaiaient à la vue leur orgueil et leurs vêtements somptueux. De temps en temps la masse serrée des gondoles s'entr'ouvrait comme pour faire place à quelque objet merveilleux, et alors on apercevait, soit une conque artistement ornée et sculptée ; des chevaux marins, conduits par des tritons, semblaient la traîner, et à sa poupe se tenait Neptune armé de son trident ; soit un char doré attelé de cygnes, ou bien un rocher de corail que des dauphins faisaient mouvoir, des kiosques chinois, des temples, des îles flottantes plantées d'arbres et de fleurs ; tout cela monté par des marins qui s'y groupaient pittoresquement. Après les gondoles venaient les brigantins des arts et métiers de Venise, aux armes, aux costumes différents, ornés de tapisseries, d'étoffes précieuses, d'œuvres d'art, de fleurs, de fruits, de feuillages, de banderoles, et garnis de joueurs d'instruments qui luttaient entre eux de force de sons et de bruit. A leur suite s'avançait une multitude innombrable de barques découvertes, montées par les étrangers, le peuple de Venise, celui des villes sujettes de la terre ferme, des îles dalmates, mélange bigarré de costumes italiens, grecs, turcs, et de figures diverses. Ces milliers d'individus faisaient retentir l'air du bruit de leurs rames, du choc de leurs barques qui s'arrêtaient, s'accrochaient, s'esquivaient, de leurs langages particuliers, de leurs chants nationaux, de leurs cris de joie poussés avec délire. Puis les palais de marbre qui bordent les deux côtés du canal et qui s'élèvent majestueusement du sein de l'onde, fiers symboles de la puissance humaine, s'étaient aussi mis en parure. Des tentures bariolées pendaient aux fenêtres gothiques du moyen-âge, enveloppaient les colonnettes mauresques des balcons et des galeries ; des guirlandes de laurier-rose couronnaient les statues, s'enlaçaient aux ornements des façades que la renaissance avait décorées ; de longues bannières flottaient au-dessus des portes, tandis que des stores tendus obliquement projetaient sur les belles patriciennes assises

aux fenêtres et aux balcons tout le charme de la demi-teinte. Et au-dessus de cette scène brillante était le ciel d'Italie, ce ciel de saphir et d'or, si clair, si radieux qu'il semble le dernier voile qui dérobe la divinité au regard, et qu'elle va écarter pour tout noyer dans la lumière.

Toute la foule des embarcations s'était portée devant le palais du doge. Là, du milieu des galères légères, s'élevait *le Bucentaure*, tout resplendissant d'or; un chemin triomphal conduisait du palais dans les flancs de ce vénérable bâtiment, qui, depuis des siècles, avait l'honneur de porter aux jours solennels le gouvernement de la sérénissime république. Et sur la place comme sur la piazetta de Saint-Marc, sur le quai, sous les arcades du Broglio, une autre multitude immense de peuple se pressait, cherchant à pénétrer dans la demeure du doge. C'est que la seigneurie tenait conseil en présence du roi Henri, assis sur un trône, ayant au-dessous de lui le doge Moncenigo et le cardinal Saint-Sixte, neveu et légat du pape. Le prince de Valois, le quatrième successeur de Louis XII, présidant cette fière république entrée jadis seule en lice contre toute l'Europe soulevée par son prédécesseur et sortie de cette lutte sans courber le front, était en effet un spectacle singulier qui, aux yeux des Vénitiens, exaltait Henri au plus haut degré de la gloire et de la puissance. Aussi quand, la séance étant terminée, le cortége commença à sortir du palais, l'enthousiasme ne connut plus de bornes. Aux sons des trombes d'argent et des tambours qui ouvraient la marche répondaient les décharges d'artillerie des galères de l'Etat. Et lorsque parut Henri, entouré du doge et du légat du pape, des ducs de Ferrare, de Mantoue, de Savoie, des jeunes patriciens qui lui servaient de pages, et suivi de toute la seigneurie, une explosion indicible de cris ébranla l'air. C'est que depuis huit jours qu'il était à Venise le roi était devenu l'objet de l'amour des Vénitiens. Sa jeunesse, son extérieur affable, mais imposant, rehaussé encore par un costume noir, ses largesses vraiment royales, sa gloire de vainqueur

à Jarnac et à Moncontour, l'idée d'une puissance qui s'étendait sur deux grandes nations, les bonneurs inonïs que lui rendait le sénat le plus superbe, tous ces titres étaient bien faits pour entourer Henri d'un prestige enivrant.

Le cortége monta dans *le Bucentaure;* le roi alla prendre place à la poupe, sous les bannières de la république, devant la statue de Venise; la seigneurie entière s'assit sous la draperie d'or qui couvrait le pont, et le grand-amiral ayant saisi le gouvernail, le bâtiment se mit en marche entouré des galères, suivi de la foulo des navires, salué par le bruit incessant de l'artillerie, des cloches des églises et des cris du peuple entier. La marche triomphale remonta le Grand-Canal et s'arrêta au palais Foscari, jadis splendide habitation de cette famille ducale, alors propriété de la républiquo, et qu'elle avait ornée pour servir de demeure à son hôte royal.

Il était nuit; la foule avait disparu. Les gondoles amarrées sous les ponts ou aux portes des palais étaient immobiles et désertes; les lumières s'éteignaient, et avec elles les lueurs qu'elles projettent et qui semblent s'élever mystérieusement du sein de l'onde. La surface du Grand-Canal, libre et tranquille, scintillait aux rayons de la lune, et formait une brillante ceinture négligemment jetée autour de Venise. Quelques chants de barcarolles se mouraient dans le lointain comme des voix d'ombres; encoro un son, puis un écho... puis rien que parfois un soupir d'amour murmuré par la brise légère, qui passait chargée du parfum des orangers, tandis que le ciel silencieux et sublime étendait son grand voile étoilé d'or, comme le dais d'une reine, au-dessus de Venise endormie.

Le palais Foscari était comme tout le reste plongé dans le silence; mais bientôt une petite porte s'ouvrit doucement, et une gondole se détacha de la muraille; un seul marinier la conduisait, et les draperies soigneusement fermées empêchaient tout regard de pénétrer dans l'intérieur. Elle descendit vers le quartier Saint-Marc, passa

sans s'arrêter devant la Piazetta et son lion altier qui, debout sur une colonne, était bien le digne emblème de cette république fière, élevée et au cœur de pierre, laissa derrière elle le palais du doge aux dentelles de marbre, et, tournant dans un canal latéral, s'arrêta devant une vaste et triste demeure. Deux hommes masqués en sortirent, pénétrèrent dans un passage obscur et franchirent légèrement un petit escalier; au grattement de celui qui semblait l'éclaireur de la marche, la porte d'un appartement s'ouvrit et les deux inconnus entrèrent dans une chambre richement ornée. Une jeune et belle fille y était assise, la main appuyée sur son cœur pour en comprimer les battements, le cou tendu, la physionomie animée, comme si elle écoutait attentivement le bruit de leurs pas. A leur approche elle se leva précipitamment en s'écriant : « Mon cœur le disait! » Puis elle s'arrêta confuse, une rougeur subite colora ses joues, ses beaux yeux se baissèrent et elle balbutia : « Que vous avez tardé! »

— Madame, s'écria l'un des étrangers en arrachant son masque et en découvrant les traits du roi de France, depuis hier, que de fois j'ai maudit et la grandeur et ses pompes! Que ce jour de fête et d'enthousiasme m'a semblé froid! Oh! oui, ce n'est qu'ici, près de vous, sous votre doux regard d'amour, que je me sens roi glorieux. »

Et à ces mots ses lèvres imprimaient un ardent baiser sur la main de la jeune fille.

« A vous, beau cousin de Ferrare, dit Henri en se tournant vers son compagnon, qui, lui aussi, s'était démasqué, grâces soient rendues de votre zèle amical. La sérénissime république croit son hôte endormi, tandis que par vos soins il conspire ici à l'effet de lui enlever la plus belle perle de ses lagunes. »

Le duc s'inclina. « Pour en faire le plus beau joyau de la couronne de France, » reprit-il en regardant Aloïse en souriant; et il se retira dans l'embrasure de la fenêtre, dont les rideaux de brocard retombèrent sur lui.

Henri avait pris place à côté de la jeune Vénitienne, ses regards amoureux étaient attachés sur cette figure rendue plus belle encore en ce moment par un voile de tristesse.

« La France! fit Aloïse en soupirant. Seigneur, ce mot me tombe comme un poids sur le cœur. La France! votre royaume qui vous réclame, où vous allez; et moi qui vous aime, je ne suis qu'une fille de Venise. Ah! quel abîme entre nous!

— Quelle est cette inquiétude, Aloïse? repartit le prince. Votre amour n'est-il donc pas assez fort pour vous donner la foi? Celle qu'Henri de Valois a choisie pour l'objet de ses affections ne doit rien craindre. Je vous aime, et vous m'appartiendrez, je le jure par ma double couronne.

— Oh! Henri, ne jurez pas, interrompit vivement Aloïse, Dieu vous entend, et si ce n'était pas le premier serment d'amour, il pourrait punir. Si encore ce n'était que moi! » ajouta-t-elle plus bas sur le ton d'une prière.

Henri tressaillit, car ces paroles avaient évoqué le souvenir de Marie de Clèves, naguère encore si aimée de lui, et que la Vénitienne avait chassée de son cœur.

« Seigneur, continua la jeune fille, je ne sais où me conduira la tendresse que je ressens pour vous, moi, fille des Foscari, d'une famille condamnée depuis cent ans au malheur; je l'ignore, je ne cherchais même pas à le prévoir, mais vous allez partir, et moi qui vous aime tant!... que devenir?... Mon amour est désormais tout pour moi. Du moment où je vous vis, je me sentis exister; un nouveau jour se leva pour moi, jour sans tache, sans ombre, dont votre image toujours brillante était le soleil éternel. Ma jeunesse orpheline, l'absence encore récente de mon seul soutien, de mon frère, que l'esprit ombrageux du sénat retient loin d'ici sur la flotte, la tristesse de ma vie, qui s'écoule solitaire, tout fut oublié quand je vous vis. Henri, peu de temps s'est écoulé depuis ce moment, à peine huit jours, mais mon amour pour vous ne pouvait

avoir d'enfance, je le sens bien; il était né avec moi, il n'a eu qu'un réveil. Mais vous allez partir ! et moi, Henri, moi, je reste avec le désespoir !... »

Et la jeune fille cachait dans ses mains ses larmes et l'exaltation de ses traits.

« Aloïse, reprit vivement le roi, vous êtes injuste envers ma tendresse. Mais non, vous ne pouvez croire que je consente à me séparer de vous. Ecoutez-moi, mon plan est arrêté. Demain mon ambassadeur pressentira le doge sur mon union possible avec vous ; les dispositions de la république doivent m'être favorables ; comment repousser l'alliance d'Henri de Valois ? Mais si l'opiniâtreté du prince et du sénat refusait de faire plier les lois à mon désir ; s'ils l'osaient, alors j'en appelle à tout votre amour, Aloïse ; j'ai compté sur vous pour faire le bonheur de ma vie, ne me refusez pas, oh ! je vous en supplie ! » Et il s'était jeté à genoux devant elle. « Sortez de Venise, arrachez-vous au pouvoir de la seigneurie pendant qu'elle ignore encore notre liaison ; le vaisseau du duc de Ferrare est à l'ancre dans le canal de la Giudecca ; gagnez-le, il vous portera en lieu sûr, et là nous nous rejoindrons. Une fois hors du pouvoir du sénat, vous êtes à moi, Aloïse, à moi. Ah ! comprenez-vous toute la félicité bienheureuse attachée à cette union ?... »

Aloïse était restée sans voix, tremblante, oppressée ; c'est qu'en ce moment la retenue de la femme et l'énergie de la passion méridionale luttaient en elle. Mais ses yeux s'abaissèrent sur Henri suppliant à ses genoux, les regards des deux amants se rencontrèrent ; à l'instant toute expression pénible disparut du visage de la jeune fille. Quel nuage pourrait donc subsister devant ces clartés indicibles que le regard de l'amour, cet élément électrique de l'âme, allume en notre sein ? devant ces clartés qui noient dans une même lumière le passé, le présent, l'avenir ; qui réunissent, exaltent toutes les forces de l'existence en un seul sentiment d'extase, et dont la continuité serait le triomphe de la vie sur la mort ?

« Seigneur, s'écria le duc de Ferrare en relevant la tapisserie de la fenêtre, la nuit va s'éclaircir ; tous les habitants de ce palais ne dorment pas, une gondole vient de se détacher de la muraille. Qui sait? quoique les plus proches serviteurs de madame soieut gagnés, on pourrait nous épier. Il faut partir ! »

A l'arrivée du duc, Aloïse avait murmuré : « Je fuirai ! »

Henri se releva triomphant. « Duc de Ferrare, s'écria-t-il, je brave Venise et son sénat. Demain, vos bons soins aidant, madame saura la réponse de la république. Par elle ou malgré elle vous saluerez alors la reine de France et de Pologne.

— Dieu vous entende, seigneur ! repartit le duc ; mais partons sans délai ; l'aurore va venir, et le regard des *Trois d'en haut*[1] perce souvent à travers les murailles. »

Et comme Henri faisait un geste de dédain superbe. « Craignons, ajouta-t-il, d'appeler sa redoutable vigilance sur la fille des Foscari. »

Le roi céda ; il déposa un dernier baiser sur la main de sa bien-aimée ; puis, saisissant son masque, il suivit le duc.

« Adieu, madame, dit-il en partant. Que ce soit notre dernière entrevue mystérieuse. Demain vous serez au-dessus du sénat de Venise et du sombre pouvoir de ses *Trois d'en haut.* »

Un doux sourire d'amour fut la réponse d'Aloïse.

Les charmes de la jeune Vénitienne avaient facilement subjugué le cœur d'Henri. La légèreté habituelle de ce prince, qui le porta toujours à des actes incohérents, capricieux et bizarres, lui avait fait aimer Aloïse du jour où il la vit sur son balcon le suivre attentivement des yeux, lui, le beau jeune roi, couché dans une gondole magnifique, et il croyait l'adorer depuis que le duc de Ferrare l'avait introduit chez l'orpheline, à laquelle il était uni par les liens de la parenté.

Ce n'était pas sans arrière-pensée que le prince Alphonse d'Este

(1) *I tre di sora*, surnom donné par le peuple de Venise, qui ne le prononçait qu'en baissant les yeux, aux trois inquisiteurs secrets.

avait ainsi entretenu et servi cette passion naissante. Le duc haïssait mortellement Venise, et sa politique de souverain limitrophe était de créer des embarras à cette puissance qui avait fait trembler ses prédécesseurs, et dont le regard fixe semblait toujours attaché sur lui et sur ses possessions. L'amour du roi était une arme tranchante que le sort lui fournissait contre son ennemie. Soit qu'Henri épousât Aloïse, car le fils d'une Médicis pouvait s'allier à une Foscari, soit que, selon les mœurs corrompues de ce temps, il en fît sa favorite, et ce second dénouement était le plus probable, puisque le sénat refuserait la main de la jeune fille, et qu'Aloïse consentait à fuir, Venise devait toujours trembler. Les lois de la république interdisaient aux patriciennes les alliances à l'extérieur, parce qu'elles eussent infailliblement introduit dans l'Etat l'influence étrangère ; elles avaient une fois plié en faveur de Catherine Cornaro, mais alors Venise était la puissance supérieure, le prétendant la puissance inférieure, et la réunion finale de Chypre aux domaines de la république prouva la justesse du calcul. Une alliance avec Henri eût été faite dans les conditions contraires ; et de plus, Aloïse n'était-elle pas la fille des Foscari ? Le sénat ne pouvait donc souscrire à cette union ; mais la jeune fille s'arrachant à son pouvoir, Venise n'évitait plus le danger.

Aloïse, maintenant tout entière à sa tendresse passionnée, ignorait les vues intéressées du duc. Elle aimait Henri, le reste n'était rien pour elle. Si parfois les pompes royales que le roi lui faisait entrevoir brillaient à son imagination, elles s'absorbaient bien vite dans le sentiment souverain de son amour. Mais Alphonse savait que le paroxisme de cet amour viendrait à passer, et que l'ambition et la vengeance ne manqueraient pas de s'éveiller dans l'âme ardente de la Vénitienne, dont l'esprit fier, subtil, opiniâtre, en un mot italien, devait nécessairement dominer le faible Henri. Et Aloïse se serait rappelé la persécution impitoyable des Foscari, la mort de

l'infortuné Jacob, celle du grand doge François, dépossédé du trône, le supplice récent du chevalier Foscarini, l'abaissement continuel de toute cette famille; et Aloïse, devenue puissante, eût voulu venger les siens. Alors un danger redoutable menaçait Venise, danger d'autant plus difficile à parer qu'il eût mordu la république au cœur. L'édifice de l'Etat semblait fort et ferme en lui-même, mais on pouvait ébranler le terrain sur lequel il portait. La persécution des Foscari avait acquis à ceux-ci la popularité; l'alliance de la France prêterait un point d'appui à ce puissant levier. La république eût-elle pu résister à ces ennemis intérieurs, quand déjà à l'extérieur elle se voyait menacée par la redoutable maison d'Autriche et par les souverains d'Italie qui la détestaient avec tout l'acharnement cruel du faible contre le fort? Venise l'invincible fût sans doute tombée; alors quelle noble curée pour les princes qui l'entouraient!

Et c'était Aloïse, la tendre jeune fille, qui devait réaliser ces vastes espérances; et le sénat décrétait des fêtes, et les *Trois d'en haut* s'étaient endormis dans les plaisirs.

Comme la veille, Venise s'était parée de ses plus beaux atours. La joie brillait encore de toutes parts. C'était le jour désigné pour les *Regatta*, les courses des gondoles et des barques. Les vainqueurs devaient recevoir le drapeau triomphal des mains d'Henri, et la libéralité du jeune roi ajouterait sans doute un riche présent à celui de la république.

Neuf luttes successives firent briller l'adresse des mariniers Vénitiens à faire voler leur esquif sur l'eau, à suivre sans dévier la ligne qu'ils avaient prise, à raser les quais sans s'y briser, à couper la course de la gondole rivale, en même temps que la position tantôt inclinée, tantôt renversée des rameurs faisait valoir toute la beauté et toute la force de leurs proportions.

La dixième *regatta* fut faite par des femmes, et c'était vraiment un spectacle pittoresque que ces gondoliers vêtus de tuniques blanches, les cheveux épars, le teint animé, l'œil en feu, la poitrine haletante; on eût dit des Bacchantes de l'antiquité courant sur les eaux, emportées par leur délire.

Les courses étant terminées, toutes les gondoles des promeneurs, qui s'étaient retirées aux extrémités ou dans les canaux latéraux, rentrèrent sur le Grand-Canal. Chacun voulait revoir le roi qui devait partir le lendemain; c'était à qui se presserait, passerait et repasserait sous le balcon d'où il contemplait en souriant la scène mouvante et joyeuse.

Mais l'une de ces gondoles, sortant de la foule, s'éloigna rapidement, se dirigeant vers la pointe de terre qui sépare le Grand-Canal de celui de la Giudecca; elle allait la tourner, lorsqu'elle fut brusquement coupée par une autre embarcation qui l'avait suivie. Ce choc violent et imprévu la fit chavirer; un cri perçant s'en échappa. Les marins masqués du malencontreux esquif s'éloignèrent sans tarder avec leurs barques; des pêcheurs accourus relevèrent la gondole; elle était vide, et le gondolier qui la conduisait reparut seul sur les flots.

« Une femme était dans l'intérieur! » s'écria-t-il en revenant à lui. Aussitôt un pêcheur plongea dans l'eau; ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il ramena à la surface une jeune fille inanimée. On la transporta sur la pointe de terre en vue de laquelle la gondole avait chaviré, là où s'élèvent aujourd'hui la douane de mer et la blanche coupole de Sainte-Marie de la Salute; tous les soins lui furent prodigués par la foule accourue, mais vainement... elle était morte!

Le lendemain l'office des morts se célébrait à Saint-Marc. Sur un riche catafalque, entourée de mille cierges, couronnée de fleurs blanches, pâle comme les lis de son front, mais toujours belle,

reposait en paix donna Aloïsa Foscari, maintenant vraiment au-dessus du pouvoir des *Trois d'en haut ;* elle, la jeune fille restée pure, tandis que le doge, le légat, les ducs et les princes, le sénat et le peuple tout entier accompagnaient en pompe le roi de France qui quittait Venise et se rendait à Fusina, où l'attendaient de nouvelles fêtes.

SÉB. ALBIN.

LE MIROIR DE L'AME PÉCHERESSE.

« Allons, mignonne, qu'il ne soit plus question de cela, et contentez-vous d'être toujours la muse de notre Clément, toujours la divinité dont Léonard de Vinci retrouve l'image sur sa brillante palette, toujours la conseillère de Pierre Caroli et de Robert Olivétan. Ce soin, ma sœur, vaudra mieux que toutes les dissertations théologiques.

— Mais, François, vous n'avez pas lu mes vers ; les yeux de Votre Majesté ne se sont pas arrêtés sur mon *Miroir*.

— Je ne vous y aurais pas vue, Marguerite, la plus belle des marguerites. Qu'en avais-je à faire ?

— A défaut de mes traits vous y eussiez retrouvé mon esprit, mon cœur. Croyez-vous que cela ne vaille pas bien une beauté périssable et passagère?

— Ma sœur, Jean Calvin vous a gâtée, et si je me prononce avec tant de force contre sa doctrine, sachez que vous entrez pour une bonne part dans les mesures que ma royale sagesse me dicte contre les novateurs.

— Y suis-je pour une aussi large part que l'Université et ses docteurs de Sorbonne?

— Pas de plaisanteries, mignonne, sur l'Université. Elle est ma fille, la fille aînée des rois très chrétiens.

— Et en excellent père vous lui donnez le pas sur sa sœur. Votre Marguerite n'est plus que l'objet de vos persécutions.

— Méchante! vous savez bien le contraire. »

Et madame d'Alençon, qui n'avait jamais rencontré dans son frère, le roi François Ier, tant de sévérité unie à une persistance de volonté contre laquelle échouaient tous ses gracieux sourires et ses attentives prévenances, Marguerite baissa la tête, et se prit à faire une de ces moues pleines de gentillesse auxquelles elle savait bien que François ne pouvait résister.

Ce qu'elle avait prévu arriva. Le vainqueur de Marignan fut dompté, soumis par une bouderie de sœur, par un caprice de jolie femme; puis, repentant bientôt, il s'approche de Marguerite, prend ses blanches mains, et l'entourant de ses bras:

« Vous êtes une folle, dit-il; car enfin, dans quel but voulez-vous me contraindre à lire ce *Miroir de l'âme pécheresse*, dont sans doute j'admirerai la poésie, mais dont il m'est interdit de louer l'esprit et de comprendre les doctrines?

— Lisez toujours, mon frère, et si le roi très chrétien approuve ce que j'ai composé, que m'importera la décision de MM. de la Sorbonne ou des clercs de l'Université?

— Mais si cette décision ne vous touche guère, apprenez donc

qu'à moi elle importe beaucoup. Je fais corps avec ces deux puissances qui ont entre les mains le glaive de la foi, comme moi j'ai celui des lois. Nous marchons appuyés l'un sur l'autre, et je ne veux pas que les idées nouvelles trouvent un asile dans mon royaume.

— Mais, Sire, les idées nouvelles y pénètrent par toutes les portes. Quand Benvenuto Cellini a fait entrer dans votre Louvre les arts d'Italie que vos prédécesseurs ne connaissaient guère ; quand le Primatice vous développait les plans gigantesques de Fontainebleau, de Saint-Germain, de Fallombray et de Chambord, que vous jetiez comme des palais enchantés au milieu des déserts; quand Erasme et Rabelais, le joyeux, le profond curé ; quand Du Bellay, Marot et Budé, vos protégés, vous lisent leurs écrits ou vous initient à cette poésie dont vous êtes un si bon juge, ne sont-ce pas des idées nouvelles que tous ces hommes, le plus bel ornement de votre règne, mettent à vos pieds, sous la garde de votre couronne?

— Sans doute, Marguerite, sans doute; mais ces idées-là ne s'en prennent pas à l'autorité du siége apostolique, elles n'attaquent pas les fondements de notre sainte-foi ; au lieu de répandre les ténèbres, elles sèment la lumière, elles dispersent le génie ; et, tenez, voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? le chancelier Du Prat, qui est pourtant de vos amis, m'assurait ce matin même que votre livre est entaché d'hérésie, et que les curés de ma bonne ville le condamneront en chaire, publiquement, comme œuvre de Calvin.

— Ceci devient sérieux, monsieur mon frère, et je commence à trembler.

— Ne riez pas, mignonne, de ceci ; car, tout roi que je suis, je n'ai pas assez de puissance pour préserver votre tête d'un pareil coup, et j'en aurais la puissance que la volonté me manquerait encore.

— Ainsi, vous m'abandonneriez en qualité d'hérétique à toutes les damnations de la Sorbonne. C'est d'un bon frère. Eh bien ! Sire, comme mon *Miroir de l'âme pécheresse* a été composé dans les

meilleures intentions du monde, et que je suis catholique comme vous, catholique comme l'Université et notre saint père le pape, que me conseillez-vous de faire?

— Vous voilà raisonnable à la fin. Je le disais bien hier à Montmorency qui m'entretenait de vous.

— Eh ! que disiez-vous au connétable? reprend Marguerite avec un désir de curiosité dont elle n'est pas maîtresse.

— Je répondais aux doléances qu'il me faisait sur l'état de votre âme : ne parions point de celle-là, mon vieux Montmorency, elle m'aime trop; elle ne croira jamais que ce que je croirai, et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon royaume.

— Et, Sire, vous me jugiez en bon ami et en tendre frère, s'écrie Marguerite tout émue. Afin de vous prouver ma gratitude comme sœur, mon obéissance comme sujette, je suis disposée à tout faire pour anéantir ce malheureux livre qui a déjà causé tant de troubles dans l'Etat et dans l'Eglise. »

François Ier sourit de ce sourire plein de finesse que son élégante moustache ne parvenait pas à cacher; puis, présentant la main à Marguerite.

« Assez d'un sacrifice pour aujourd'hui, n'est-il pas vrai, ma sœur? Je vous dois récompense, et veux vous la donner. »

Tous deux sortent à ces mots de l'appartement royal que les peintures de Vinci, que les bas-reliefs de Michel-Ange chargeaient de leurs magnificences. Ils traversent d'immenses salons couverts des tapisseries empruntées aux fresques de Raphaël, et que Léon X, le grand-pontife des arts, avait données à son cher et dévot fils de France; puis, de salon en salon, de richesses en richesses, ils parviennent dans l'oratoire de Marguerite de Valois, séjour de poésie encore plus que de prières, où la voix si douce de Clément Marot, où les savantes dissertations de Robert, le premier en date des hellénistes français, retentissaient plus souvent que les litanies de l'Eglise ou les patenôtres de Notre-Dame.

« Je n'ai pas voulu, mignonne, dit le roi, céder à vos obsessions et damner mon âme en lisant vos vers ascétiques, mais je désire vous venger d'un refus qui m'a coûté. Me voilà prêt, Madame, à écouter une Nouvelle de cet *Heptaméron* dont Boccace, le galant et spirituel Florentin, aurait à juste titre le droit d'être jaloux. Nous sommes seuls et j'écoute. »

Marguerite prit le vélin sur lequel ses jolis doigts avaient tracé ces contes charmants qui, selon Bayle, renferment tant de beautés merveilleuses ; puis, avec le riche poignard que Benvenuto, l'hôte du petit Nesle, avait ciselé en son honneur, et sur lequel se relevait en bosses d'or le Parnasse enrichi d'une dixième muse et le groupe de Grâces auxquelles l'artiste avait accordé une royale sœur, la Marguerite des marguerites, elle suivit les lignes inégales du précieux manuscrit. François Ier écoutait des yeux, approuvait de la tête, accompagnait d'un geste amical ou enthousiaste cette mélopée d'imagination et d'esprit, cette désinvolture de bons mots un peu hasardés, dont en ce temps-là la pudeur de la langue ne rougissait pas encore ; puis, au dernier feuillet que la duchesse d'Alençon retourna :

« Marguerite, dit François Ier, notre cour de savants vous a nommée la dixième muse. L'heureux Clément Marot est homme à forcer les trois Grâces à se ranger un peu, pour vous trouver une place dans leur ravissant ensemble ; vous la méritez bien. »

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que de l'autre côté de la Seine, du Pré-aux-Clercs comme du quartier avoisinant le collége de Navarre, un long cri retentit. C'étaient des clameurs insolites, même pour cette époque que la cour de François Ier n'avait encore pu parvenir à civiliser, des malédictions au travers desquelles s'élançait un nom qui paraissait toutes les dominer en les inspirant. Le visage du roi, naguère si calme et si souriant, se couvre tout à coup de rougeur ; pour essayer de cacher à Marguerite la douloureuse impression qu'il éprouve, il s'approche des vitraux colorés de la galerie. Le tumulte avançait toujours, porté presque

dans les flancs d'une masse d'écoliers au pourpoint noir, à la démarche hardie, qui de tous les points à la fois accouraient vers le palais pour en faire le siége. François comprit à l'instant même quelle était leur intention, et, se rapprochant de Marguerite, qui, livrée à ses poétiques rêveries, ne prêtait aucune attention à l'orage amoncelé sur sa tête :

« Votre *Miroir de l'âme pécheresse,* reprend-il avec une assurance que tant de bruit ne faisait pas chanceler, produit déjà des merveilles. Tenez, Marguerite, écoutez ces flots de populaire que l'Université , que la Sorbonne nous envoient comme des messagers de paix théologique, et dites-moi si, vous qui savez tout, l'hébreu du Canosse comme l'italien du Bembo, vous pouvez tenir tête à ces Goliath de la logique, argumentant avec la puissance des poumons et sous l'égide de ma bien-aimée fille, l'Université de France? »

Marguerite releva la tête ; puis, posant sur sa bouche si rose et si fraîche un de ces doigts dont Léonard de Vinci aimait tant à peindre les perfections et à étudier les charmants contours :

« A Goliath il a fallu un David ; ils n'ont pas de massues, je n'ai pas de fronde ; mais, Sire, si vous en témoignez le plus léger désir, je suis prête à entrer en lice avec eux, prête à discuter ainsi que je discuterais avec les robes les plus fourrées de votre vénérable Sorbonne. »

Au même instant, Rémi Belleau, l'un des sept poëtes de la pléiade française ; Belleau, le premier qui fit passer dans notre langue encore au berceau tout le charme de la poésie grecque et l'abandon voluptueux d'Anacréon, se précipite dans l'oratoire de Marguerite dont il était l'un des plus harmonieux commensaux. Son visage est pâle et altéré, ses cheveux en désordre ; dans ses yeux effarés on lit qu'il vient d'être témoin de quelque horrible scène :

« Eh ! maître Belleau, s'écrie le roi, qui donc a pu réduire votre muse à ce piteux état? Foi de chevalier ! les Suisses, après leur déroute de Marignan, ne faisaient pas si triste figure.

— C'est possible, Sire, reprend Belleau tout tremblant; mais, quoique vous ayant en face avec vos vaillants hommes d'armes, je crois que les Suisses n'avaient pas encore à faire à si forte partie. Je sors du collége de Navarre où, pour l'installation du recteur, il y avait fête et comédie. Savez-vous bien, Sire, que madame Marguerite y était représentée sous les traits d'une furie corrompant votre fol et vous conduisant à l'hérésie par un chemin jonché de fleurs? Savez-vous qu'elle était l'objet de toutes les insultes, et que, là, sur le théâtre, on appelait l'ire céleste sur son poétique *Miroir!* Savez-vous...

— Assez, maître Belleau, assez, s'écrie François que l'indignation soulevait du riche coussin de velours aux armes de France sur lequel il était assis; mes gens d'armes vont apprendre à ces clercs en soutanelle le respect dû aux têtes royales. »

D'un geste il réunit autour de sa personne quelques-uns de ces nobles chevaliers qui, à son exemple, laissaient avec tant de charmes l'épée qu'ils portaient si bien, pour la lyre dont il tirait de si doux accords; puis, à sa voix, cette troupe d'élite s'élance du palais et se précipite sur les écoliers. Ils n'avaient pour toute arme offensive que leur *Somme de saint Thomas*, que l'œuvre de Ramus, espèce de philosophie d'Aristote incrustée dans la théologie, et les arguments sur les *modalités* et les *réduplications* dont on chargeait leur mémoire. Aussi ne tinrent-ils pas longtemps contre ces élégants cavaliers; plusieurs furent faits prisonniers; le reste prit la fuite en désordre. Bientôt madame Marguerite fut vengée.

Pour elle, qui était femme et femme d'esprit, pareille vengeance ne suffisait pas; elle en ambitionnait une autre plus glorieuse et moins sanglante, une autre qui pût donner à cette terrible Université, dont souvent les rois étaient obligés de subir la loi, une leçon qui prouverait le cas que Marguerite faisait de sa science et de ses érudits.

« La cléricature, dit-elle quand l'Université eut ployé bagage, la

cléricature baisse pavillon devant vos cornettes ; mais ce n'est pas assez, mon frère, car elle reviendra dans une heure plus nombreuse que jamais, et pour quelques vers innocents de toute hérésie je ne veux compromettre ni le repos du vieux Paris ni le sang de vos sujets.

— Et quelle folie vous passe par la tête, mignonne? reprit François dont la main caressait avec une gracieuse nonchalance la tête d'un beau levrier qui s'appuyait sur son pourpoint de soie.

— Ce n'est pas une folie, mon frère; si Votre Majesté le permet, vous allez me voir aux prises avec cette gent écolière qu'un bon argument bien serré, bien pressant, un argument de l'école et digne de Ramus, peut plus facilement mettre au pied du mur que toutes les pertuisanes de vos Bayards. Laissez-moi faire. Le sire de Chabanne a conquis des prisonniers; qu'on les amène ici. Sous vos yeux, sous les yeux de votre cour, j'ouvre avec eux une discussion publique, et j'ai assez de confiance dans les ressources de ma dialectique pour être assurée que la victoire me restera.

— Changer son boudoir en champ clos théologique, de sa cour d'amour faire une école, est une idée qui ne pouvait venir qu'à vous, ma mignonne. J'y consens, parce qu'avant tout je désire que vous soyiez au mieux avec mes docteurs de la faculté. Ordonnez et j'obéis. »

Les portes du boudoir s'ouvrent à deux battants, et Marguerite, accompagnée de son frère, pénètre dans la grande salle où l'Italien Paul Emile, le Grec Lascaris, Budée, Alciat, Germain de Brie, Alamani, Du Bellay, le cardinal de Tournon, et toute cette multitude d'éminents artistes dont François Ier s'entourait, attendaient sa présence, confondus avec Guillaume Postel, Juste Tenelle et Pierre Gille, à peine arrivés de l'Orient, et mêlés à tout ce que la France avait alors de guerriers illustres, d'hommes d'état distingués, de vieux noms et de jeunes réputations.

« Messieurs, dit le roi, je suis bien aise de vous trouver réunis

en si grand nombre. Vous connaissez l'insulte dont ma sœur a été l'objet, insulte dont déjà pinsieurs d'entre vous ont su tirer vengeance ; mais, dans ces temps difficiles où l'hérésie lève si audacieusement la tête, je ne veux pas que madame Marguerite soit même soupçonnée d'hétérodoxio. Mon cousin d'Alençon sait bien qu'elle n'est pas la femme de César ; mais elle est la sœur du roi de France, du fils aîné de l'Eglise. A ce titre, dont elle est digne, elle veut ici, devant vous, confondre ses ennemis, elle veut donner en leur présence un acto authentique de sa foi. Chabanne, allez quérir vos prisonniers ; Marguerite entre en lice avec eux. »

Et les prisonniers faits sur l'Université se présentent accompagnés des hardis compagnons auxquels leur garde est confiée.

C'étaient de pauvres petits prébendiers à la chevelure longue et lisse, à la soutanelle râpée, au maintien composé, mais au regard de feu, et dont les traits fortement prononcés accusaient d'énergiques passions que l'amour de la théologie avait toutes fait tourner au profit de l'unité catholique. C'étaient de ces esprits ardents et incultes qui, nourris au sein de l'Université, en avaient sucé les principes et adopté avec entraînement tous les dogmes. En présence de ces combattants dont le syllogisme et l'enthymème étaient le pain de tous les jours, le rêve de bonhour de toutes les nuits, Marguerite ne pâlit pas, ne rougit pas. Parcourant d'un œil assuré ces rndes jouteurs qu'elle défie :

« Eh bien ! mes maîtres, dit-elle en laissant tomber chaque mot de sa bouche souriante comme une provocation, entre l'Université de France et la sœur du roi il s'élève donc un différend ! Je ne m'attendais pas à tant d'honneur ; mais puisque l'humble servante des hommes de la science a été attaquée, n'est-il pas juste, messieurs, qu'elle se défende ? »

En achevant ces mots, Marguerite déroulait aux yeux de la cour le fatal *Miroir de l'âme pécheresse*, cause innocente de tant de bruit ; puis, le faisant passer sous les yeux des écoliers et de quelques

vieux professeurs qui avaient subi comme eux les chances de la fortune contraire : « Cherchez, ajouta-t-elle, les points en litige, les passages que la Sorbonne a frappés de ses malédictions. Si, après discussion approfondie, les motifs qui m'ont dicté ces vers ne sont pas approuvés par vous, je m'en rapporte, mes maîtres, à vos lumières plus infaillibles que les miennes en matière de foi, et je condamne mon livre au silence. »

Une discussion aussi vive que délicate, mais encore plus embrouillée que savante, s'établit entre Marguerite d'un côté et les représentants de la Sorbonne de l'autre. L'esprit si pénétrant, si plein de malicieux abandon de la jeune femme devait facilement l'emporter sur les lourds raisonnements, sur les dilemmes cornus et à doubles pointes des robes fourrées qui, retranchées dans leur éternelle scolastique, laissaient passer sur leurs têtes toute l'artillerie de sarcasmes mordants, d'épigrammes de bon goût avec lesquels Marguerite combattait leurs arguments. Ils étaient vaincus, réduits aux abois, quand le roi, que ce jeu d'esprit avait intéressé, mais qui en comprenait la portée, qui surtout ne voulait pas voir renouveler sous son règne les exigences universitaires dont ses prédécesseurs avaient eu tant à souffrir, prit la parole pour résumer cette discussion. Il condamna Marguerite, que le *Miroir de l'âme pécheresse* ne pouvait sauver; il la condamna sans sursis, sans pitié et sans appel.

« Vous êtes libres, mes maîtres, continua-t-il, et madame la duchesse d'Alençon gardera longtemps le souvenir de la victoire que, au nom de l'Eglise, notre mère à tous, vous venez de remporter sur elle. Rentrez dans vos colléges ; proclamez-y votre triomphe, mais n'en abusez pas ; ma sœur est catholique comme vous, comme moi. Les lumières que vous avez répandues à pleines mains sur son intelligence éclaireront sa foi et dompteront, je n'en doute pas, le penchant à l'hérésie que vous avez signalé dans son *Miroir*. Adieu, mes maîtres; dites bien à tous mes enfants de l'Université, qui

sont mes pères aux yeux de la foi, quel est pour eux mon tendre attachement et ma profonde vénération ; mais rappelez-leur bien aussi que les femmes ont droit à nos hommages, droit à nos respects, et que, s'il faut combattre de pied ferme l'hérésie, on doit aussi tenir compte des intentions. »

Cette allocution produisit l'effet attendu ; les clercs, heureux d'avoir vaincu la dixième muse, dont l'éloge était dans toutes les bouches, se retirèrent en protestant de leur fidélité et de leur dévouement ; puis, à peine eurent-ils rejoint la cohue d'écoliers que l'Université jetait dans la rue, comme pour protester contre la violation de ses droits, qu'un long cri d'enthousiasme se fit entendre.

Marguerite, appuyée sur l'épaule de François et à travers les vitraux colorés de son oratoire dans lequel tous deux venaient de rentrer, suivant d'un œil plein de délicieuse moquerie ces vaincus qui se donnaient des airs de triomphateurs, Marguerite examina longtemps le curieux spectacle que cette joie de théologien étalait au plein jour ; puis, tout en les contemplant, agités d'un bonheur idéal :

« Ce que vous avez fait, mon frère, dit-elle avec un doux sourire, peut être bien politique, mais à coup sûr ne pèche pas par trop de justice.

— Au moins, mignonne, ne vous ai-je pas condamnée sans vous entendre.

— C'est vrai ; mais, entre nous, là, de sœur à frère, méritais-je la censure dont mon pauvre *Miroir* est frappé ?

— Soit, j'ai été ingrat, tyran, que sais-je, Marguerite ? mais il fallait vous soustraire à ces passions doctorales qui aujourd'hui ont toute la vivacité de la haine ; je l'ai fait. Maintenant, échangeons miroir pour miroir : la belle glace de Venise que le doge m'a envoyée en souvenir de son mariage avec l'Adriatique, pour votre *Ame pécheresse* que je cacherai sous les verrous. Puis, au lieu d'obscurcir votre belle imagination derrière les nuages dont Jean Cal-

vin voudrait l'envelopper, allons, ma sœur, reprenez vos aimables contes, et léguez à la postérité un nouvel *Heptaméron*.

— Vous êtes un méchant, ajouta-t-elle, toujours attachée à la même place, toujours la main sur la même épaule, toujours l'œil à la même fenêtre ; je ne signerai la paix qu'à une condition.

— Elle est acceptée d'avance, dit le roi en déposant un baiser sur cette main qui semblait caresser son visage.

— Eh bien ! Sire, il y a là, en face de nous, sur ces vitraux, deux vers que votre diamant y a gravés, comme déjà vous vous étiez fait un malin plaisir de les inscrire à Chambord. Je viens de vous offrir un exemple de soumission ; vous savez bien que mon amitié pour vous ne variera pas ; ces vers sont une injure faite à mon sexe. Si la main qui les grava les enlève, je vous remets le *Miroir de l'âme pécheresse*. »

Sans prononcer une parole François Ier se lève ; puis, avec le poinçon dont il est armé, il fait disparaître les deux vers accusateurs dont Marguerite ne voulait plus qu'on lui fît l'application.

« Toujours femme varie ;
Bien fol est qui s'y fie. »

reprit-il, comme pour prouver à sa sœur que, s'ils étaient effacés des vitraux, ils ne l'étaient pas encore de sa mémoire ; puis, en prenant congé d'elle, le *Miroir de l'âme pécheresse* sous le bras : « Je vais, ajouta-t-il, les inscrire à la fenêtre de madame de Chateaubriant ; celle-là, du moins, si elle est dans son jour de vérité, ne trouvera pas l'épigramme trop injuste. »

J. CRÉTINEAU JOLY.

UN MARIAGE

DANS LA VILLE DE TRENTE.

Le comte de Tabarelli, enveloppé dans un léger manteau, traversa le quai populeux et couvert de ballots où les marchands, respectueux envers la richesse, le saluaient en baissant jusqu'à terre leur feutre pointu, où les jeunes lavandières le regardaient en dessous, s'émerveillant de sa tournure et de sa belle mine, et se dirigea vers ce pont droit et léger qui semble courir sur l'Adige pour gagner l'autre bord ; sa vue embrassant de là les campagnes fertiles

qui s'étendent en face de la villo de Trente, il dit, en contemplant leur paisible grandeur :

« J'ai vu l'Italie en bomme qui prétend au savoir, et croit devoir mettre l'image de cette terre classique en tête de son cours d'histoire ; j'ai vu le fond de l'Allemagne, où mon onclo m'avait laissé deux châteaux ; mais j'aime mieux mon Tyrol, simple et riant, sans prétentions à la gloire antique ni à la pensée profonde, aux aïeux ni à la science. »

Puis apercevant une jolie maison dont le toit brillait au crépuscule, dont le pied baignait dans les fleurs, il ajouta :

« Et si je ne m'étais promis de ne jamais plus faire la folie de me marier, peut-être serais-je tenté en ce moment d'y terminer ma vie dans une babitation commo celle-ci, auprès d'une femme qui saurait lire la poésie et cultiver ies rosiers. »

Arrivé sur le rivage, le comte demanda la demeure do madame Teresa Muller. La maison qu'on lui indiqua était précisément celle qu'il avait remarquée de loin.

Il sonna à la grille de bronze ; une jeune femme de chambre vint ouvrir.

« Madame Teresa Muller.

— Elle est sortie dans ce moment, mais si monsieur veut se donner la peino d'attendre, madame ne tardera pas à rentrer. »

Le comte de Tabarelli, arrivé depuis peu de ses voyages, ne connaissant pas madamo Muller, ne se souciait nullement de passer son temps cbez elle, et fut près de remettre à sa femme de chambro la lettre dont il était chargé ; cependant il entra machinalement dans un jardin qui s'ouvrait devant lui.

Dès qu'il y eut pénétré, il éprouva un sentiment de bien-être inoxprimable.

Ces plantations, qui jetaient à tous les vents leurs rameaux grandis en liberté, à l'abri de la serpe du jardinier, reposaient ses yeux fatigués de la vue de ces pauvres arbres de la ville, martyrs de la

civilisation, qui, pour les embellir, leur rase la tête et les cloue contre des murs. En face était une volière dont les portes, ouvertes à deux battants, avaient laissé se disperser toute sa population ; on le voyait, la maîtresse du lieu avait senti que les oiseaux aux ailes brillantes ne sont beaux que dans l'air, et que les enfermer entre des barreaux est en même temps une cruauté et un manque de goût. Mais ce qui charma le plus Tabarelli, ce fut un délicieux *rosarum*, soigné avec tant de délicates attentions, que la personne occupée à le cultiver ainsi devait avoir une affection particulière pour ces jolis arbustes, qui mêlaient en ce moment leurs dernières roses épanouies aux feuilles jaunies par l'automne.

Rappelé quelques instants après par la femme de chambre, qui vint lui offrir de le conduire dans l'intérieur, où il attendrait plus commodément, le comte traversa le salon sans s'y arrêter et pénétra dans la chambre à coucher.

Il s'assit dans une délassante au coin du feu. C'était un lundi, aux premiers jours d'octobre ; les charbons brillaient dans le foyer de bronze, et des jardinières, remplies d'héliotropes, de jasmins, de résédas, garnissaient les embrasures des croisées. Le feu et les fleurs sont doux à voir ensemble : c'est la vie sous deux aspects ; c'est la vie de la nature, la sève féconde s'épanouissant en corolle embaumée ; c'est la vie de l'homme, la flamme créatrice, qui s'irradie dans son sein en ardeurs diverses, jusqu'au moment où l'on met sur sa dernière couche un *flambeau* renversé. Une tenture blanche et satinée, des rideaux de mousseline, des meubles de citronnier, des couleurs fraîches, riantes, semblaient dire que cette vie coulait ici paisible et sereine. Du reste, on n'y voyait pas d'objet de pur ornement, pas de ces frivolités de bois de senteur, de cristal et d'acier qui remplissent ordinairement la chambre des femmes ; c'était de la simplicité puritaine, glacée d'élégance féminine.

Tabarelli voulut parcourir le sanctuaire où il se trouvait, et se mit en chemin.

A droite il rencontra d'abord une table à ouvrage, sur laquelle était une corbeille élégante garnie de travaux de femme ; auprès de la tapisserie diaprée et de la légère broderie, se trouvait le tissu de laine épaisse destiné à quelque usage de bienfaisance. Au-dessus était une belle gravure de la patronne de Teresa, une Vierge, un Christ orné d'une couronne d'immortelles, doux symboles attestant des croyances sans lesquelles une femme n'est pas femme.

A deux pas on voyait la bibliothèque. Monde de sagesse et de poésie, où règne Gœthe, où voyage Harold, où plane le Dante, où soupire le Tasse, où médite Oberman, où prie Lamartine, où passent comme des ombres almées *Béatrice*, *Corinne*, *Juliette*, *Eloa*. Ici le comte rencontra avec bonheur tous ceux de ces êtres idéals qui lui étaient les plus chers. A côté se trouvait la harpe autour de laquelle on pouvait se représenter encore, maintenant que les doigts de Teresa avaient cessé de la faire résonner, les esprits harmonieux qu'elle avait évoqués, et qui, tendres ou riants, l'avaient caressée de leurs ailes.

Tabarelli s'arrêta quelques instants dans ces parages. Près de là une porte ouverte lui montrait le cabinet de toilette ; il osa y pénétrer. Sur la tablette de marbre étaient les essences, les huiles, les parfums qui servent la beauté, mais non les cosmétiques qui la réparent. Tout auprès on voyait épars les ajustements que Teresa avait quittés en sortant : un bonnet de mousseline qui, simple et modeste comme il était, ne pouvait se placer que sur une figure charmante ; des pantoufles à l'étroite empreinte ; un peignoir de jaconas, accusant une taille d'une moyenne grandeur, mais d'une délicatesse parfaite à en juger par la ceinture, dont le témoignage est irrécusable.

Au dernier bal auquel il avait assisté, le comte s'était dit, en voyant les femmes si courageusement décolletées : « Quelles mœurs ridicules que les nôtres ! Tandis que les hommes sont vêtus jusqu'au menton, c'est l'être délicat et pudique, c'est la femme, qui devrait fré-

mir sous un souffle de la brise et sous un regard de désir, qui se montre ainsi demi-nue... Réduites à être un ornement de salon plus gracieux que les magots chinois, rassasiées de toilette, ne trouvant rien d'aussi beau qu'elles-mêmes, elles se découvrent pour se parer. » Quel fut l'étonnement et la joie de Tabarelli! toutes les robes de Teresa étaient montantes et fermées jusqu'au cou! Il fit un pas dans ce cabinet et toucha un gant parfumé, si doux, si suave qu'il fut près de le porter à ses lèvres... Mais il s'arrêta, sourit de pitié, rejeta le petit gant sur la toilette et passa son chemin gravement.

Alors, par un mouvement demi-circulaire, il se trouva précisément en face du lit...

Un lit! l'asile le plus favorable et le plus précieux qu'on puisse trouver ici-bas! En vérité, quand je le regarde, et quand je pense qu'on y est tout à coup, et comme par enchantement, débarrassé de la fatigue, du froid, de la chaleur, du vent, de la poussière, de la pluie, des conversations fastidieuses, des lieux communs, des fanfaronnades, des vanteries, des émissions d'opinions entêtées, contrariantes, hargneuses, des récits de voyages, des confidences de poème ou de drame, des systèmes aux phrases immenses... Et qu'à la place de tout cela on est entouré des images, des pensées, des souvenirs qu'il plaît d'évoquer, qu'on vit au milieu d'une société de fantômes choisis, et puis de tous ces songes qu'un poète allemand a gracieusement appelés *clair de lune du cerveau;* quand je pense à tout cela, et que je regarde un lit, je ne sais de quelle parole me servir pour exprimer mon enthousiasme et ma vénération...

Pour changer le cours de ses idées, le comte de Tabarelli s'approcha de la fenêtre ; un magnifique tableau s'y offrit à sa vue.

L'Adige, fleuve-torrent, courait à quelques pas. Au-delà, la ville de Trente, groupe étrange de palais de marbre, de cabanes de chaume, de terrasses de fleurs, de toits plats et sombres, de dômes

blancs, de colonnes de marbre rouge, de clochers, d'aiguilles, de tours découpées et crénelées. A gauche, une porte basse et sombre du moyen-âge, l'abîme de *Ponte-Alto*, un vieux château, un beau couvent. A droite, la vallée, le retour des champs, les femmes au teint chaud, à la démarche fière, les campagnards à moitié nus, suivant de longs chariots traînés par des bœufs énormes. Puis, derrière tout cela, un vaste rideau de montagnes brunes, violettes, hérissées de pointes aiguës, toutes diamantées par les derniers feux du jour ; tableau tenant du Nord pour la forme, du Midi pour la teinte chaude ; allemand par ses monts agrestes et sauvages, italien par ses riches et riantes vallées.

Le comte referma la fenêtre, se remit en marche et arriva à peu près au point d'où il était parti. Il allait s'approcher de la cheminée, pour interroger, sur la maîtresse de ce lieu, la glace qui recevait sans cesse son image, la pendule qui emportait toute sa vie sur son aiguille mouvante, lorsqu'il fut arrêté par la rencontre d'un petit bureau, sur lequel était une longue lettre qui paraissait adressée à une jeune amie.

Il lut ce qui suit :

« Console-toi, ma bonne Betzi, tu étais inquiète depuis quelques jours de mon humeur morose, et je n'osais t'en dire la raison, car je craignais tes railleries ; maintenant que tu es à trois lieues de moi, dans ton val de Cembra, je vais te l'avouer sans craindre ton rire moqueur... Tu vois que je brave l'ennemi... quand il est loin.

« Jeudi dernier, tu ne pus passer la soirée auprès de moi ; le temps était d'une douceur extrême, j'allai prendre un bain dans l'Adige, sous ce bouquet d'orangers que tu aimes tant, parce qu'il est le premier gage de l'Italie, dans cette cavité silencieuse où, sur un fond sans aspérité, l'Adige impétueux laisse en passant un flot paisible. J'y restai longtemps, et ayant sans doute puisé dans cette eau un calme rafraîchissant, je dormis la nuit d'un sommeil que je

n'avais jamais connu ; mes rêves me montrèrent des images frappantes de vérité. Je me vis au pied de l'autel de Sainte-Marie, contractant un second mariage..... C'était bien cela..... je voyais mes vêtements blancs, mon voile qui glissait jusqu'à mes pieds, et le bon curé Bénami qui nous adressait l'exhortation accoutumée. J'entendais ses paroles si lucidement, que je pourrais encore, à cette heure, en citer plusieurs phrases... Mais ce n'est point de ce rêve que je voulais t'entretenir; tu me dirais, mon amie, que les songes sont relégués dans les veillées des fileuses et dans les tragédies classiques ; une autre circonstance m'a préoccupée. Tu sais que je portais toujours l'anneau de mon premier mariage. M. Muller ayant pris ma main dans ses dernières heures, ses yeux tombèrent sur cet anneau ; il me demanda de le laisser à mon doigt jusqu'au moment où je formerais un nouvel engagement, et je comptais bien le conserver toujours. Eh bien ! en m'éveillant... j'étendis la main... ma bague n'y était plus... Il me fut impossible de la retrouver. Que penses-tu de cet événement? Pour moi, j'en fus vivement frappée, et tu t'es aperçue, mon amie, de ma préoccupation.

« Tu sais que je me suis bien promis de ne jamais plus faire la folie de me marier (quelle sympathie ! s'écria Tabarelli). J'ai connu cet état de douloureuse dépendance près d'un vieillard qui ne me témoignait son affection que par les chaînes qu'il m'imposait, moi qui avais rêvé, hélas! dans l'enfance de mon cœur, une union où tous les actes de la vie seraient un doux dialogue d'amour... Mais j'ai retrouvé ma liberté, et j'ai donné la clef des champs à tous les oiseaux de ma volière. Maintenant je sens qu'il est doux de respirer en paix ; de s'éveiller le matin sans se dire : Ce jour sera peut-être témoin d'une scène douloureuse, d'une injustice de plus ; qu'il est doux d'être soi, et non plus le corollaire insignifiant d'une autre existence ! Et puis, en formant de nouveaux liens, il faudrait peut-être se transplanter sur une autre terre ; et, tu le sais, quoique je connaisse l'Allemagne si pleine de véritable grandeur, l'Ita-

lie, fille chérie du soleil, j'aime mieux mon Tyrol, ma patrie, mon doux berceau...

« Ce rêve, et la perte de cet anneau, qui me semblait un funeste présage, remplirent mon esprit de tristesse pendant plusieurs jours; mais depuis ce matin toutes mes inquiétudes sont dissipées. J'ai pris la résolution d'intercéder à Sainte-Marie. Aujourd'hui, lundi, j'irai prier à l'autel privilégié de la Vierge; je lui offrirai une belle rose d'argent que j'ai choisie pour elle; je lui demanderai de me préserver du malheur d'un nouveau mariage, et j'espère en sa protection.

« J'ai mûrement réfléchi à ma destinée, j'ai pris des arrangements positifs avec elle. Ne crains rien, ma Betzi, ma position ne sera pas la solitude et l'isolement que tu crois. Je suis restée attachée au monde par ce qu'il a de biens réels. Je lis, je fais de la musique, de la poésie, quelquefois un peu de bien.... »

Ici la lettre était interrompue. Tabarelli, après l'avoir lue, resta longtemps la tête appuyée dans ses mains. Il tomba dans une de ces méditations illuminées où des événements à venir se laissent entrevoir, où des individualités inconnues arrivent à notre perception. D'après les indices épars dans cette demeure, il cherchait à composer dans sa pensée la femme qui l'habitait, et, peu à peu, ajoutant une indication à nne autre, il forma un assemblage si parfait et si délicieux que la vue de cette figure de sa création porta un trouble extrême dans son âme...

Enfin il sortit de cette chambre qui l'avait si vivement captivé; mais le lendemain il écrivit à madame Teresa Muller pour lui offrir sa fortune et sa main.

Teresa consentit à recevoir pendant quelque temps les visites du comte de Tabarelli, et trois mois après, dans l'église Sainte-Marie, le bon curé Bénami bénissait le mariage le plus heureux que la ville de Trente ait jamais vu dans sa belle vallée du Tyrol.

Clémence ROBERT.

LES ORPHELINES DE MARGATE.

Vous qui aimez les souvenirs historiques, allez à Margate; vous qui êtes admirateurs de la belle nature, allez aussi à Margate; vous sentez-vous la monomanie de la pêche, allez toujours à Margate; enfin, avez-vous du temps à perdre, de l'argent à dépenser et des rhumatismes à guérir, allez encore à Margate.

Capitale de l'île de Thanet, Margate est célèbre dans l'histoire d'Angleterre comme le premier séjour des Saxons; et l'on trouve dans les archives de la ville et dans les bibliothèques particulières des documents précieux sur l'origine de la Grande-Bretagne. Sa

position géographique est des plus agréables ; des paysages variés et des sites pittoresques invitent le voyageur à des promenades qui lui semblent toujours trop courtes, et les dessinateurs rapportent de leurs pérégrinations artistiques des croquis charmants et des lithographies ravissantes.

Margate ne fut longtemps qu'un village isolé, presque uniquement fréquenté par les pêcheurs ; ce n'est que depuis un demi-siècle qu'on y a établi des bains véritablement *confortables*, et que Margate est devenue rivale de Bath ; on y a construit de magnifiques salles de réunion, et les baigneurs se rassemblent le soir avec empressement pour assister à des concerts donnés par des artistes nationaux ou étrangers ; car c'est une chose bonne à constater en passant que l'Angleterre est le pays du monde où les virtuoses dans tous les genres sont le mieux payés. On en pourrait citer plusieurs qui se sont enrichis en peu d'années et dont les lauriers portaient des rameaux d'or. L'une des cantatrices les plus célèbres du dix-neuvième siècle, madame Catalani, a gagné trois ou quatre millions à Londres, madame Grassini en a rapporté aussi des sommes considérables, et la moderne Rosalba, madame *Vigée le Brun*, ne pouvait suffire aux demandes de portraits, qui tous étaient payés au poids de l'or. En Angleterre les talents médiocres ne font rien, les grands talents font fortune.

Margate est pendant la belle saison le rendez-vous de tous les commerçants de la cité. Fatigués d'avoir humé six jours de la semaine les brouillards de la Tamise, ils viennent chercher dans l'île de Thanet un air léger, un ciel d'azur et un sol fertile. Margate est pour eux ce que Saint-Germain est pour les honnêtes bourgeois de la rue Saint-Denis. La distance est cependant cinq fois plus longue ; mais la mer a aussi ses chemins de fer qui, sous le nom de bateaux à vapeur, font six lieues à l'heure ; de sorte que les marchands de Londres s'embarquent le samedi après la bourse, vont coucher à Margate, y passent toute la journée du dimanche, et le

lundi avant midi sont à leur comptoir, ouvrent leurs lettres, paient leurs effets et lisent leurs journaux. On pourrait faire un tableau fort divertissant de ces honnêtes familles industrielles, et ces Pepins[1] britanniques, qui ont plus d'argent que d'esprit et plus de bonhomie que d'intelligence, fourniraient à Desnoyers pour le *Charivari* et à Dantan pour sa collection d'excellentes esquisses de mœurs et des caricatures impayables.

Si cette jolie résidence réalise sous le rapport de l'agrément tous les vœux que l'on peut former, l'utile n'y est pas négligé. La charité pourvoit aux besoins du pauvre, et une société de philanthropes y a fondé des bains pour les indigents. Cette dotation remonte à l'année 1793, et à la même époque une famille digne d'uue éternelle pitié éprouva de tels malheurs qu'on la cite encore aujourd'hui avec le plus tendre intérêt.

M. Brown, riche négociant irlandais, s'était retiré avec sa femme et ses quatre filles à Margate, après avoir quitté les affaires. Vers la fin de 1791, prévoyant que l'Angleterre serait bientôt en guerre avec la France, il voulut que sa famille connût ce beau pays et se rendit à Paris. Il visita successivement la Picardie, la Champagne, la Lorraine, l'Alsace, le Nivernais, l'Auvergne, les provinces du Midi, et revenait, au commencement de 1793, par Bayonne et Bordeaux, lorsqu'en passant sur le pont de Tours, le bruit de la musique militaire ayant effrayé les chevaux, ils prirent le mors aux dents; mistress Brown, bien plus occupée de ses filles que d'elle-même, se jeta en bas de la calèche pour appeler du secours et se brisa le crâne dans sa chute, au moment où le préposé de l'octroi, en fermant la barrière placée à l'extrémité du pont, était parvenu à maîtriser la fougue des chevaux. Les quatre sœurs éplorées se précipitent hors de la voiture, et courent auprès de la victime qu'elles

(1) On se souvient d'avoir vu, dans une pièce intitulée *Romainville*, M. Pepin, personnage burlesque dont la simplicité et la bonhomie sont devenues proverbiales.

essaient de ranimer par leurs baisers et leurs soins touchants; vains efforts! le choc avait été si rude que l'infortunée était morte à l'instant même. Ces pauvres jeunes filles, pâles, échevelées, faisaient retentir les airs de leurs cris. A genoux devant le corps inanimé de leur mère, elles se disposaient à le transporter dans une maison voisine, lorsque M. Brown, qui voyageait à leur suite avec son valet de chambre, et qui s'était arrêté cinq minutes chez un notaire de Tours, arrive à l'endroit fatal. A peine peut-il en croire ses yeux; pénétré d'une sombre terreur, en proie à cette douleur muette et profonde qui ne permet point les larmes, il descend de voiture, serre dans ses bras sa compagne bien-aimée, appelle les gens de l'art, et quand tout espoir de la rendre à la vie est complétement perdu, il fait embaumer ce corps, enveloppe périssable d'une si belle âme, le dépose ensuite dans une chapelle ardente où l'on récite des prières sans interruption pendant trois jours et trois nuits, l'enferme dans une boîte en chêne doublée de plomb qu'il attache sur le devant de sa voiture, puis monte dans l'intérieur avec ses quatre filles, retourne à Margate, et fait construire à sa femme un magnifique mausolée, sur lequel il grave ce peu de mots : « Ci-gît la perfection. » C'était en effet une personne accomplie que mistress Brown : douée de tous les agréments extérieurs, possédant tous les talents, parlant toutes les langues, elle avait constamment préféré aux succès du monde le bonheur de la vie privée; ses filles élevées sous ses yeux n'avaient jamais eu d'autre maîtresse que leur mère, et s'étaient accoutumées à voir en elle dès leur plus tendre enfance un guide, une amie, une confidente; sa mort fut donc pour elles une perte irréparable, il ne leur restait pour consolation que son souvenir et ses conseils; quelque tendresse qu'elles eussent pour leur père, c'était un amour d'un autre genre; l'ange qu'elles pleuraient était pour ainsi dire leur existence; chaque action de leur vie avait commencé jusque-là par ce mot doux et sacré : « Ma mère; » depuis qu'elles l'avaient perdue, elles erraient dans le vide et leur cœur ne savait où se prendre.

Huit jours après son retour, M. Brown avait trouvé dans le secrétaire de sa femme une espèce de testament maternel intitulé : *Instruction pour mes enfants.* « Vous savez, chères filles, leur disait-elle dans ce touchant écrit, que depuis votre enfance je ne « vous ai jamais quittées ; c'était pour moi un bonheur sans doute, « mais c'était aussi un devoir ; car une mère qui cesse de surveiller « et de guider ses enfants un seul jour peut s'en repentir toute sa « vie... Les desseins de Dieu sont impénétrables. Quoique je n'aie « pas encore atteint ma quarantième année, il est possible que les « décrets célestes disposent de moi et nous séparent pour jamais. « N'oubliez pas, quand je ne serai plus, la recommandation de ma « prudence et les avis de ma tendresse ; vous serez entourées de « dangers en entrant dans le monde, et le bonheur de votre vie « entière dépendra de votre début. Représentez-vous un voyageur « qui commence un long et pénible pèlerinage ; s'il est assez heu- « reux pour choisir le bon chemin en commençant sa course, il « arrive sans peine au but où il aspire ; si, au contraire, il entre « dans une fausse route, il marche beaucoup sans avancer, chaque « pas qu'il fait l'éloigne du terme ; il s'égare, il va de précipice en « précipice et finit par succomber malgré les efforts qu'il fait pour « en sortir. Que l'amour de vos devoirs soit la règle de toutes vos « actions, mes chères filles ; vous puiserez ce sentiment, qui vous « soutiendra, dans la pratique de la religion, la religion qu'un habile « écrivain a si bien définie, une chaîne éternelle de consolations et « de devoirs, dont le premier anneau, placé dans les cieux, ramène « sans cesse l'homme à son origine et à sa fin... Si vous êtes dans « la prospérité, c'est la religion qui vous rappellera qu'il y a des « malheureux ; si la fortune vous devient contraire, c'est la reli- « gion qui vous donnera la force de supporter vos peines et vos tour- « ments. J'espère que mon mari me survivra ; vous savez, mes « enfants, combien il vous aime et quels excellents conseils il vous « a toujours donnés ; profitez bien de ses leçons, suivez ses avis ; un

« père est pour sa famille l'image de Dieu sur la terre; ne l'oubliez « pas; souvenez-vous de votre mère, et si vous l'aimez, aimez les « pauvres; ne passez pas un seul jour sans faire du bien. Adieu, « chères filles, je vous bénis et vous donne le dernier baiser. »

Ces instructions si touchantes furent lues à haute voix par Emma, l'aînée des quatre sœurs, et souvent interrompues par des larmes et des sanglots; on décida que tous les matins après la prière, on en ferait une nouvelle lecture, et ces pauvres jeunes personnes convinrent avec M. Brown que leur temps serait distribué de manière à remplir les intentions maternelles. Tous les jours en se levant elles allaient à la messe, puis elles rentraient pour se livrer à des travaux utiles et cultiver les arts d'agrément. Emma, qui avait pris à Paris des leçons d'Augustin, faisait de charmants portraits en miniature; elle avait peint de mémoire son excellente mère, et la ressemblance était si parfaite que des personnes qui ne l'avaient vue qu'une fois la reconnaissaient sans hésiter. Jenny, la seconde, avait une si belle voix qu'on l'appelait la Catalani des salons. Après avoir employé leur matinée à travailler, elles commençaient vers deux heures à s'occuper d'œuvres de bienfaisance; elles avaient consacré, avec l'approbation de leur père, une somme considérable à fonder une école de jeunes filles pauvres; des sœurs hospitalières dirigeaient leur éducation, et ces infortunées, auxquelles on apprenait un métier, se trouvaient à dix-huit aus, au moment de leur sortie, en état de se suffire à elles-mêmes. Marie et Betzy, qui n'avaient que seize et dix-sept ans, étaient chargées de préparer du linge et de faire de la charpie pour les marins de Margate, infirmes et blessés. Le soir on lisait en famille des voyages intéressants ou des ouvrages de morale, et M. Brown accompagnait ces lectures de quelques réflexions sages ou de quelques commentaires utiles. Deux ans s'étaient écoulés depuis qu'elles avaient perdu leur mère, et leur douleur, sans être moins profonde, avait perdu quelque chose de sa vivacité. On tou-

chait au 25 août, fête de M. Brown, dont le frère aîné était arrivé de Londres avez ses quatre fils pour célébrer cette solennité de famille. Emma avait fait mystérieusement le portrait de son père, et lui ménageait cette surprise pour l'heure du déjeuner ; c'était le 24 août 1795, veille de Saint-Louis. Cette famille, doucement agitée par l'espoir d'un bonheur dont elle était depuis longtemps privée, était bien loin de prévoir qu'une catastrophe aussi affreuse que la première menaçait sa tendresse filiale. M. Brown était sorti selon son habitude pour se promener sur le port de Margate, lorsqu'il vit un petit mousse tomber à la mer ; son vieux père, infirme et presque paralytique, se désolait, disant que le pauvre enfant allait se noyer parce qu'il ne savait pas encore nager. M. Brown n'hésita pas un instant, il se jeta tout habillé dans l'eau, et au bout de quelques minutes il atteignit le mousse, le saisit et le remit plein de vie entre les mains de son père. Il s'éleva de toutes parts en ce moment des cris de joie et d'admiration qui devaient se changer bientôt en plaintes et en gémissements. Le libérateur, en sauvant les jours d'un infortuné, avait sacrifié les siens; soit que le bonheur eût causé à M. Brown une révolution fatale, soit que les efforts qu'il avait faits eussent arrêté chez lui les sources de la vie, il resta étendu sur le rivage sans qu'il fût possible de le ranimer. On croyait d'abord qu'il n'était qu'asphyxié, mais tous les moyens qu'on emploie en pareille circonstance furent infructueux, et le médecin de la marine constata sa mort. Que faisait alors sa malheureuse famille? elle attendait son retour avec impatience, mais sans la moindre inquiétude. Emma avait mis à la place que devait occuper Louis Brown son portrait magnifiquement encadré, tandis que son oncle, ses sœurs et ses cousines, un bouquet à la main, regardaient s'ils ne voyaient rien venir. Betzy fut la première qui, en ouvrant une fenêtre, aperçut des matelots portant un brancard; ce spectacle ne lui inspira aucun pressentiment, mais elle pensa qu'elle pouvait être utile à un infortuné et fidèle aux préceptes de

sa mère, elle descendit avec ses sœurs... Dire ce qu'elles éprouvèrent en reconnaissant les traits chéris de celui qu'elles se préparaient à fêter serait une tâche au-dessus de mes forces ; jamais plus épouvantable péripétie ne fit passer aussi rapidement des cœurs profondément sensibles des prestiges de l'espérance aux tortures de la douleur. A l'instant même M. Brown, l'aîné, les adopta toutes les quatre, et jura sur le tombeau de son frère de remplir envers elles tous les devoirs paternels ; il tint parole, et deux ans après cet horrible événement, lorsque le deuil fut fini, ses quatre fils épousèrent le même jour les orphelines de Margate.

ALISSAN DE CHAZET.

SOUVENIR.

I.

Quel noble et poétique fleuve que le Rhin! Quel admirable voyage que de suivre ses bords, doucement porté par ses ondes, en laissant errer son imagination capricieuse! Ces coteaux si verts, ces montagnes si sauvages, ces vignes qui tombent en festons sur la prairie, et puis les ruines qui couronnent le paysage en se mirant dans ces eaux limpides, mon Dieu! que c'est beau! Il faut être mort à toute espérance, à toute jeunesse, pour ne pas sentir vivement cette influence irrésistible; il faut que le cœur soit brisé, que les larmes soient taries, que l'âme soit desséchée, pour ne pas retrouver de l'enthousiasme et des rêveries à l'aspect de ce magnifique spectacle. C'est là que Dieu nous parle, c'est en face de ces

merveilles que nous entendons son langage, c'est là qu'on regrette, c'est là qu'on prie, c'est là qu'on pardonne!

En 1670, deux ans avant la dernière entrée de nos troupes en Allemagne, sous les ordres du grand Condé, le 2 juin, vers les six heures du soir, une jeune fille remontait lentement la colline qui conduit au château de Frauberg; elle chantait une de ces chansons allemandes douces et mélancoliques, chargée d'un fardeau de roses blanches qu'elle venait sans doute de moissonner dans un petit jardin situé au bord du fleuve, formant une espèce de presqu'île, qu'on apercevait de bien loin. Ce petit jardin semblait une corbeille de fleurs; les haies d'églantiers qui l'entouraient, et qui paraissaient sa seule muraille, étaient couvertes de mille étoiles blanches et rosées; les lilas à peine effeuillés, les lys, les orangers et les myrtes dans leurs petites caisses vertes, propres et luisantes, embaumaient l'air et enchantaient les regards. De temps en temps la jeune fille se retournait et regardait en arrière comme pour envoyer un dernier adieu à son parterre, et puis elle reprenait gaîment sa route et sa chanson, heureuse de cette insouciance de dix-sept ans, fugitive comme les fleurs, et qui ne laisse comme elles, en souvenir, qu'un vague parfum évaporé bien vite mais qu'on n'oublie jamais. Lorsqu'elle fut arrivée à la porte du château, elle s'arrêta, agita le cordon d'une sonnette à laquelle un pas lourd et traînant répondit dans l'intérieur. La porte s'ouvrit; un vieillard de haute stature, revêtu d'une sorte de livrée verte et rouge assez usée, accueillit la chanteuse par le plus tendre des sourires.

Ils traversèrent la grande salle voûtée à demi détruite, et arrivèrent à une espèce de verger planté d'une herbe très fine; quelques arbres encore assez vigoureux étaient épars çà et là, entourés de pierres tombées des murailles et des tourelles démolies par le temps. Un peu en avant du bâtiment principal, un pavillon sans toit, percé de quatre grandes ogives sur ses quatre faces, présentait

une retraite délicieuse et une vue sublime : le Rhin, avec ses mille détours, formant un coude justement à la pointe du petit jardin dont j'ai parlé, dans le lointain la belle et vaste forteresse de R...., élevant ses tours orgueilleuses jusqu'aux cieux et sur laquelle flottait à longs plis la bannière impériale, les clochers d'une abbaye voisine dorés des derniers rayons du soleil; puis les chaumières éparses dans la vallée, les troupeaux qui rentraient, les bateaux de pêcheurs sillonnant le fleuve en tous sens; c'était un tableau si vivant, si animé, entouré d'un si riche cadre, que la jeune fille et son père, tout accoutumés qu'ils étaient à en jouir chaque jour, s'arrêtèrent pour le contempler.

Tout à coup le bruit de la sonnette se fit entendre; ils tressaillirent.

« Qui peut venir à cette heure? s'écria le vieillard.

— Va promptement ouvrir, père ; c'est quelque voyageur égaré peut-être, ou quelque messager de monseigneur ; je distingue des pas de chevaux. »

Le vieillard rentra dans les ruines, il parla quelques instants à travers la porte avec les visiteurs, puis il ouvrit en faisant de profondes salutations, et introduisit bientôt un jeune gentilhomme suivi de son laquais et revêtu du costume le plus élégant de la cour de Louis XIV. Son visage pâle et triste avait cette expression fatale qu'on prétend avoir remarquée chez les gens qui doivent mourir jeunes ; il se présenta avec assurance, mais en même temps d'une manière douce et bienveillante.

« Vous consentez donc à me donner l'hospitalité, mon ami?

— Bien volontiers, monseigneur ; c'est trop d'honneur pour moi.

— Et où suis-je?

— Dans le château de Frauberg, appartenant à M. le baron de Frauberg, dont je suis le concierge.

— Ah ! très bien. Et cette jolie enfant est votre fille? ajouta-t-il en apercevant Lena qui s'était levée.

— Oui, monseigneur. Excusez-la ; elle tresse des guirlandes pour la Fête-Dieu au village prochain. »

L'étranger ne pouvait arracher ses regards de ce céleste visage, rouge de timidité et de pudeur, ses fleurs éparses autour d'elle, et sur sa tête une couronne de roses blanches qui lui donnait l'air d'une victime parée pour le sacrifice.

« Puisque vous voulez bien me recevoir, ajouta-t-il après un moment de silence, je vous demanderai quelques secours. Je me suis blessé en tombant de cheval à une lieue d'ici, et j'ai eu beaucoup de peine à atteindre ce château. »

Lena jeta ses guirlandes, son père courut vers l'entrée d'une aile restée debout, en priant le voyageur de le suivre, et tous les deux le conduisirent à une chambre très propre, quoique toute nue. On visita ses contusions, on le pansa, on l'entoura des soins les plus empressés, jamais hospitalité ne fut plus attentive.

Quelques jours s'écoulèrent. Louis, ainsi se nommait l'étranger, Louis ne sortait de son appartement que pour descendre au préau. Là, il passait son temps à causer avec Lena, à lui faire chanter les refrains du pays, à en écouter les légendes, surtout à l'admirer, à la contempler, couronnée de roses blanches, car chaque jour c'était sa parure; il l'en avait tant priée! Pauvre Lena! le poison entrait peu à peu dans son cœur; elle s'accoutumait à ces entretiens d'amour qui remplissent la vie et dont on ne sait plus se passer. Elle s'attachait passionnément, et sans s'en douter, à un inconnu qui devait la quitter bientôt, en emportant avec lui son bonheur et le repos de son existence si calme jusque-là; elle aimait de toute son âme, pauvre Lena!

II.

Les portes d'un magnifique salon doré venaient de s'ouvrir au château de Versailles. Assise à sa toilette, la marquise de Montespan recevait les hommages des courtisans assidus à les lui présenter. Ils erraient par la chambre, causant entre eux, adressant de temps en temps quelques galanteries à la divinité du jour et recevant ces réponses si piquantes qui n'épargnaient personne, pas

même un ami. Le soir il y avait fête à la cour ; madame de Montespan faisait tourner autour de ses cheveux les fameuses perles de la maréchale de l'Hospital, et plaçait sur son front une couronne de roses blanches. En ce moment on annonça M. le duc de Longueville.

Il venait prendre congé de la maîtresse du roi avant de partir pour l'armée ; il venait apporter son visage calme et froid au milieu de ces jeunes fous disposés à rire de toutes les choses de ce monde. On lui fit place ; il avança jusqu'à la marquise et prit un siége à côté d'elle. La belle Athénaïs lui adressa un de ces regards qui avaient séduit le *plus grand roi du monde*, et lui demanda si ses équipages étaient prêts, s'il se mettait bientôt en route, et ajouta quelques questions de politesse et d'intérêt qu'elle ne pouvait refuser au neveu de M. le Prince. Les réponses du jeune duc furent toutes mesurées ; c'était bien cet homme dont madame de Sévigné dit :

« Jamais on n'a eu tant de solides vertus ; il ne lui manquait que des vices, c'est-à-dire un peu d'orgueil, de vanité et de hauteur ; mais, du reste, jamais on n'a été si près de la perfection ; il était au-dessus des louanges ; pourvu qu'il fût content de lui, c'était assez. »

Chacun raisonnait sur le départ du roi et des gentilshommes ; nul, excepté la favorite peut-être, ne connaissait le plan de campagne : les uns parlaient de l'Issel, les autres du Rhin, quelques-uns du siége de Maestricht.

« Où irons-nous? disaient-ils tous. Monseigneur, le savez-vous?

— Non, répondait le jeune prince ; monsieur mon oncle garde bien ses secrets.

— Mais, monsieur, ajoutait madame de Montespan, vous connaissez le pays. N'y fîtes-vous pas un voyage il y a deux ans, ce voyage dont vous revîntes si triste et si souffrant? »

Le prince ne répondit pas ; ses regards étaient fixés sur la couronne de roses. Mille souvenirs se réveillèrent dans son imagination, et tout ce qui l'entourait disparut pour lui ; il revit une petite

chambre dans un vieux château, il revit un visage d'ange paré de ces mêmes fleurs, il entendit ces chants du soir pleins d'harmonie et de charme, il écouta ces douces paroles venues du cœur, il entoura son âme de cette atmosphère d'amour et d'innocence qu'il avait respirée avec tant de délices; ensuite il se représenta ce même visage d'ange couvert de pleurs, les cheveux épars, se jetant à ses genoux, lui criant avec désespoir : « Louis, vous me quittez ; quand vous reverrai-je ? »

Sa bouche avait répondu : « Bientôt ! » sa conscience avait dit : « Jamais! » et depuis lors un remords troublait sa vie. Il s'était reproché le sort de cette jeune plante flétrie par lui, il avait regretté sa faiblesse sans oser s'informer des suites. En ce moment, au milieu de cette cour folle et brillante, ces images un peu effacées par le temps lui revenaient en foule; il ne pouvait les chasser, il lui semblait que cette voix déchirante murmurait encore à son oreille : « Louis, vous me quittez ; quand vous reverrai-je ? »

Madame de Montespan sourit de cette rêverie : « Vous êtes bien sérieux, bien distrait, monsieur; vous ne nous écoutez point; apparemment vous songez à l'avenir, à vos espérances.

— Non, madame, c'est un souvenir ! »

Le même jour, à la même heure, dans un vieux manoir des bords du Rhin, une jeune fille était aussi à sa toilette ; mais personne ne venait tresser ses cheveux, nul ne lui faisait de compliment sur sa beauté; au lieu d'un salon doré, c'était une petite chambre voûtée; au lieu de candélabres d'or, c'était une lampe dont les rayons pâlissaient devant les rayons de la lune, passant à travers la fenêtre en ogive. Sur la toilette il y avait aussi un collier de perles et une guirlande de fleurs, mais le collier se défilait et la guirlande était fanée. La jeune fille se déshabillait lentement, ses larmes coulaient sur ses joues, elle prononçait à voix basse quelques phrases inintelligibles, entrecoupées de sanglots, et ses regards,

parcourant son modeste réduit, revenaient involontairement à cette couronne qu'elle essaya de replacer sur son front.

« Cela ne me va plus, murmura-t-elle, je ne suis plus jolie ; il m'a quittée, et depuis deux ans je ne sais rien de lui. Comme mon cœur, ces fleurs sont desséchées ! »

En disant cela elle les arracha et les jeta loin d'elle ; mais ses yeux ne purent s'en détacher encore. Cette parure si fraîche autrefois, décolorée maintenant, c'était l'emblème de sa vie.

« O mon Dieu ! s'écria-t-elle en se jetant à genoux, voilà donc tout ce qui reste de cet amour si beau, de ce bonheur sitôt évanoui : quelques perles qui tombent, quelques roses qui jaunissent, dans son cœur l'oubli peut-être ! et dans le mien un ineffaçable souvenir ! »

III.

Le 2 juin 1772, ce fleuve que nous avons vu si tranquille au commencement de ce récit venait d'être témoin d'une sanglante bataille. M. le prince de Condé à la tête de son armée triomphante l'avait passé à la nage en véritable paladin.

Dans un couvent de sœurs de la Miséricorde, situé au bord du Rhin, tout près du théâtre du combat, on préparait déjà les infirmeries pour les blessés ; ces pieuses filles priaient le ciel de sauver les âmes et s'apprêtaient à sauver les corps. La supérieure fit venir plusieurs novices avec leur maîtresse, et leur ordonna de se tenir prêtes à se rendre sur le champ de bataille pour y chercher des infortunés à secourir. Pendant que les sœurs plus expérimentées choisissaient les remèdes nécessaires, elles sortirent du cloître, leurs voiles baissés, le cœur plein d'émotions charitables, et se firent conduire vers les malheureux qui réclamaient leurs soins. Le soleil dorait de ses derniers rayons les créneaux de Frauberg et les flèches du monastère ; le petit jardin n'embaumait plus l'air, les plates-bandes incultes ne produisaient plus que des ronces. C'était, à cela près,

la même scène que deux ans auparavant; le mouvement du combat avait cessé pour faire place au calme du soir. Lorsque la nacelle des religieuses approcha de l'autre rive, un homme couvert de sang et de fumée, qui se tenait debout auprès d'un homme plus jeune, et d'un corps respectueusement couvert d'un manteau, s'avança vers elles.

« Mes sœurs, dit-il, voulez-vous recevoir dans votre couvent le prince de Condé blessé, le duc de Bourbon, et le duc de Longueville tué ce matin en combattant à leurs côtés? »

La maîtresse des novices s'inclina devant le vainqueur, s'empressa d'obéir à ses ordres, et bientôt le bateau fut chargé de ce noble et triste fardeau.

« Sœur Louise, ajouta-t-elle, conduisez messeigneurs à notre mère, et priez auprès du jeune prince que Dieu a rappelé à lui. »

M. le prince de Condé se plaça avec M. le duc et quelques officiers à l'arrière de l'embarcation. On déposa le cadavre à l'autre extrémité, et la jeune sœur se mit à genoux auprès de lui ; ils étaient seuls. Un irrésistible désir de contempler ce visage de prince enlevé à la fleur de son âge la saisit ; elle écarta un peu le manteau et le reconnut.

« Mon Dieu ! s'écria-t-elle en se prosternant presque anéantie ; c'est lui ! »

Lena, maintenant sœur Louise, venait d'apprendre à la fois le nom et la destinée de l'homme qu'elle avait tant aimé, dont l'abandon l'avait jetée dans la solitude. Elle ne trouva pas une larme : les grandes douleurs ne pleurent pas, elles prient !

Et les eaux du fleuve coulaient belles et limpides comme dans le temps du bonheur, et la bannière impériale flottait toujours sur le fort de R..., et rien n'était changé dans ce paysage admirable, rien que la vie d'une jeune fille, flétrie comme les fleurs qu'elle avait plantées.

COMTESSE DASH.

MORTIMER ET EMMA.

C'était pendant les troubles civils d'Angleterre, à cette époqne désastreuse où Cromwell et ses partisans levèrent l'étendard de la révolte contre leur souverain légitime, qu'un jeune guerrier cheminait tristement à travers des sentiers détournés pour se réfugier dans une grotte sauvage qu'on apercevait dans les flancs d'une montagne. Le canon de *Worcester* résonnait encore à ses oreilles ; les vautonrs faisaient entendre leurs cris lugubres en dirigeant leur vol vers le champ fatal où gisaient les corps de tant de braves, tombés martyrs de leur foi, de leur constance, de leur dévouement. Les échos

du voisinage répétaient les hurlements des limiers répandus de tous côtés pour découvrir les pas fugitifs du trop chevaleresque, mais trop malheureux Charles Ier [1].

Il lui semblait entendre dans les airs un génie malfaisant qui poursuivait de ses malédictions le proscrit que le ciel a marqué du sceau de sa colère. C'est en vain que les ténèbres le dérobent à ses ennemis; il ne peut leur échapper... Poursuivi par les sons prophétiques de vengeance qui retentissaient à ses oreilles, triste, abattu, le jeune voyageur continuait en silence sa marche incertaine et mal assurée; il songeait à sa patrie, en proie à toutes les horreurs de la

(1) En lisant l'histoire des Stuarts, il semble qu'il fut réservé à cette famille infortunée de réaliser les malheurs fabuleux de la maison d'Atrée. Jacques Ier, roi d'Ecosse, fut assassiné; Jacques II fut tué par accident; Jacques III fut assassiné; Jacques IV fut tué à la bataille de Flodden; Jacques V mourut de chagrin; Darnley fut assassiné; Marie Stuart fut immolée par Elisabeth; Charles Ier fut décapité, ainsi que le duc de Monmouth, et Jacques II d'Angleterre mourut en exil.

Quelles que fussent les nombreuses erreurs de Jacques II, la grande majorité du peuple lui resta fidèle, et l'armée lui fut dévouée malgré la trahison de ses chefs. Toute l'Irlande se leva en masse lors de la révolution de 1688. Malgré les batailles de *Boyne* et d'*Aughrim*, si glorieuses pour les armes irlandaises, malgré la résistance opiniâtre que firent les villes d'*Athlone* et de *Limerick* pendant les siéges les plus mémorables, la pusillanimité du monarque, en paralysant l'ardeur et le dévouement des troupes, lui fit perdre pour toujours l'espoir de remonter sur le trône. Les chefs irlandais trouvèrent de l'emploi au service militaire des grandes puissances de l'Europe. Guillaume III et Louis XIV se disputèrent les débris de ces braves qui, arrivés à un drapeau planté à l'embranchement de deux routes devaient se déclarer pour la France ou l'Angleterre en suivant l'une ou l'autre de ces directions. Environ deux mille entrèrent au service d'Angleterre, cinq mille mirent bas les armes et environ vingt-cinq mille furent incorporés dans l'armée française sous le nom de la *Brigade Irlandaise*. Cette brigade, qui exista depuis 1691 jusqu'en 1814, monta à une époque à quarante mille hommes, et fut presque toujours au-dessus de douze mille. D'après les registres du ministère de la guerre de France, *sept cent mille Irlandais sont morts au service de cette dernière puissance. Dettingen, Nervinde, Marseille, Barcelone, Crémone, Spire, Castiglione, Almansa, Villa-Viciosa*, etc., furent témoins de la bravoure de ces troupes fidèles qui ont si noblement répondu à l'hospitalité que la France leur accorda, en arrosant de leur sang presque tous ses champs de bataille, depuis *Fontenoi* jusqu'à *Waterloo*.

La brigade irlandaise comprenait celles de lord Mount Cashel, composée de trois régiments, ainsi que douze autres régiments. On peut citer avec éloges les noms de : *Sheldon, Butler, Sarsfield, O'Brien, Dorington, Luttrel, Fitz-Gerald, O'Neil, Power, Burke, Mac'Elligot, Dillon, Lee, Rothe, O'Donnel, Nugent, O'Mahony, Macdonnel, Lawless, Lacy, O'Carrol, O'Sullivan, Grafton, Gardiner, Comorford, Lauriston, Walsh, Linch, Wall, O'Haro, O'Meara, Maccarthy, Horty, Kilmaine (Jennings), O'Connor, O'Connel, Macdonald, Clarke, Hely, O'Shea, Allen, Fitz-James, Lally Tollendal*, etc., qui se sont distingués à différentes époques.

guerre civile, à ses fidèles compagnons tous moissonnés à la fleur de l'âge, à ces braves montagnards traînés sur la claie fatale pour monter sur le bûcher, exposer leurs membres palpitants aux horreurs de la torture et expirants dans des mouvements convulsifs... Il voyait l'étendard chéri de son roi foulé aux pieds par les farouches vainqueurs; l'orgueilleux Fairfax faisant caracoler dans le sang des valeureux *Cavaliers* son fougueux coursier qui semble partager la fureur de son maître; le ciel, la terre unissant leurs efforts pour accabler l'infortuné monarque.

Hélas! le jeune voyageur n'osait plus former des vœux pour la sainte cause qu'il avait embrassée. Tout lui semblait perdu sans ressource; cependant une noble pensée de vengeance et de liberté venait par intervalles percer l'obscurité du nuage qui assombrissait son jeune front; il pensait à faire revivre sur ses montagnes, dans ses vallons, l'ancien cri de guerre, ce chant si cher à tout cœur loyal! à exhorter le roi à vivre pour ses amis, sa patrie, pour faire triompher de nouveau l'étendard de sa famille et remonter sur le trône de ses ancêtres. Comme il avait été initié dans la science des bardes, il abandonnait parfois son imagination aux rêves d'un avenir plus heureux, et se livrait à ses inspirations poétiques. Alors tout l'enthousiasme du poète brillait dans ses yeux [1] :

Ah! qu'un rayon, qu'un éclair d'espérance
Perce la nuit qui voile son pays!
Qu'un seul guerrier ose saisir la lance,
Qu'un seul instant à ses yeux soit promis!....
Oui, cette corde, âme d'un luth sonore,
Courberait l'arc au signal du danger;
Elle saurait, sous la main qui l'honore,
Lancer le trait fatal à l'étranger;

(1) Le poète Thomas Moore a paraphrasé, dans ses ravissantes *Mélodies irlandaises* ces légendes, que mesdames Tastu, Colet et Valmore ont imitées en vers français. Les fragments, p. 211 et 213, de madame Tastu, p. 214 et 215, de madame Colet, et p. 212 et 216 de madame Valmore, ont été extraits de ces imitations, la plupart inédites, qui doivent paraître dans un des prochains volumes de la *Bibliothèque anglo-française*, avec la belle traduction des *poésies de Th. Moore* par Mme L. Sw Belloc

Mais contre *Erin* l'injuste sort conspire;
Le seul flambeau qui nous guide aux honneurs
A ce bûcher où la patrie expire
Doit emprunter ses funèbres lueurs.

Or le voyageur dont il s'agit était un Irlandais qui s'était rallié sous les drapeaux de son royal maître. Aux jours de sa prospérité, sa harpe, sa harpe chérie lui a fait partager les jouissances des anges. En faisant vibrer ses cordes harmonieuses il oubliait ses malheurs; le présent, le passé, l'avenir incertain disparaissaient. Dans son extase il croyait goûter les plaisirs du ciel.... Dans ces temps plus fortunés, avant que les farouches presbytériens n'eussent détourné, par leurs prédications hypocrites, la nation de sa fidélité, le jeune Mortimer avait connu la fille d'un des serviteurs les plus dévoués de Charles; la beauté et les grâces enchanteresses de cette charmante fille avaient frappé ses yeux; son mérite bientôt captiva son cœur. A son tour l'intéressante Emma ne tarda pas à s'abandonner à un charme inconnu qui subjugua tout son être. L'amour s'était déjà glissé dans son cœur pour y régner bientôt en maître. Souvent, au bord de la mer, en attendant l'arrivée de sa jeune fiancée, Mortimer fit entendre les mélodies ravissantes de son pays natal.

Entends-tu les gondoles
S'égarer sur les flots;
Les tendres barcarolles
Des jeunes matelots?

Au son des mandolines
Que de cœurs palpitants!
Là-bas sur les collines
Que de couples contents!

Tout s'unit, tout s'adore
Sur la terre et les eaux,
Et je suis seul encore
Au milieu des roseaux!

Voici l'heure charmante
Où l'on chante plus bas;

Et de ma jeune amante
Je sens frémir les pas!

Ou bien variant ses accords :

Viens! ô viens avec moi sur la mer azurée;
Qu'aux vents capricieux ma barque soit livrée.
Tu seras ma compagne alors que le soleil
Colore l'Océan de son éclat vermeil...

Crois-moi, fuyons la terre et ses brillantes chaînes;
L'Océan fut créé pour les âmes hautaines;
Confions-nous sans crainte à son sein indompté,
Refuge de l'amour et de la liberté.
Là, point d'œil curieux, point de langues traîtresses
N'oseront épier ou blâmer nos caresses;
Nous n'aurons pour témoin qu'un ciel propice et doux,
Qui semble s'abaisser entre le monde et nous.

Les fureurs de la guerre civile ne tardèrent pas à troubler le bonheur des amants. Toute la nation se levait en masse ; plus d'indifférence, plus d'indécision ; il fallut choisir entre l'enthousiasme farouche des *Têtes rondes* ou la foi inébranlable des *Cavaliers*. Les ministres presbytériens, du haut des chaires évangéliques, entonnent des cris de révolte, de guerre et de mort ; tandis que le poëte royaliste, Lovelace, appelait par les mâles accents de la poésie les serviteurs fidèles sous les drapeaux de son maître.

Pendant que les chants du poëte rallumaient l'enthousiasme des Cavaliers, Cromwell achevait d'anéantir les forces dispersées du roi. Mortimer employa tous les moyens propres à faire réussir la cause royale ; il quitte sa famille, sa fiancée, qui vivait dans la retraite près de Chepstow, pour joindre l'étendard de Charles. Le roi arrivait alors d'Ecosse, il s'attendait à voir son armée renforcée par ses amis et par tous ceux qui étaient mécontents de la conduite violente des rebelles ; cette attente fut en grande partie trompée. La plupart des royalistes ne comptaient pas sur l'arrivée si prochaine du roi, et les prédications furibondes des ministres presbytériens empêchèrent les Ecossais de se réunir sous son

drapeau. Dans cette situation critique de ses affaires, Charles campa à *Worcester* et fut forcé de livrer cette bataille funeste dont on connaît si bien le résultat.

La veille de son départ Mortimer était assis auprès de sa fiancée. Que de larmes, de sanglots, de soupirs furent alors échangés! Un vague pressentiment préoccupait la jeune fille, qui ne put s'empêcher de mêler à ses adieux ce chant plaintif si bien assorti aux circonstances :

Pars, puisque la gloire t'appelle!...
Mais lorsque tu t'enivres d'elle,
Oh! du moins, souviens-toi de moi.
Quand la louange autour de toi
Se répand douce à ton oreille,
Ah! que mon image s'éveille
Dans ton cœur, souviens-toi de moi.
D'autres femmes te seront chères,
D'autres bras pourront t'enlacer,
Et tous les biens que tu préfères
Sur tes pas iront se presser;
Mais si celles que ton cœur aime
Sont heureuses auprès de toi,
Au comble du bonheur suprême,
Oh! toujours souviens-toi de moi.

La nuit quand ta vue est charmée
Par ton étoile bien-aimée;
Alors, oh! souviens-toi de moi.
Pense qu'elle brilla sur toi
Un soir où nous étions ensemble,
Et quand sur ton front elle tremble,
Oh! toujours, souviens-toi de moi.
Lorsque dans l'été tu reposes
Tes yeux sur les mourantes roses
Que nous aimions tant autrefois,
Lorsque leur parfum t'environne,
Songe que, tombant sous mes doigts,
Je t'en formais une couronne
Ou les effeuillais avec toi;
Et toujours souviens-toi de moi.

Puis quand le vent du Nord résonne,
Et que les feuilles de l'automne
Gisent éparses près de toi,
Alors, oh! souviens-toi de moi.
Lorsque tu contemples dans l'âtre
La flamme ondoyante et bleuâtre,
Oh! toujours souviens-toi de moi.
Si des chants de mélancolie
Tout à coup viennent te frapper,
Si tu sens ton âme amollie
Dans une larme s'échapper,
Si ton souvenir te murmure
L'harmonie enivrante et pure
Que j'entendais auprès de toi,
Oh! pleure et souviens-toi de moi.

Mortimer fut un de ceux qui échappèrent au champ de carnage de Worcester; il suivit le roi dans sa retraite, et, quoique l'histoire garde le silence à ce sujet, la tradition en a conservé le souvenir. Congédiant tous ses fidèles compagnons de crainte d'être découvert, et accompagné seulement de Mortimer, Charles résolut de se réfugier dans le pays de Galles; mais cette tentative ne réussit pas; les différents passages de la Severn étaient trop bien gardés par les soldats qui désiraient son arrestation, moins pour obéir aux ordres de leurs généraux que pour obtenir la récompense qu'on avait promise à qui livrerait le roi.

Sans être découragés par cet échec inattendu, ils voyagèrent pendant la nuit, se cachant le jour dans les marais et parmi les roseaux des rivières; et, après beaucoup de dangers et de peines, ils atteignirent Monmouth. Ils virent bientôt qu'il leur était impossible d'y rester longtemps sans être découverts; Mortimer prit un petit bateau sur les bords de la Wye, et, couvrant le roi d'écorces d'arbres, il laissa, pendant la nuit, le bateau descendre avec le courant jusqu'à ce qu'ils eussent atteint une rangée de rochers romantiques sur les bords de la rivière. Ils débarquèrent alors, et, laissant le bateau dériver avec le courant, pour éviter d'être poursuivis, ils se cachèrent dans les réduits obscurs des rochers.

Mortimer eut assez de confiance dans la foi et l'amour de sa jeune fiancée pour lui confier le secret du roi ; il s'introduisit dans le parc de son amante avant le jour, et se cacha sous le feuillage attendant l'heure à laquelle elle ne manquait jamais de visiter ses fleurs favorites. Elle parut enfin, accompagnée de son amie d'enfance; elle était plus belle, plus ravissante que jamais. A sa vue il oublia un instant son roi et ses malheurs, pour se livrer au bonheur de contempler les traits chéris de celle qu'il aimait. Pendant qu'elle cueille un bouquet pour sa jeune amie, d'un air mélancolique, la jeune Emma faisait entendre cette ballade charmante qu'il avait chantée avec elle tant de fois :

Viens si tu veux rêver d'amour,
Viens tresser ta couronne au fond de la campagne;
Voici l'heure, hâtons-nous, ô ma jeune compagne!
Les songes dans les fleurs se cachent tout le jour.

De leurs frêles prisons vont sortir les mensonges;
Le rêve d'une vierge est dans ce frais jasmin;
Hâtons-nous de cueillir et les fleurs et les songes;
Les songes et les fleurs ne seront plus demain.

Cette voix angélique a cessé; le charme qui s'est dissipé ne sert qu'à faire sentir au jeune cavalier toute la rigueur de sa position; après les premiers moments d'une entrevue si longtemps désirée, il confia la fortune de l'Angleterre à la prudence et à la loyauté de son amante; et, comme il craignait de se montrer dans un pays où il était si bien connu, la jeune fille, poussant le dévouement jusqu'à l'héroïsme, au péril de sa vie et de son honneur, leur apportait, au milieu de la nuit, les provisions dont ils avaient besoin; mais, hélas! une de ces nuits, elle fut suivie par un homme d'armes qui désirait la perte de son souverain; et, à son retour, elle fut saisie et mise en prison. Sur ces entrefaites, Mortimer, craignant d'être découvert à cause de ces entrevues nocturnes, et inquiet pour la sûreté de son royal maître, dont le danger augmentait par le retard, se hasarda à quitter la retraite où

ils se tenaient cachés; il vint frapper à la porte de la demeure d'un paysan qui lui avait les plus grandes obligations; il l'informa qu'un de ses amis, un cavalier qui s'était échappé de la bataille de Worcester, désirait quitter son pays sans être découvert. Le vieillard jura de garder le secret; le roi fut immédiatement confié à ses soins. Alors Mortimer retourna à sa retraite dans l'intention d'y passer le reste de la nuit; mais les *Têtes rondes*, qui le poursuivaient avec leurs limiers, chassaient alors aux environs; il vit la lumière de leurs torches reluire parmi les anfractuosités des rochers; il entendit les échos retentir des hurlements des chiens; comme ils passaient à gué la rivière et qu'ils montaient sur les précipices à la poursuite de leur proie, il essaya de leur échapper par la fuite, mais en vain; les ministres de la mort approchaient rapidement, et, après un combat de quelques instants, où il se défendit en désespéré, il tomba sous leurs dents avides. Ces hommes rappelèrent leurs chiens afin de lui sauver la vie et d'apprendre par lui où le roi s'était retiré. Ils parvinrent à museler ces animaux féroces; mais lorsqu'ils soulevèrent leur victime du gazon ensanglanté où elle était tombée, ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre; ils passèrent leurs torches devant sa figure; c'en était fait, ses yeux s'étaient fermés pour toujours. Tout cruels qu'étaient ces hommes, lorsqu'ils contemplèrent ces membres si bien proportionnés et qu'ils virent cette figure si noble, si fière et si belle jusque au sein de la mort, ils ne purent s'empêcher de maudire leur mission et de regretter d'avoir abandonné la cause de leur souverain légitime pour en suivre un autre qui les forçait à commettre des crimes dont leur cœur, quelque dépravé qu'il fût, frissonnait maintenant. Comme ils n'avaient rien gagné par leur cruauté, ils mirent en liberté leur infortunée prisonnière le lendemain matin, sans lui faire connaître le malheur qui l'attendait. Elle dirigea aussitôt ses pas vers la retraite de son amant, inquiète pour sa sûreté, et cependant osant à peine avancer. C'était au mois d'octobre; la

matinée était froide, l'herbe était couverte de rosée, et un brouillard grisâtre qui s'élevait de la terre obscurcissait en partie les objets lointains. Elle continua d'avancer en invoquant le ciel pour celui qu'elle chérissait plus que sa vie (alors elle ne pensait pas au roi), lorsque, tournant tout à coup ses yeux vers la terre, elle vit l'objet de sa sollicitude étendu sur le gazon ; celui qui si souvent avait entendu le bruit de ses pas était maintenant inattentif à son approche. Elle passa ses doigts blancs sur son front, et lorsqu'elle les vit tachés de sang, elle se livra au plus violent désespoir. Un pêcheur, qui avait été témoin de la scène, s'approcha alors de la jeune fille qui regarda autour d'elle avec des yeux hagards et lui fit signe de s'éloigner; mais lorsqu'elle le vit s'avancer, elle poussa un cri perçant, et bientôt elle eut atteint le sommet d'un précipice voisin. Elle balança son bras comme en signe de triomphe, puis, s'agenouillant au bord du précipice, elle croisa ses mains sur sa poitrine, et, se penchant aussitôt en avant, elle se laissa glisser dans le ravin profond. Telle fut la rapidité de sa chute que pas un membre ne fut meurtri, et l'absence seule de la respiration indiquait le calme de la mort. Ces amants malheureux furent déposés dans la même tombe; il ne reste, pour en perpétuer la mémoire, que le rocher impérissable qui s'élève au-dessus de ce lieu, comme le génie de l'histoire, pour consacrer le souvenir de leur dévouement et de leur infortune.

La fière Albion a étendu son sceptre commercial sur les vastes empires du Mogol et de Tamerlan ; cent cinquante millions d'hommes obéissent à ses lois; soixante millions parlent la langue de Shakspeare, de Milton, de Pope, de Byron ; la fortune de leurs compatriotes la répandent dans tous les pays, tandis que les *écoles lancastériennes* la propagent jusque dans les classes inférieures de toutes ses immenses possessions. Cette liberté pour la-

quelle elle a si longtemps combattu et que, par le plus étonnant contraste, elle a refusée à ses rivaux, elle vient d'en fonder le règne glorieux et triomphant sur tous les points du globe; l'Indien basané, le noir Africain et l'homme rouge de l'Amérique sont enfin émancipés; leurs fers sont brisés; l'humanité a reconquis ses droits... Ses vaisseaux innombrables ont reçu une nouvelle impulsion des prodiges de la vapeur qui a fait franchir l'espace et rapprocher les mondes qu'elle a peuplés, ou auxquels elle a donné naissance.

L'Ecosse est libre et heureuse; les lettres, les sciences aussi bien que l'industrie et le commerce fleurissent dans ses cités opulentes, comme la liberté au fond de ses vallons et sur la cime de ses montagnes.

Après huit siècles d'esclavage l'Irlande respire enfin. Une population immense circule autour de ses lacs enchanteurs, sur les coteaux pittoresques ou au milieu des gras pâturages de la *verte Erin*, et n'attend qu'une justice plus impartiale pour reprendre le rang distingué que la *Patrie des Bardes et des Héros* occupa dans les premiers siècles du christianisme, lorsqu'elle resta le seul foyer des lettres, rang dont la stupide cruauté de ses féroces vainqueurs l'avait si injustement fait déchoir.

Le savant et l'antiquaire visitent de nouveau la *Patrie des Saints* pour fouiller les ruines que l'intolérance protestante a répandues, presque à chaque pas, au milieu de ses plaines fertiles, et recueillir les fragments des vieux manuscrits que les descendants des bardes ont cachés ou abandonnés pour se soustraire à la fureur de leurs oppresseurs; car l'invasion successive des Danois et des Anglais, en décimant cette île, et en détruisant la plupart des monuments de son histoire, était parvenue, non moins que l'insolente fatuité, l'ignorance ou les préjugés des historiens salariés, à faire oublier une des plus belles littératures anciennes.

Enfin des jours plus heureux vont luire pour l'antique berceau des lettres, et lui permettront de sortir de la misère dans laquelle tant de maux accumulés l'ont plongé, de s'élever dans l'échelle de

la civilisation moderne, et en même temps de sauver du néant ces monuments irrécusables de son antique splendeur.

Le diadème de l'impérieuse Elisabeth vient de ceindre un front de vingt ans, front si ravissant et si pur ! La jeune souveraine s'est assise sur le trône du grand Alfred, aux acclamations de tout un peuple enivré de ce spectacle imposant qui leur offrait la réalisation d'un conte de fée, ou, si l'on veut, d'une délicieuse création de Shakspeare. Qu'il était beau de voir cette héritière de soixante rois *caresser de sa faible main la crinière du lion anglais* et tresser, pour orner le sceptre de fer des Henri et des Edouard, des guirlandes de roses, mais de ces roses que l'Angleterre a achetées au prix du sang de ses plus valeureux enfants !

Un siècle s'est écoulé depuis le tragique événement qui fait le sujet de ce récit. Institutions, mœurs, coutumes, tout a changé de face. Cependant des pèlerins d'amour n'oublient pas de visiter le rocher solitaire au pied duquel reposent les cendres des amants fidèles. Le pâtre attardé croit encore voir la vierge prête à s'élancer dans l'éternité pour rejoindre l'ami que la mort même n'a pu lui ravir. Le cœur de la jeune villageoise, jusqu'alors insensible aux soins les plus assidus, s'est laissé attendrir en approchant de ce sanctuaire de l'amour. Absorbée par les souvenirs que fait naître cet épisode touchant, plus d'une jeune beauté, en poussant un long soupir, s'attache au bras de son amant, presse la main qui serre tendrement la sienne, et que dans son ivresse elle ne cherche plus à retirer. Les mouvements de son sein agité décèlent le trouble et la sympathie d'un cœur qui se donne pour toujours, en se confiant, dans cet abandon innocent de tout son être, aux sentiments nobles et généreux de son ami, inspirés par la présence de cette scène solitaire sanctifiée par la fidélité et l'amour.

D. O'SULLIVAN.

LA SECONDE VUE.

I.

Le château de Wilford, longtemps calme et paisible, s'était animé tout à coup d'une inquiétude inconnue. Les deux fils de lord Wilford, élevés sous les yeux de leur mère, avaient passé leur jeunesse auprès d'elle; mais exaltés à la pensée des dangers du roi Charles, Edwin, le plus jeune des deux frères, qui se lassait d'employer à la chasse du renard ou du sanglier l'habileté que ses jeux d'enfance lui avaient donnée, parla de combattre; il représenta vivement à Richard, son frère, l'inaction dans laquelle s'écoulait leur jeu-

nesse; il lui montra la route qu'avaient prise tant de fidèles gentilshommes; son regard brillait comme devant le fen de l'ennemi.

Ponr toute réponse Richard leva les yeux sur Gertrude, la pupille de lady Wilford, et rencontra ceux de la jeune fille, qui les baissa lentement avec résignation.

« Partons! dit-il à Edwin; il ne sera pas dit que Richard Wilford aura renié son devoir. Allons! frère, qui de nous deux gagnera le premier ses éperons? »

Sous l'apparence d'une insouciante détermination il cachait la plus poignante affliction et le combat le plus difficile. Ce n'était rien de quitter ce château, son berceau, sa vieille mère dont il était le bonheur, et son vieux père dont il était l'ami, tout cela trouvait une consolation, un dédommagement; mais quitter Gertrude, sa sœur d'adoption, la femme de son choix, Gertrude ses amours! Oh! voilà un cruel sacrifice!

En se séparant ce soir-là ils se donnèrent la main silencieusement. Un voile noir venait de tomber entre eux; chacun voyait l'autre à travers un funeste pressentiment.

Joyeux et confiant, Edwin, incliné devant ses parents attendris, avait élevé au ciel son épée encore vierge; son esprit ne rêvait que triomphes. Richard, plus pensif, ne cédait à sa résolution qu'avec effort; il obéissait à l'impérieux sentiment du devoir; mais il se sentait au cœur une de ces tristes craintes qui ternissent l'avenir...

Richard aimait; l'amour a sa prescience.

Gertrude, retirée dans sa chambre, s'était endormie, le cœur et l'esprit en proie aux plus tristes pensées; dans son sommeil elle crut voir Richard qui s'éloignait à travers les montagnes; elle l'appela, mais il ne répondit point et marcha toujours en se retournant pour la voir. Plus loin Edwin marchait en grandissant, et marchait à si grands pas que Richard ne pouvait l'atteindre. Gertrude s'efforçait de se cacher; mais il semblait toujours re-

venir à elle, et il finit par se trouver si éloigné de son frère qu'il demeura seul. Alors la jeune fille vit un nuage l'entourer; une obscurité épaisse s'étendit sur la terre, et lui cacha tous les objets qui s'étaient offerts à ses yeux. Peu à peu le nuage se dissipa; mais elle ne revit plus Richard ! A la place où il s'était couché s'élevait une tombe entourée de lauriers en fleurs, et, à côté, l'oranger favori qu'elle reconnut à la caisse de porcelaine blanche dans laquelle il était planté. Son réveil fut un cri sourd et prolongé; elle souffrait tout une agonie.

Richard, de son côté, s'était vu, en s'endormant, quitter le château avec son frère. Tous deux marchèrent longtemps à côté l'un de l'autre, puis ils finirent par se séparer, et, quelque effort qu'il fît, il ne put parvenir à rejoindre Edwin. Une main invisible s'appesantit sur lui; il s'inclina sur la terre, et, se sentant défaillir, il aperçut une figure argentée qui planait au-dessus de lui; c'était Gertrude couronnée de fleurs d'oranger qui lui tendait les bras en s'envolant au ciel.

« Jamais nous ne nous réunirons, pensa Richard; elle ne sera jamais que ma fiancée; nous avons vécu sans bonheur. Oh ! non, je ne veux pas mourir encore! »

II.

Le lendemain matin Richard descendit de bonne heure dans le parc. Il faisait beau; on était à cette époque de l'année où le soleil à son lever jette sur la cime des arbres des reflets argentés, où la rosée répand un parfum embaumé, les fleurs s'épanouissent, les oiseaux chantent, toute la nature sourit.

Dans ces moments, l'âme heureuse rayonne de bonheur, l'âme attristée se répand en amertume. Richard était oppressé en parcourant ces lieux qu'il n'avait jamais quittés. « Tous ceux qui m'aiment, pensait-il, vont y rester sans moi. Hélas! peut-être je ne verrai

jamais plus ces gazons reverdir, jamais plus je ne cueillerai les boutons de mon oranger favori pour les mêler aux cheveux de ma Gertrude. O Gertrude! » A ce nom, le pauvre jeune homme sentit son courage l'abandonner; il pleura en liberté.

Un profond soupir répondit à sa plainte; Gertrude était derrière lui, immobile, pâle, désolée comme lui.

Elle le regarda un instant, puis elle s'approcha en lui tendant la main; elle ne trouvait rien à lui dire; elle pleurait aussi.

« Pourquoi levée sitôt, Gertrude?

— Je ne sais; j'avais besoin d'air, et j'étouffe comme sous le poids d'un cauchemar; mais vous, Richard, pourquoi ici déjà?

— Je croyais trouver un peu de distraction, et la même idée m'obsède; on ne fait pas son âme, Gertrude!

— Nous ne nous reverrons plus, » s'écrièrent-ils tous deux à la fois en se précipitant dans les bras l'un de l'autre, mais sans s'avouer la cause de ce désespoir.

Ils se séparèrent; Gertrude se rendit près de lady Wilford, et, lui baisant les mains, la supplia d'avoir égard à ses craintes; elle avait vu en songe son ami perdu s'il s'éloignait.

De son côté, Richard, ayant pris le bras de son frère, se promenait tristement, lui racontant le rêve qui lui avait appris son sort, et, tous deux indécis, se demandaient alors s'il fallait braver cet avis du ciel.

En vain le baronnet chercha-t-il à relever ces esprits abattus; la seconde vue, cette lumière de l'avenir, cette pénétration de l'âme, venait d'éclairer de sa triste et funèbre clarté les projets de départ; une tristesse mortelle était répandue sur les adieux...

Pauvres jeunes cœurs! Habitués à vivre d'une seule vie, comment se résigner? Pauvre fille, naïvement superstitieuse, elle a pour l'ami de son enfance l'amour d'une fiancée, la tendresse protectrice d'une sœur; elle voudrait le suivre pour veiller sur lui. Oh! son rêve... comme il la trouble et l'agite!

Il y eut quelque chose de solennel dans la simplicité touchante avec laquelle le jeune homme demanda au baronnet de consacrer, avant son départ, les liens qui devaient l'unir à Gertrude ; on eût dit un condamné connaissant le nombre de ses jours ; on eût dit un mourant exécutant lui-même ses dernières volontés.

La triste célébration de ce mariage, qui eût dû être si joyeux, fut fixée à peu de jours ; mais les jeunes volontaires reçurent l'ordre de rejoindre l'armée royale, et il fallut partir brusquement.

« Tu le vois, dit Gertrude en étreignant avec force celui qu'elle croyait ne plus revoir, tu le vois, nous ne pouvons être l'un à l'autre.

— Mon amie, répondit Richard avec un accent prophétique, l'*oranger fleurit près de la tombe !* »

A ce mot, le rêve de la jeune fille passa devant ses yeux ; elle se trouva seule, à genoux, priant et tendant les bras à celui qu'elle ne devait jamais revoir.

III.

Un an s'était passé ; la guerre était à son terme ; les défenseurs du roi pouvaient rentrer dans leurs foyers, et les fils de sir Henry Wilford allaient revoir le château où ils étaient si ardemment attendus ; les deux jeunes guerriers avaient fait leur devoir. Edwin revenait comblé de grâces, glorieux de ses campagnes ; Richard, au contraire, semblait traîner une existence fatiguée ; à le voir insouciant au milieu de la mêlée, on eût dit l'homme de la fatalité, ne craignant rien si le jour n'est pas venu, et se disant : « Aujourd'hui ou demain, qu'importe ? »

Les deux frères, quoique séparés par leurs destinées qui n'étaient plus semblables, se rapprochèrent pour retourner dans leur famille.

« Allons, disait Edwin, tu vas revoir Gertrude dans quelques jours.

— Qui sait ? » répondait Richard.

Pourquoi le bonheur approche-t-il ainsi de nos cœurs en laissant après lui l'amertume de la déception! Gertrude se ranima sous l'espérance; elle put encore se dire : « Il revient ! »

Quand le retour fut certain, quand le jour en fut arrêté, le château se mit en fête. Gertrude s'habilla avec les vêtements préparés pour son mariage; elle se plaisait à se rappeler toutes les larmes versées devant cette toilette d'épousée qui, pendant un an, lui avait paru triste comme un costume de veuve.

Nous trouvons une étrange volupté à revenir sur nos peines passées quand leur cause est détruite, quand nous pouvons rire de nos pleurs et prendre en pitié notre faiblesse; elle avait tant pleuré, Gertrude! dominée par cette crainte qui l'avait affligée comme le malheur même. Reviens à la vie, jeune fille, jouis de ce moment d'attente; assez tôt viendra le regret.

Au milieu de la salle du festin on dressa la table de famille, cette longue table couverte de linge de Saxe, en tête de laquelle était placé sur une estrade, comme un trône, le siége de sir Henry, maître et roi de céans. Longtemps veuve de ses hôtes, elle reprenait glorieuse les cinq couverts qu'elle reçut chaque jour pendant plus de vingt ans. Le baronnet avait endossé l'habit de guerre; il se faisait jeune pour se rapprocher de ses fils devenus hommes faits. Lady Wilford avait mis son costume de cour et Gertrude était parée de sa robe de noces.

C'était la fête entre la plus belle des fêtes, la réunion tant attendue des êtres adorés par cette famille; c'était le jour du retour!

Tous souriaient à l'envoyé des deux frères, à lord Mamby, porteur de cet heureux message.

Toutefois l'heure s'écoulait; il fallut une fois encore se ranger autour de cette table veuve de deux de ses hôtes. Gertrude ne pouvait se distraire. Quand un pressentiment a désenchanté le cœur, il ne lui laisse plus de repos. Elle eût tenu sa main dans celle de Richard, qu'elle eût encore douté de la réalité.

Le vieux Guillaume, appuyé contre le bahut armorié, venait de finir tristement le vin qu'on lui avait donné pour boire à la santé des jeunes seigneurs; mais d'un air morne il suivait le regard anxieux de Gertrude, son œil hagard, son cœur palpitant, et il tremblait; car lui aussi était inquiet; n'avait-t-il pas durant la nuit entendu résonner d'un ton lugubre l'armure de Richard enfant.

Tout à coup un bruit de chevaux se fit entendre; les serviteurs accoururent, les hommes d'armes allèrent se placer au pied du grand escalier pour recevoir leurs jeunes maîtres; sir Henry, lady Wilford descendirent lentement, devancés par Gertrude qui retrouvait la vie.

Mais Edwin était seul! Seul il donna un moment de bonheur à son père; il reçut sur le front la larme de joie de sa mère. Dans son attitude en désordre, dans son œil égaré, à la pâleur de ses lèvres tremblantes, Gertrude comprit la première qu'elle n'avait rien à attendre.

« Seul! s'écria-t-elle, défaillante.

— Seul! répéta-t-il d'une voix concentrée, seul depuis la montagne où je l'ai laissé entre les mains de mon écuyer. »

Il n'avait pas achevé que Gertrude était déjà loin.

Richard, couché sur l'herbe au pied d'un chêne, lui tendit sa main défaillante en l'attirant à lui. Son âme s'exhalait, mais on eût dit que la pensée de son amour la retenait sur ses lèvres. Renversé de son cheval et traîné par l'animal effrayé, il avait heurté sa tête aux troncs des arbres, aux angles des rochers; son front était meurtri, son visage défiguré.

Gertrude tomba mourante auprès de lui.

On arriva pour recevoir leur dernier soupir confondu.

« Edwin, dit Gertrude d'une voix affaiblie, n'oubliez pas l'oranger près des lauriers roses! »

PAUL VERBERIE.

LA ROSE EFFEUILLÉE.

Mateo Spinola, après avoir occupé pendant trente ans un poste subalterne dans la maison du grand-duc de Florence, était venu vivre, pour tirer le plus de profit possible de sa très médiocre fortune, dans le petit village de Lugo, situé sur le bord du lac de ce nom, au milieu des Apennins. La maison qu'il occupait avec sa fille Francesca n'était autre chose qu'un petit corps-de-logis qui avait survécu à la destruction de quelque vieux manoir dont on voyait encore les débris ; on pouvait même distinguer la place où dut s'élever une tour, et l'on parlait dans le pays de souterrains qui s'éten-

daient à une grande distance jusqu'au fond de la forêt d'yeuses et d'oliviors sur les limites do laquelle s'élevait la modeste habitation de Mateo. Une petite porte cintrée, vermoulue et à peu 'près entièrement masquée par d'épais buissons, était, dit-ou, l'entrée de ces souterrains ; mais jamais Mateo n'avait eu, depuis deux ans déjà qu'il habitait ce lieu, la curiosité ou le courage d'explorer les ténébreuses galeries que la rumeur publique se plaisait à peupler de gnomes et d'esprits mauvais ; et cepeudant, au-dessus de la porte même dont nous venons de parler, était construit un balcon qui faisait les délices de Mateo, de sa fille surtout. Elle y passait quelquefois des journées entières à coudre ou à broder, encadrée dans l'ombre fraîche des lierres, des clématites, des plantes grimpantes qui formaient sur sa tête un berceau parfumé. Pour tapis de pied elle y avait des fleurs encore, et les jasminoïdes qui tombaient échevelées au-dessus de la mystérieuse voûte de ces souterrains dont on se parlait tout bas.

Francesca avait quitté Florence avec un profond chagrin dans le cœur, et ce n'est point seulement pour chercher une vie plus aisée dans uue modeste retraite que Mateo s'éloigna de la ville de marbre et de fleurs. Ce fut aussi, et par-dessus tout, pour soustraire sa fille à l'aspect continuel de lieux où s'était accompli un événement douloureux pour elle. Pendant deux ans ello avait aimé avec toute l'ardeur d'une femme du Midi et l'iuébranlable constance d'une femme du Nord un jeune officier de la maison militaire du grand-duc, Paolo, aussi séduisant par ses manières nobles et son langage tendre et passionué que par la beauté de sou visage. Il aimait de son côté Francesca, et il lui en donna la preuve en voulant que cet amour devînt un imposant et éternel devoir; il demanda donc sa maiu, et Mateo s'empressa de l'accorder. Un mois devait désormais s'écouler à peine jusqu'à la célébratiou du mariage, et Paolo, à genoux aux pieds de Francesca, lui avait cent fois juré qu'il ne voulait plus s'éloigner d'elle que le moins possible jusqu'au jour de

leur inséparable union. Chaque heure, chaque instaut était donc une fête nouvelle pour le cœur de Francesca qni se voyait arrivée au comble de ses chastes désirs. Elle ne pouvait plus parler d'autre chose que de son bonheur. Amies, connaissances, étrangères même, tout le monde devait connaître sa félicité, la partager, en être heureux comme elle; et dans son éblouissement elle ne s'apercevait pas que Paolo avait presque subitement changé de manières avec elle. Plus approchait le moment de la cérémonie sainte, plus les visites du fiancé étaient courtes et devenaient rares. Elle s'en aperçut enfin, elle fit quelques doux reproches, pnis elle pleura...

Le lendemain Paolo ne revint point. Le jour d'après on ne le vit pas davantage. Etait-il malade? Mateo courut chez lui; il n'y était point. On le chercha vainement. Nul ne pouvait dire ce qu'il était devenu. Tout ce qu'on put apprendre, c'est qu'il avait contracté dans ces derniers temps de détestables liaisons en hommes et en femmes. Avait-il été entraîné dans quelque piége, dépouillé, assassiné?

Le jour du mariage arriva, mais Francesca le passa dans le deuil et les pleurs, comme une veuve. Toutes les recherches avaient été infructueuses, et au bout d'nn an il fallut renoncer à l'espoir de revoir jamais Paolo. C'est à cette époque, à peu près, que Mateo et Francesca vinrent s'établir dans leur paisible asile.

Ce calme profond qui régnait constamment autour de la jeune fille avait exercé sa bienfaisante influence sur son cœur si violemment froissé. Elle était, sinon consolée, du moins reposée et tranquille, quand, un an après leur arrivée à Lugo, une nouvelle secousse avait ébranlé son âme tout entière. Un matin, elle était seule dans le bois d'oliviers et de chênes verts qui s'étendait derrière leur maison, quand tout à coup un homme jeune, grand, vêtu d'un costume singulier, déboucha d'un sentier où elle allait entrer et disparut à grands pas.

A cette apparition imprévue elle tomba évanouie et durant la longue fièvre qui suivit ce saisissement, elle affirmait sans cesse avec

l'accent du délire qu'elle avait vu Paolo, que c'était lui qu'elle avait rencontré dans la forêt.

Cette vive émotion eut deux ou trois mois de retentissement, puis Francesca commença à croire qu'elle avait été la dupe d'une illusion, d'une hallucination, et que son imagination échauffée l'avait déçue. Elle finit par en être convaincue, et de jour en jour elle rentra plus avant au fond de son calme habituel ; et c'est dans cet état que nous la retrouvons sur son balcon, au milieu de son cadre de verdure et de fleurs, travaillant à quelque ouvrage d'aiguille avec une attention qui prouve on ne peut mieux une âme tranquille.

Tout n'était point tranquille dans la contrée, cependant. Plus d'une fois des voyageurs allant de Rome à Florence, et qui s'étaient détournés de leur chemin pour visiter la vallée de Terni ou la belle chute du Velino, avaient été arrêtés, dévalisés, égorgés même, dans la forêt d'oliviers et de chênes verts qui bordait le lac de Lugo. Les sbires avaient été mis sur pied, et, après avoir battu la forêt dans tous les sens, on était parvenu, disait-on, à découvrir une grotte qui donnait entrée, sans doute, à la caverne où se cachait la bande d'assassins.

Oh ! si Francesca eût connu ces détails, elle serait morte de terreur à la pensée des souterrains que l'on disait exister sous leur propriété ; mais elle ne savait rien, et travaillait avec le calme le plus profond sur son balcon, ayant en face d'elle le lac où ne se mira jamais un plus beau ciel, et au-delà les Apennins, drapés d'une éblouissante verdure. Il y avait longtemps que Francesca ne s'était sentie si heureuse. Une de ses amies de couvent avait passé près d'elle une grande partie de la matinée ; elles devaient se retrouver le soir, le lendemain, et la conversation des deux jeunes compagnes, remplie de bons et riants souvenirs, avait disposé l'âme de la fille de Mateo aux impressions les plus suaves. Elle admirait avec plus d'abandon que jamais cette exquise beauté de la nature qui l'entourait, et bénissait en ce moment la solitude où l'avaient laissée son amie et son père.

On se battait pourtant avec acharnement à un quart de lieue de là. Les sbires avaient en effet découvert le repaire de la troupe de bandits qui avait commis les crimes dont on s'était plaint, et quelques hommes, placés en sentinelle à l'entrée de la grotte, avaient vaillamment défendu leur asile; mais, bientôt mis hors de combat, ils avaient dû livrer le passage aux soldats, et ceux-ci, apercevant des torches qui éclairaient des voûtes, se précipitaient vers le reste des brigands que ces clartés leur avaient fait entrevoir, quand tout à coup les lumières disparurent ; on les avait éteintes.

Les soldats, et ils étaient cependant des plus braves, eurent un moment de palpitante hésitation devant ce gouffre de ténèbres qui s'ouvrait devant eux. C'était un mystère sombre comme la mort, un abîme inconnu. Ils s'y précipitèrent enfin vaillamment, et des paysans qui passaient près de là entendirent bientôt un grand tumulte et un cliquetis d'armes sortir de ses formidables cavités.

Plus le jour s'éloignait de l'heure de midi, plus le lac était beau et calme sous les yeux de Francesca, qui pour l'admirer alors, sans aucune autre préoccupation de ce monde, avait déposé son gracieux travail, et tantôt respirant le parfum des fleurs qui s'élevaient autour d'elle ou pendaient à ses pieds, tantôt contemplant, avec un amour d'autant plus vif qu'il était devenu regret éternel, un rosier, le dernier don de son fiancé, elle se livrait à de profondes méditations en écoutant le murmure du lac. Il y avait sur le rosier de Paolo une rose épanouie, et Francesca se faisait un riant devoir du soin qu'elle voulait avoir de cette fleur qui était sans doute la dernière de l'année.

La jeune fille était entièrement livrée à de mélancoliques souvenirs quand tout à coup, avec l'ardente mobilité d'une Italienne, elle changea de visage, et son regard pensif devint un éclair, un sourire ; son front se releva. Appuyée sur l'élégante balustrade du balcon, elle écoutait une belle voix qui flottait mollement sur les ondulations du lac comme sur le cristal d'un harmonica, et se répétait en mourant

d'échos en échos. Cette voix, c'était celle de l'amie qui se trouvait pour quelque temps avec elle et qui se promenait en canot sur le lac avec Mateo. L'air qu'elle chantait avait un caractère exquis de grâce et d'originalité. Tantôt il se pressait et se hâtait, et les oiseaux y répondaient comme à un gazouillement connu ; tantôt les sons se prolongeaient sur les calmes ondes, et, ainsi bercés, ils allaient se répandre au fond des verdoyants défilés qui semblaient les répéter avec amour.

Francesca, cédant à de délicieuses émotions, voulut se joindre aux échos, et sa voix s'accorda bientôt avec celle de son amie. C'était un ravissant concert ; tantôt les barques des pêcheurs qui allaient rentrer dans leurs cabanes s'étaient arrêtées, et les hommes, les femmes, les enfants se tenaient immobiles, le cou tendu ou la tête penchée comme pour disputer aux brises les sons mélodieux qu'elles emportaient. Un moine même, prieur d'un couvent voisin, et qui revenait du village de Lugo à son monastère, écoutait ce duo avec l'extase que lui auraient sans doute inspirée les chœurs des anges.

Il y avait aussi des solos pendant lesquels Francesca, tandis que son amie chantait, admirait la nature plus belle encore, pénétrée comme elle l'était de suaves mélodies. Les fleurs n'avaient plus seulement alors le parfum, elles avaient un attrait de plus ; il semblait que la musique donnât quelque chose de pénétrant comme un beau son, à leurs émanations enivrantes. C'est ce que Francesca pensait en respirant, avec un amour réveillé plus tendre que jamais, la senteur de la rose épanouie sur l'arbuste chéri de Paolo.

Combien de pensées d'espoir anéanties, de souvenirs ineffaçables, renfermaient les soupirs embaumés de la fleur! Francesca était perdue dans cette rêverie quand il lui sembla entendre un bruit sourd ; elle regarda derrière elle, en avant, autour du pavillon ; elle ne vit rien ; puis, s'apercevant que le duo qu'elle chantait avec son amie avait été suspendu par sa longue distraction, elle reprit sa partie, et le concert recommença plus ravissant que jamais.

Et la voix de Francesca prit soudain une expression indicible de tristesse et d'amour; le nouveau duo dont son amie venait de lui lancer les premières notes était un air aimé de Paolo et que bien des fois ils avaient chanté ensemble. Ce chant était donc un retour, tout à la fois pénible et délicieux, dans le passé; aussi, l'on sentait bien que dans la voix de Francesca il y avait une larme à côté d'un gracieux sourire. Mateo avait comme sa fille reconnu l'air que si souvent les amants avaient fait entendre avec une exquise harmonie; il écoutait donc plein d'une attention émue, quand tout à coup Francesca cessa.

Elle venait d'être le témoin d'une sorte de miracle, elle le croyait du moins. Il n'y avait pas dans l'air la moindre agitation, pas le plus léger souffle de vent, et cependant la fleur du rosier de Paolo venait de s'effeuiller sous ses yeux, et il lui avait semblé voir les pétales s'épandre çà et là, comme si une forte bise les eût chassés, et cependant, nous le répétons, le ciel était calme comme un enfant endormi. Rien n'était cependant plus naturel que cette circonstance : un geste passionné de la jeune fille, obéissant comme une inspiration à l'entraînement du chant, avait fait voler la rose en lambeaux.

Mateo, inquiet de ne plus entendre Francesca, et d'accord avec sa jeune compagne, avait cessé de chanter et ràmait do toute la vigueur de son bras vers le point du lac qui touchait à sa maison. L'esquif qui portait le moine voguait à côté de celui de Mateo, et une conversation s'était engagée entre eux.

Pendant ce temps, Francesca, livrée encore à l'étonnement et au trouble, fut tout à coup saisie par une épouvante bien réelle et bien fondée.

Elle avait entendu se renouveler le bruit sourd d'auparavant, mais cette fois, plus prolongé, plus constant, plus distinct aussi. Au lieu d'en chercher la cause autour d'elle, elle avait porté son regard terrifié vers la terre. C'était bien de là que venait le tumulte;

depuis que ses yeux étaient fixés sur les dalles du balcon, elle entendait de mieux en mieux. Elle pensa alors avec effroi aux tremblements de terre par lesquels le sein de l'Italie avait souvent été déchiré ; ce ne pouvait être qu'une secousse pareille qui avait ébranlé le rosier de Paolo et effeuillé sa dernière fleur. Elle sentait bien réellement alors sous ses pieds un frémissement, une oscillation, et, tombant à genoux, elle applique son oreille sur les dalles. Elle distingue un tumulte étouffé, comme la rumeur sourde qui précède un grand éclat, soit tempête, soit éruption.

Francesca était trop absorbée alors pour distinguer les derniers coups de rame qui avaient ramené au bord du lac la barque de son père et celle du prieur. Cette circonstance l'eût rassurée, mais elle était tout entière à ses angoisses. A la rumeur vague avaient succédé des bruits retentissants; on eût dit des détonations qui roulaient dans les échos souterrains. Une détonation plus forte encore ; puis la vieille porte cintrée, vermoulue, que surmontait le balcon où se tenait Francesca, vole tout à coup en lambeaux avec un fracas effroyable...

Francesca eut la force de se soulever et de regarder entre les barreaux de la balustrade du balcon.

Des bandits armés jusqu'aux dents, des soldats sortaient du souterrain ; un coup de fusil retentit, et un jeune homme, grand, bien fait, richement mais étrangement vêtu, tomba mourant sur le seuil.

Francesca le reconnut quand il leva vers le ciel un œil expirant.

« Paolo, murmura-t-elle en retombant sur les dalles, mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de lui ! »

Le prieur arriva à temps pour confesser le jeune chef de brigands, et Mateo pour porter, avec sa jeune amie, Francesca sur son lit, où elle mourut dans le délire.

Réné de PENNEBÉ.

TABLE DES NOUVELLES.

